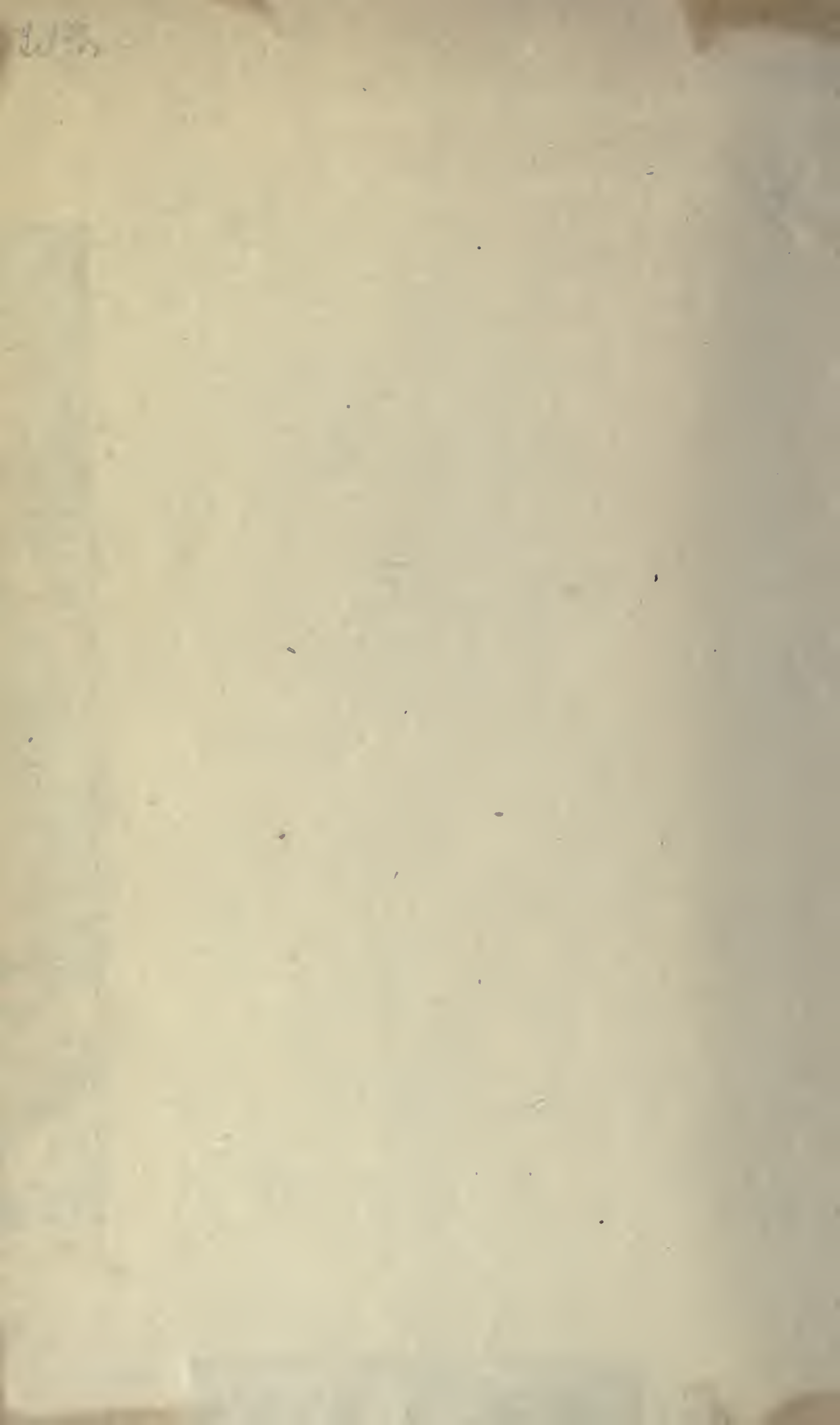

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00594929 2
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



ESSAIS

POÉTIQUES

G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur.

ESSAIS

POÉTIQUES

LÉON PAMPHILE LEMAY



QUÉBEC

G. E. DESBARATS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1865

AU LECTEUR

Les uns m'ont dit : « Ne faites plus de vers ; renoncez à la poésie : vous perdez votre avenir et vous vous préparez bien des déboires : vous n'êtes pas riche, et ce n'est pas en *rimant* que vous ferez entrer l'aisance à votre foyer. » Les autres, à leur tour, m'ont dit aussi : « Chacun doit faire profiter le talent que le bon Dieu lui a confié. Vous avez quelques-unes des qualités qui font les poètes, cultivez la poésie et charmez nos loisirs ; le reste vous viendra comme par surcroît. »

Qui donc avait raison ? Les uns et les autres jusqu'à un certain point, mais surtout les premiers : du moins aujourd'hui je suis forcé de le croire. Et je n'ai pas suivi leurs conseils ! Mais est-ce bien ma faute, à moi, si je suis sous l'empire du dieu ou du démon de la poésie ? Depuis mon enfance je n'ai fait que rêver ! Puis-je laisser sans regrets aujourd'hui les régions mystérieuses où mon esprit s'est plu à demeurer, pour me plonger, corps et âme, dans les choses purement matérielles ? Puis-je imposer silence à cette voix impérieuse et ravissante qui s'élève dans mon âme, et qui

me dicte des paroles que je ne puis saisir qu'à demi, et dont, hélas ! je ne puis rendre qu'imparfaitement la douceur et la mélodie ? Oh ! il m'en coûtera de descendre à la vie réelle ; de travailler depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher pour gagner un morceau de pain ; de couper les ailes à mon imagination, cette délicieuse *folle du logis !* Et cependant il faudra probablement faire cela ; car la misère est à ma porte, et je ne suis pas seul de ma famille au monde.

Ah ! si je n'avais qu'à pourvoir à mes besoins, non je ne vous abandonnerais pas, charmantes rêveries, contemplations suaves et mystérieuses ! Je passerais encore des heures debout, les bras croisés sur la poitrine, écoutant le bruissement ineffable et magique des feuilles sous les agaceries du vent ; regardant couler sous les aunes verts les vagues limpides des petits ruisseaux ; admirant l'éclat et la richesse des nuages que le soleil, à son coucher, borde d'une frange d'or, ou inonde tout entiers de lueurs inouïes ; cherchant à deviner quelque chose de la mystérieuse puissance, de la bonté incompréhensible de Celui par qui tout vit, tout s'anime, tout tressaille et palpite ; demandant à l'étoile sereine et à tous les mondes étonnants que la main du Créateur a jetés dans l'espace, comme une poussière d'étincelles, leurs mystères et leurs secrets ! Peu m'importerait que mon pain fut blanc ou noir ! mon habit tout neuf ou râpé ! je rêverais toujours ! je chanterais toujours ! Mais je me dois à ma famille : il me faut travailler pour la soutenir.

Est-ce donc que je dis adieu à la poésie dès le commencement de ma carrière ? Peut-être : je n'ose me l'avouer, et cependant je crois le pressentir. L'avenir m'effraie : il me paraît bien sombre et gros d'orage. Comme la cigale de la fable j'ai peut-être trop chanté dans la belle saison ; et les *fourmis* bienveillantes, qui m'ont donné de sages conseils, que je n'ai pas suivis, me fermeront la porte au nez en se moquant de moi.

Que de fois, dans un moment d'angoisse et presque de désespoir, j'ai porté envie aux fils des autres paysans, mes amis et mes camarades d'enfance ! Plus robustes et plus forts que moi, ils n'ont d'autres soucis que de faire une bonne journée de travail, et, le soir, ils reviennent un peu fatigués, peut-être, mais l'esprit en repos, le cœur gai et satisfait. Peu de choses suffisent à leur bonheur : ils ne sont pas le jouet de leur imagination ; ils ne sont pas enchaînés, comme par enchantement, sur le bord d'un ruisseau, devant une fleur, un arbre, un insecte ! Ils ne passent point une partie de leurs nuits à écouter le bourdonnement du feu dans la porte du poêle, ou du vent dans la cheminée : ils ne voient rien là qui puisse les dédommager de la perte d'une heure de sommeil ; et le sommeil leur est plus profitable.

Que de fois j'ai regretté de ne m'être pas accoutumé aux travaux des champs ! que de fois j'aurais voulu n'avoir jamais fait de vers ! Et pourtant suis-je coupable ? C'est si doux de rêver, de s'élever par la pensée. Et qu'est-ce que l'homme sans la pen-

sée? Qu'est-ce que l'homme qui travaille du matin au soir, comme le mulet, et qui laisse son esprit s'abrutir, s'identifier, en quelque sorte, avec la matière dont il s'occupe sans cesse? Quelle jouissance a-t-il de plus que l'animal dont il se sert pour labourer son champ?

Il en est toutefois qui travaillent des bras et de l'intelligence; qui se délassent de leurs labeurs en lisant ou en pensant; qui savent même méditer en travaillant: ceux-là sont des hommes dignes d'envie; ils sont les favoris de la Providence. Mais autre chose encore est d'élever de temps à autre, en se livrant aux travaux manuels, son esprit vers les choses supérieures, vers les mondes inconnus, vers ce ciel étonnant et magnifique qui se déroule sur nos têtes; et autre chose de mettre de l'ordre dans ses pensées; de châtier ses expressions, de polir ses phrases et de les soumettre au rhythme, à la mesure et à la mélodie du vers. On peut être penseur et laboureur ou artisan en même temps; mais il est difficile d'être écrivain. Car celui qui revient à sa maison, le soir, après avoir fait de rudes travaux dans la journée, n'est guère disposé aux rêveries: il ne sent pas beaucoup la flamme poétique se réveiller dans son âme; et si son imagination veut prendre son essor, elle retombe bientôt sur le sol durci, car elle est enchaînée en quelque sorte au corps fatigué ou souffrant qui la rappelle sans cesse auprès de lui. Alors s'il s'échappe un cri du cœur, c'est un cri de peine, une plainte amère, quelquefois une malédiction. L'âme se plaint et s'indigne d'être captive; elle se sent faite pour une autre destinée; ce corps dont

elle partage la souffrance lui devient odieux et à charge ; elle voudrait s'en débarrasser : elle envie le sort des riches ; elle trouve injuste la part de ceux qui ont des biens et qui n'ont point d'intelligence, ou qui, s'ils en ont, la laisse se flétrir et se perdre dans la paresse et dans l'oisiveté !

Non, ceux qui écrivent des livres ne sont pas obligés de travailler de leurs mains, du matin au soir, pour subvenir aux besoins de leur famille. Quelques-uns peuvent être pauvres ; mais ceux-là n'ont point de famille à soutenir, et ils aiment mieux manger leur pain sec et boire de l'eau froide que de renoncer au travail de l'intelligence : et ils ont raison.

....

....

....

Ceux pour qui le chemin de la vie n'est pas tout semé de roses ; ceux qui sont nés sous un modeste toit, au milieu des champs, qui connaissent les privations et les labeurs ; ceux qui souffrent, qui sont rejetés par le monde, et qui se plaisent aux idées de tristesse, et qui se réfugient dans la solitude de leur cœur pour attendre, en pleurant, le jour de la délivrance, ceux-là trouveront quelque charme à la lecture de mes poésies. Ils trouveront peut-être un adoucissement à leur peine, un délassement de leur travail, un baume qui calmera la douleur de leur blessure.

Les riches et les heureux n'aiment guère d'ordinaire les plaintes et les gémissements de ceux que l'infor-

tune poursuit de ses rigueurs : les tableaux sombres et pénibles troublent leur félicité ; la pensée de la mort leur donne le vertige : qu'ils me pardonnent, ceux-là, d'avoir moins cherché à leur plaire. Ils ont tant de moyens de se procurer des jouissances et d'embellir leur vie !

Ce n'est pas l'espérance d'un gain pécuniaire qui m'a amené à publier ce livre. L'exemple de mon ami et confrère en poésie, M. Fréchette, est là pour m'avertir. C'est un joli petit recueil de vers que « Mes Loisirs ; » cependant l'auteur a-t-il rencontré les déboursés qu'il a faits pour le publier ?

Je sais bien que dans notre jeune pays on n'est guère épris de la lecture, ce pain de l'intelligence ; et si l'on veut lire un livre on l'emprunte de son ami plutôt que d'en offrir le prix au malheureux qui a sué sang et eau pour l'écrire.

Toutefois je dois avouer que les pièces de vers que j'ai publiées ont été accueillies avec bien de la faveur : quelquefois même avec une indulgence et une sympathie étonnantes. Mais, Dieu merci, j'ai eu le soin de ne pas m'aveugler trop profondément ; et j'ai reconnu plusieurs défauts dans un bon nombre de mes vers, et j'ai remis mon ouvrage sur le métier, selon le précepte du grand critique, et l'ai repoli de nouveau.

La moitié du livre que je publie aujourd'hui se compose de morceaux inédits. Évangéline, voilà surtout l'ouvrage avec lequel je me présente devant le monde

littéraire. Evangéline, un charmant poème de Longfellow, que j'ai voulu faire passer dans notre belle langue, et auquel j'ai voulu donner asile sous notre heureux ciel du Canada. J'ai eu bien des difficultés à vaincre, et je n'ai peut-être pas été aussi heureux dans la lutte que si j'avais été un vieil athlète; mais je demande grâce pour les défauts et les imperfections de style qui pourraient blesser une oreille délicate, et la bienveillance, dont on a toujours usé à mon égard, ne me sera pas refusée, j'en ai la certitude, maintenant que j'en ai plus besoin, et que j'y ai peut-être plus de droit.

Puissé-je avoir servi mon pays en faisant ce travail! Puisse mon livre faire rejaillir un reflet de gloire sur mon cher Canada! c'est ce que j'envie par-dessus tout!

Sainte Emmélie de Lotbinière—
Juillet, 1865.

ERRATA :

PAGE	VERS	AU LIEU DE	LISEZ
12	22	roucoulement	roucoulements
18	14	encore	encor
19	21	baptêmes	baptême
23	5	conclua	concluait
78	23	pensées	pensers
87	16	que	qui

ÉVANGÉLINE

Salut, vieille forêt ! Noyés dans la pénombre,
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,
Jetant, à chaque brise, une plainte sauvage,
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge,
Aux Druides anciens dont la lugubre voix
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois !
Et l'océan plaintif, vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses,
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots,
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots !

Vieille forêt, salut ! Mais tous ces cœurs candides
Qu'on voyait tressaillir comme les daims timides

Que le cor du chasseur a réveillés soudain,
Que sont-ils devenus? Je les appelle en vain!...
Et le joli village avec ses toits de chaume?
Et la petite église avec son léger dôme?
Et l'heureux Acadien qui voyait ses beaux jours
Couler comme un ruisseau dont le paisible cours
Traverse des forêts qui le voilent d'ombrage?
L'onde est sombre et le ciel y mire son nuage.
Aujourd'hui sont déserts les foyers et les champs!
On ne rencontre plus les joyeux habitants!
Ils ont été chassés comme sur une grève
Les sables que le vent de l'automne soulève,
Fait pendant un moment tourbillonner dans l'air,
Et vient éparpiller sur les flots de la mer!
Le hameau de Grand Pré n'est qu'une souvenance;
Le saule y croît, le merle y siffle sa romance.

O vous tous qui croyez à cette affection
Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction;
O vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,
A la force, au courage, à la foi de son âme,
Ecoutez un récit que les bois d'alentour
Et l'océan plaintif redisent tour à tour;
Ecoutez une histoire aussi belle qu'ancienne,
Une histoire d'amour de la terre Acadienne!

PREMIERE PARTIE

I

Sous le ciel d'Acadie, au fond d'un joli val,
Et non loin des bosquets qui bordent le cristal
Que déroule, tantôt sous les froides bruines,
Tantôt sous le soleil, le grand Bassin des Mines,
On aperçoit encor, paisible, retiré,
Et loin de ce qu'il fut le hameau de Grand Pré.
Du côté du levant de beaux champs de verdure
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture
Et donnèrent jadis au village son nom.
Pour arrêter les flots, le vigilant colon,
A force de travail et de rudes fatigues,
Eleva de ses mains de gigantesques digues ;
Puis, à des temps marqués, on voyait s'entr'ouvrir
Des portes où la mer s'élançait pour courir
Sur le duvet des prés devenus son domaine.
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine

S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux
Le lin vert balançait ses frêles chalumeaux,
Et le blé jaunissant, ses tiges plus robustes;
Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes,
Des bois mystérieux et de sombres halliers;
Et, sur les hauts sommets des monts irréguliers,
De magiques brouillards, des brumes éclatantes,
Se paraient au soleil de couleurs inconstantes
Et semblaient admirer le vallon dans la paix
Sans oser cependant y descendre jamais.

C'est là qu'apparaissaient, charmantes et coquettes,
Les maisons du hameau qui toutes étaient faites
Avec du bois de chêne, ou d'orme ou de noyer,
Comme le paysan bâtissait son foyer,
Dans la terre Normande, alors que sur le trône
S'asseyaient les Henri. Un chaume frais et jaune,
Arrangé par faisceaux, recouvrait tous les toits;
Des lucarnes laissaient, par les châssis étroits,
Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.
Lorsque tournant au vent, les girouettes criardes
S'illuminaient des feux d'un beau soleil couchant;
Dans les beaux soirs d'été, lorsque l'herbe du champ
Exhalait son arôme et tremblait à la brise,
Sur le seuil de la porte avec sa jupe grise,
Et sa câline blanche et son mantelet noir,
La femme du hameau venait gaîment s'asseoir,
Et filait sa quenouille; et les jeunes fillettes
Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes

Tournant sur les métiers leurs essieux de roseau,
Au joyeux ronflement du rapide fuseau.
Le pasteur du village, humble et vénéré prêtre,
Alors ne tardait pas d'ordinaire à paraître.
En le voyant venir d'un pas majestueux
Tous les petits enfants cessaient leurs bruyants jeux,
Leurs courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes,
Et retournaient s'asseoir en rang devant les portes.
Arrêtant leurs fuseaux, les femmes se levaient,
Et, par des mots polis, toutes le saluaient.
Bientôt les laboureurs revenant de l'ouvrage
A l'étable menaient leur pesant attelage :
Le soleil émaillait la pente du coteau :
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,
Jusques au fond du val, glissaient de roche en roche.
De sa voix argentine au même instant la cloche
Annonçait l'angelus et le déclin du jour.
Et, par-dessus les toits et les monts d'alentour,
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.
Ainsi vivaient alors les simples Acadiens :
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte.
Libres de tout souci comme de toute crainte,
Leurs portes n'avaient point de clef ni de loquet ;
Car dans l'ombre des nuits nul n'était inquiet :
Et, chez ces bonnes gens, on trouvait la demeure
Ouverte comme l'âme, à chacun, à toute heure.
Là le riche vivait avec frugalité,
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

Sur une grande ferme attachée au village,
Et tout près du bassin, au milieu du feuillage,
On voyait, autrefois, une belle maison
A l'air un peu coquet avec son blanc pignon :
C'était là qu'habitait Benoît Bellefontaine.
Il avait avec lui, dans ce joli domaine,
La jeune Evangéline, une suave fleur.
Tous deux vivaient heureux. Benoît avait du cœur,
Une haute stature, un bras fort, un front hâve,
Un œil intelligent mais peut-être un peu cave,
Une démarche ferme et soixante-et-dix ans.
Avec son teint de bronze et ses longs cheveux blancs
Il était comme un chêne au milieu d'une lande,
Un chêne que la neige orne d'une guirlande.
Et cette jeune fille, elle était belle à voir,
Avec ses dix-sept ans, son front pur, son œil noir
Qu'ombrageait une épaisse et longue chevelure ;
Comme au bord de la route une discrète mûre
Dérobée à demi par un épais buisson !
Elle était belle à voir, au temps de la moisson,
Lorsqu'elle s'en allait à travers la prairie,
Avec son corset rouge et sa jupe fleurie,
Porter aux moissonneurs assis sur les guérets,
Chaque jour, un flacon tout plein de cidre frais !
Mais les jours de dimanche elle était bien plus belle !
Quand la cloche sonnait dans la haute tourelle,
Que le prêtre, en surplis, bénissait, au saint lieu,
Le peuple rassemblé pour rendre hommage à Dieu ;
On la voyait venir le long de la bruyère,
Tenant dans sa main blanche un livre de prière
Ou les grains vénérés d'un humble chapelet.
Elle portait alors élégant mantelet,

Jupon blanc, souliers fins, chapeau de Normandie,
Et brillants anneaux d'or qu'aux rives d'Acadie
Une aïeule de France autrefois apporta ;
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta
Comme un gage sacré, comme un saint héritage.
Mais un éclat plus doux inondait son visage
Quand elle revenait de confesse le soir,
Passait les yeux baissés sur le bord du trottoir
Adorant dans son cœur Dieu qui l'avait bénie.
On aurait dit alors qu'une pure harmonie
Comme un accord qui meurt sur ses pas s'élevait.
La rustique maison du fermier se trouvait
Sur un charmant coteau dont la pente riante
S'inclinait, par degrés, vers la rive bruyante.
Le sentier pour s'y rendre était bordé d'ormeaux ;
Un sycomore altier, de ses vastes rameaux,
En ombrageait la porte et la sombre toiture.
A travers la prairie un sentier de verdure
Conduisait au verger tout en fleurs le printemps,
L'automne, tout en fruits. De ses bras palpitants
Une vigne enchaînait l'antique sycomore
Et protégeait l'essaim d'une ruche sonore.
Et plus bas se trouvaient, sur le flanc du coteau,
Le puits au bord mousseux, et tout auprès, un sceau
Et l'auge où s'abreuvaient les bœufs et les génisses.
Puis du côté du nord plusieurs autres bâtisses,
Les granges, les hangars protégeaient la maison
Contre les ouragans poussés par l'aquilon.
C'était là qu'on voyait les voitures diverses :
Les pesants chariots, la charrue et les herses,
La vaste bergerie où bêlaient les moutons,
Et le brillant sérail où criaient les dindons,

Où le coq orgueilleux chantait d'une voix fière,
Comme aux jours où son chant troubla l'âme de Pierre.
Les granges jusqu'au faîte étaient pleines de foin ;
Elles seules semblaient un village de loin :
Leurs toits proéminents étaient couverts en chaume,
Et le treffle fané remplissait de son baume
Le fenil où montait un solide escalier.
Là se trouvait encor le joyeux colombier
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,
Ses doux roucoulements, ses amoureux murmures ;
Puis, au-dessus des toits, c'étaient les cris stridents
Des girouettes de tôle allant à tous les vents.

C'est ainsi que vivait en paix avec le monde,
En paix avec son Dieu, dans sa terre féconde,
Le fermier de Grand Pré. Sa joie et son appui,
Toujours Evangéline était auprès de lui,
Et gouvernait déjà sagement le ménage.
Plus d'un jeune amoureux à peu près de son âge,
La suivait à l'église, et priait à genoux
En reposant sur elle un œil tendre et jaloux,
Comme si cette femme avait été la sainte
Qu'il venait vénérer dans la pieuse enceinte.
Bien heureux qui pouvait toucher sa blanche main !
Marcher à ses côtés sur le bord du chemin !
Quelques-uns osaient-ils à sa porte se rendre,
Pendant qu'ils l'écoutaient sur l'escalier descendre,
Ils se seraient ceux-là demandé bien en vain
Lequel battait plus fort, ou du marteau d'airain,

Ou de leur cœur rempli d'espérance et d'angoisse.
Aux fêtes du Patron qu'invoquait la paroisse,
Vers le soir, la jeunesse assemblée au canton,
Dansait joyeusement au son du violon,
Et les garçons alors, remplis de hardiesse,
Lui répétaient tout bas quelques mots de tendresse ;
Mais inutilement, car de ces amoureux
Le jeune Gabriel était le seul heureux :
Gabriel Lajeunesse enfant du Gros Basile,
Un forgeron du bourg reconnu pour habile
Parmi les villageois qui l'estimaient surtout,
Car le peuple a jugé, de tout temps et partout,
L'état de forgeron un métier honorable.
Les célestes liens d'une amitié durable
Unissaient le fermier et le vieux forgeron,
Et leurs petits enfants, l'espoir de leur maison,
Avaient grandi tous deux, charmants, pieux et sages,
Semblables à deux fleurs sous les mêmes feuillages.
Le curé du canton, homme aux nobles désirs,
Qui méprisait la terre et dont tous les loisirs
Etaient donnés au soin de sa chère jeunesse,
Leur avait enseigné l'amour de la sagesse
En leur montrant à lire. Enfants naïfs alors
Ils se livraient ensemble, en paix et sans remords,
Aux plaisirs innocents de l'innocente enfance.
Leur leçon récitée avec obéissance,
Ils couraient à la forge où Basile, le soir,
Bien souvent, les bras nus, le visage tout noir,
Un tablier de cuir autour de la ceinture,
Sans crainte soulevait, avec une main sûre,
D'un cheval hennissant le vigoureux sabot ;
Pendant qu'auprès de lui, dans un feu de fagot

Rougissait lentement un grand cercle de roue,
Comme un serpent de feu qui se tortille et joue
Dans un brasier ardent allumé sous les bois.
A l'approche des nuits, l'automne, bien des fois,
Quand le ciel était noir, et que la forge sombre
Semblait vomir dehors des flammèches sans nombre,
Par les carreaux de vitre et les ais du lambris,
Ils venaient regarder, avec des yeux surpris,
Le soufflet haletant qui ranimait la braise,
Et réchauffer leurs doigts en causant à leur aise.
Quand on n'entendait plus le soufflet bourdonner,
Ni sous le dur marteau l'enclume résonner,
Et que sous les charbons dormait la pâle flamme
En laissant l'atelier, sans malice dans l'âme,
Ils se disaient pareils aux prêtres du Seigneur
Qui viennent de chanter les matines au chœur.
Souvent pendant l'hiver, tout palpitants de joie,
Rapides comme l'aigle acharné sur sa proie,
L'un et l'autre ils glissaient dans un léger traîneau,
Sur la neige argentant la pente du coteau ;
Souvent sur les chevrons ou le toit de la grange
Ils montaient hardiment, cherchant la pierre étrange
Que l'hirondelle apporte à son nid, tous les ans,
Quand elle l'a trouvée au bord des océans,
Pour de ses chers petits dessiller la paupière.
Heureux qui la trouvait cette étonnante pierre !
Ainsi leurs premiers jours sans pleurs et sans ennuis,
Comme un songe doré s'étaient bien vite enfuis !

Ils n'étaient plus enfants à l'époque où se passe
Le récit douloureux qu'il faut que je vous fasse.
Gabriel était homme, il aimait les travaux,
Forgeait avec son père et ferrait les chevaux.
Evangéline était une adorable femme—
Elle avait de son sexe et les espoirs et l'âme ;
On l'avait, dès longtemps, surnommée au canton :
" Le soleil d'Eulalie," à cause, disait-on,
Qu'elle ferait régner par sa grande prudence,
Au foyer de l'époux la joie et l'abondance ;
Et que de beaux enfants au visage vermeil
Naîtraient de ses amours : ainsi que le soleil
Qui brille le matin de la sainte Eulalie
Féconde les vergers dont chaque rameau plie
Sous le poids des fruits mûrs, veloutés, odorants,
Comme un vieillard heureux sous le poids de ses ans.

II

Déjà l'on arrivait à ce temps de l'année
Où le feuillage sec dort sur l'herbe fanée,
Où le soleil tardif est pâle et sans chaleur,
Où la nuit froide au pauvre apporte la douleur.
En bandes réunis les oiseaux de passage,
Sous un ciel noir et lourd, volaient, comme un nuage,
Des froides régions que l'aquilon flétrit
Aux rivages riants où l'amandier fleurit.
La forêt se tordait sous les vents de septembre
Comme un jeune coursier qui hennit et se cambre.

Tout, alors, présageait un hiver rigoureux.
L'abeille avait gardé tout son miel savoureux,
Et les coureurs des bois et les chasseurs sauvages
Qui, dans un cas pareil, se prétendaient fort sages,
Assuraient que l'hiver serait dur et mauvais
Parce que les renards avaient le cuir épais.

Ainsi venait l'automne et les froids avec elle.
Mais ce temps enchanteur, cette époque si belle
Qu'on appelle au hameau l'été de la Toussaint
Ranima le cœur triste et le soleil éteint :
Un éclat radieux portant aux rêveries
Illuminait les airs, les bois et les prairies ;
L'univers rayonnant et brillant de fraîcheur,
Semblait sortir des mains du sage Créateur.
On eût dit que l'amour régnait dans tout le monde ;
Que l'océan chantait pour endormir son onde !
Et des accents nouveaux, de magiques concerts
Paraissaient s'élever des bourgs et des déserts !
Des enfants qui jouaient les voix vives et nettes,
Les refrains sémillants des luisantes girouettes,
Qui criaient dans les airs, sur les toits des donjons,
Les doux roucoulements des amoureux pigeons,
Les plaintes de la brise et les battements d'ailes
Des oiseaux qui volaient au-dessus des tourelles,
Tout n'était qu'harmonie, ivresse et pur amour !
Tout semblait du printemps annoncer le retour !
Sur le bord de la mer et des hautes collines
Le soleil argentait les limpides bruines ;

L'océan était d'or : les arbres des forêts
Berçant, avec orgueil, les châtoyants reflets
De leur manteau safran, ou pourpre, ou diaphane,
Etincelaient de loin comme le fier platane,
Quand le Perse idolâtre orne ses verts rameaux
De chiffons éclatants et de brillants joyaux.

Tout respirait la paix, le calme et l'innocence :
La nuit dans les vallons descendait en silence,
Et l'étoile du soir étincelait encor,
Irisant le ciel bleu de ses filandres d'or.
Les troupeaux bondissants revinrent à l'étable
En flairant du gazon le parfum délectable,
En respirant du soir l'agréable fraîcheur.
En tête des troupeaux, brillante de blancheur,
Venait en s'ébattant une grasse génisse,
Celle d'Evangéline, avec son beau poil lisse,
Sa clochette joyeuse et son joli collier.
Puis le pâtre revint à travers le hallier,
Ramenant en chantant les brebis du rivage
Où pour elle croissait le meilleur pâturage.
Près de lui le gros chien au poil long et soyeux
Fièrement trottinait d'un air libre et joyeux,
Et pressait les traîneurs qui restaient en arrière.
Quand le jeune berger dormait sous la bruyère
C'était lui qui gardait les timides agneaux,
Et la nuit quand les loups réunis en troupeaux,
Dans les bois d'alentour hurlaient leurs cris de rage,
Lui seul les protégeait par son noble courage.

Quand la lune, plus tard, éclaira l'horizon,
Que sa molle lueur argenta le gazon,
Les chariots remplis d'un foin aromatique,
Arrivèrent des champs à la grange rustique :
Sous leurs larges harnais décorés de pompons,
Les chevaux hennissants balançaient leurs grands fronts
Secouaient avec bruit leur épaisse crinière
Où tombaient la rosée et la fine poussière,
Et rongeaient l'acier dur de leur mors écumant :
Les vaches s'arrêtaient toutes patiemment,
Et ruminaient toujours pendant que la laitière,
En écume d'argent, dans sa blanche chaudière,
Faisait couler le lait. Et dans la basse-cour,
Répétés par l'écho des granges d'alentour,
L'on entendit encor, comme dans un délire,
Des bêlements, des cris, et des éclats de rire.
Mais ce bruit, toutefois, s'éteignit promptement ;
Un grand calme se fit : tout à coup, seulement,
En roulant sous leurs gonds les portes de la grange
Firent, dans le silence, un grincement étrange.

Assis dans son fauteuil fait de bois de noyer
Benoît le laboureur, regardait, au foyer,
La flamme qui lançait d'éblouissantes flèches,
L'ondulante fumée et les vives flammèches,
Qui tournoyaient gaîment comme des feux-follets.
Sur le mur, en arrière, où les joyeux reflets
Dansaient légèrement des rondes fantastiques,
Son ombre se peignait avec des traits comiques ;

Pendant qu'à la clarté du foyer vacillant,
Prenant un air moqueur, un regard sémillant,
Chaque face sculptée au dossier de sa chaise
Semblait s'épanouir et sourire à son aise,
Et que sur le buffet, les plats de fin étain
Luisaient comme au soleil des boucliers d'airain.

Le bon vieillard chantait d'un ton mélancolique
Des refrains de chanson, des couplets de cantique,
Ainsi que ses aïeux, jadis, avaient chanté,
A l'ombre de leur bois, sous leur ciel enchanté,
Leur ciel de Normandie. Et son Evangéline,
Portant jupe rayée avec blanche câline
Filait, en se berçant, une filasse d'or.
Le métier dans son coin se reposait encor,
Mais le rouet actif mêlait avec constance,
Son ronflement sonore à la douce romance
Que chantait le vieillard assis devant le feu.
Comme dans le lieu saint quand le chant cesse un peu
On entend, sous les pas, vibrer l'auguste enceinte,
Ou du prêtre à l'autel on entend la voix sainte.
Ainsi quand le fermier, vaincu par les émois,
Suspendait les accents de sa dolente voix,
De la vieille pendule au milieu des ténèbres
On entendait les coups réguliers et funèbres.

Pendant que le vieillard chantait dans son fauteuil
On entendit des pas retentir sur le seuil,
Et la clenche de bois bruyamment soulevée
De quelque visiteur annonça l'arrivée.
Benoît reconnut bien les pas du forgeron
Avec ses gros souliers pleins de clous au talon,
Ainsi qu'Evangéline, à l'émoi de son âme,
Où se mêlait le trouble et la plus chaste flamme,
Avait bien deviné qui venait avec lui.
—« Ah ! sois le bienvenu, Lajeunesse, aujourd'hui !
S'écria le fermier en le voyant paraître,
« La gaîté, quand tu viens, semble aussitôt renaître !....
« Veux-tu charger ta pipe avec du bon tabac ?
« J'en ai plus qu'il t'en faut, charge, voici mon sac.
« Viens prendre au coin du feu ta place accoutumée ;
« Et fumons en causant. C'est parmi la fumée,
« Qu'on voit dans leur orgueil se dessiner tes traits !
« Quand tu fumes, ton front, ton visage si frais
« Brillent comme la lune à travers les nuages
« Qui s'élèvent, le soir, au bord des marécages.»
Basile, souriant, suivi de son garçon
Au foyer plein de feu vint s'asseoir sans façon,
Et répondit ainsi ;—« Mon cher Bellefontaine,
« Tu plaisantes toujours et n'as jamais de peine,
« D'autres sont obsédés de noirs pressentiments
« Et ne font que rêver malheurs et châtiments :
« Ils s'attendent à tout : rien ne peut les surprendre....
Puis il s'interrompit quelques instants pour prendre
Sa pipe culottée et le charbon fumant
Qu'Evangéline allait lui porter poliment,
Et bientôt ajouta : « Je n'aime point pour hôtes
« Ces navires anglais mouillés près de nos côtes.

« Leurs énormes canons qui sont braqués sur nous
« Ne nous annoncent point les desseins les plus doux ;
« Mais quels sont ses desseins ? sans doute qu'on l'ignore.
« On sait bien qu'il faudra quand la cloche sonore
« Appellera le peuple à l'église, demain,
« S'y rendre pour entendre un mandat inhumain ;
« Et ce mandat, dit-on, émane du roi George.
« Or, plus d'un paysan soupçonne un coupe-gorge.
« Tous sont fort alarmés et se montrent craintifs ! »
Le fermier répondit :—« De plus justes motifs
« Ont sans doute amené ces vaisseaux sur nos rives :
« La pluie, en Angleterre, ou les chaleurs hâtives
« Ont peut-être détruit les moissons sur les champs,
« Et, pour donner du pain à leurs petits enfants,
« Et nourrir leurs troupeaux, les grands propriétaires
« Viennent chercher les fruits de nos fertiles terres. »
—« Au bourg l'on ne dit rien d'une telle raison,
« Mais l'on pense autrement, » reprit le forgeron
En secouant la tête avec un air de doute ;
Et poussant un soupir : « Mon cher Benoît, écoute ;
« L'Angleterre n'a pas oublié Louisbour,
« Pas plus que Port Royal, pas plus que Beau Séjour.
« Déjà des paysans ont gagné les frontières ;
« D'autres sont aux aguets sur le bord des rivières,
« Attendant en ces lieux avec anxiété
« Cet ordre qui demain doit être exécuté !
« On nous a dépouillés, pour combler nos alarmes,
« De tous nos instruments et de toutes nos armes ;
« Seul le vieux forgeron a ses pesants marteaux
« Et l'humble moissonneur ses inutiles faux ! »
Avec un rire franc mais un peu sarcastique
Le vieillard jovial à son ami réplique :

« Sans armes nous goûtons un plus profond repos,
« Au milieu de nos champs et de nos gras troupeaux ;
« Nous sommes mieux encor par derrière nos digues
« Que n'étaient autrefois nos ancêtres prodigues
« Dans leurs murs qu'ébréchaient les canons ennemis.
« D'ailleurs dans l'infortune il faut être soumis.
« J'espère cependant que ce soir la tristesse
« Fuîra loin de ce toit où va régner l'ivresse,
« Car le contrat, ce soir, doit se conclure enfin,
« Les jeunes gens, ensemble et d'une habile main,
« Ont bâti la maison et la grange au village.
« Le fenil est rempli de grain et de fourrage ;
« Pour un an leur foyer est pourvu d'aliments.
« Attends, mon cher Basile, encore quelques moments
« Et Leblanc va venir avec sa plume d'oie ;
« De nos heureux enfants partageons donc la joie. »

Cependant à l'écart en face d'un châssis
Les jeunes fiancés étaient tous deux assis.
Regardant le ciel bleu, la belle Evangéline
Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine ;
En entendant son père elle rougit soudain,
Puis un profond soupir fit onduler son sein.
Le silence venait à peine de se faire
Que l'on vit à la porte arriver le notaire.

III

Comme un frêle aviron aux mains des matelots,
Ou comme le filet dans le ressac des flots
Le notaire Leblanc était courbé par l'âge :
Son œil était serein et son front sans nuage ;
Des mèches de cheveux déjà rares et gris,
Comme les touffes d'or des épis de maïs,
Tombaient sur son épaule. Il portait des lunettes ;
Ses lèvres n'étaient pas d'ordinaire muettes,
Car il aimait beaucoup à faire des récits.
Père de vingt enfants, plus de cent petits-fils,
Jouant sur ses genoux, égayaient sa vieillesse—
Par leur charmant babil, et par leur gentillesse.
Pendant la guerre il fut, comme ami des anglais,
Quatre ans tenu captif dans un vieux bourg français.
Maintenant il avait une grande prudence
Et la simplicité de la naïve enfance.
C'était un bon ami : les enfants l'aimaient tous
Car il leur racontait contes de loups-garous,
Et d'espiègles lutins faisant au ciel des niches ;
Il leur disait le sort qu'avaient les blancs Létiches,
Enfants morts sans baptêmes, esprits mystérieux
Qui voltigent toujours cherchant partout les cieux
Et de l'enfant qui dort viennent baiser les lèvres ;
Comment une araignée éloigne toutes fièvres,

Quand on la porte au cou dans l'écale des noix ;
Comme au jour de Noël l'on entendait les voix
Des bœufs qui se parlaient au fond de leurs étables ;
Il disait les secrets, les vertus admirables
Que le peuple, autrefois, simple autant que loyal,
Prétendait découvrir dans le fer à cheval
Et le trèfle étalant quatre feuilles de neige,
Et biens d'autres récits d'ogre et de sortilége.

Aussitôt cependant que Leblanc arriva,
De son siége au foyer Basile se leva
Et, secouant le feu de sa pipe de terre,
Il dit en s'adressant au modeste notaire :
« Allons, père Leblanc, qu'avez-vous de nouveau ?
« Peut-être savez-vous ce qu'on dit au hameau
« De ces fiers bâtiments venus de l'Angleterre ? »
— « Je sais fort peu de chose et fais mieux de me taire,
Lui répondit Leblanc d'un ton de bonne humeur :
« Il est vrai qu'il circule une grande rumeur,
« Mais comme mon avis n'est jamais le plus sage
« Je dirai seulement ce qu'on dit au village,
« Je ne puis toutefois croire que ces vaisseaux
« Viennent sur notre rive apporter des fléaux ;
« Car nous sommes en paix ; et pourquoi l'Angleterre
« Ainsi nous ferait-elle éprouver sa colère ? »
— « Nom de Dieu ! » s'écria le bouillant forgeron,
Qui parfois décochait un sonore juron,
« Faut-il donc regarder toujours en toute chose,
« Le pourquoi, le comment ? Il n'est rien que l'on n'ose !

« L'injustice est partout et personne n'a tort :
« Tout le droit maintenant appartient au plus fort. »
Sans paraître observer la chaleur de Basile
Leblanc continua d'une voix fort tranquille :
« L'homme est injuste, mais le bon Dieu ne l'est pas :
« La justice triomphe à son tour ici-bas.
« Et pour preuve je vais vous redire une histoire
« Qui ne s'efface point de ma vieille mémoire :
« Elle me consolait de mon destin fatal
« Lorsque j'étais captif au fort de Port Royal.
« Un vieillard aimait bien cette histoire touchante :
« A ceux que maltraitait quelque langue méchante
« D'une voix tout émue il allait la conter :
« Je voudrais comme lui pouvoir la répéter :

— « Sous le ciel africain, dans une ville antique
« On voyait autrefois, sur la place publique,
« Une haute colonne au piédestal d'airain
« Qu'avait fait élever un puissant souverain,
« Et sur cette colonne une statue en pierre,
« Figurait la justice impartiale et fière ;
« Une large balance, un glaive menaçant
« Etaient ses attributs, et disaient au passant
« Que dans cette cité la suprême justice
« De l'opprimé toujours était la protectrice.
« Cependant la balance, au fond de ses plateaux,
« Voyait chaque printemps, bien des petits oiseaux
« Bâtir leurs nids moelleux en chantant et sans craindre
« Le glaive flamboyant qui semblait les atteindre.

« Mais petit à petit se corrompit la loi :
« Aux misères du pauvre on n'ajouta plus foi,
« Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,
« Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.
« On afficha le vice, et chaque tribunal
« Outragea l'innocence et protégea le mal.

« Un jour il arriva que certaine duchesse
« Perdit un collier neuf d'une grande richesse :
« N'ayant pu le trouver elle voulut, du moins,
« Venger avec éclat et sa perte et ses soins.
« Elle accusa de vol, en face de la ville,
« Une pauvre orpheline, une pieuse fille,
« Qui depuis de longs jours la servait humblement.
« Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement,
« Et le juge pervers condamna la servante
« A mourir au gibet d'une mort infamante.
« Autour de l'échafaud on vit les curieux,
« Pressés, impatients, inonder tous les lieux.
« La jeune fille vint, calme mais abattue,
« Subir son triste sort au pied de la statue.
« Le bourreau la saisit. Au moment solennel
« Où son âme montait vers le Juge Eternel,
« Un orage mugit ; l'impitoyable foudre
« Ebranle la colonne et la réduit en poudre,
« Et la balance tombe avec un sourd fracas ;
« Or dans un des plateaux qui se brisent en bas
« On voit un nid brillant...... c'était un nid de pie
« Dans lequel s'enlaçait avec coquetterie

« Parmi les brins de foin, le collier précieux !......
« C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux ! »

Quand le père Leblanc eut fini son histoire
Basile ne dit mot mais ne parut rien croire ;
Il n'en conclua point qu'on n'avait désormais
Nul motif d'avoir peur des navires anglais.
Il voulait répliquer et manquait de langage.
Ses pensers demeuraient empreints sur son visage,
Comme sur une vitre, on voit dans les hivers,
La vapeur se geler sous mille aspects divers,

Alors Evangéline, à la braise de l'âtre,
S'empresse d'allumer la lampe au pied d'albâtre,
Et tout l'appartement luisant de propreté
Se remplit aussitôt d'une vive clarté,
Ensuite elle s'en vient déposer sur la table
Un pot d'étain rempli d'un cidre délectable,
Tandis que le notaire, étalant son papier,
Ecrit d'une main prompte, et sans rien oublier
Les noms des contractants, la date et puis leur âge,
La dot qu'Evangéline apporte en mariage
Et tous les divers points sans en oublier un.
Et quand tout fut écrit comme voulait chacun,
Et qu'au bas du contrat en lisible écriture
Les témoins eurent mis chacun sa signature,

Le vieux fermier tira sa bourse de chamois
Puis offrit au notaire au moins deux ou trois fois
En bel et bon argent le prix de son ouvrage.
Le notaire charmé, forma, selon l'usage,
Des vœux pour le bonheur du couple fiancé;
Puis il prit sur la table après s'être avancé,
Le large pot d'étain où fermentait la bière,
Remplit, d'un air joyeux, la coupe tout entière,
Et but à la santé des gens de la maison.
Chacun prit à son tour l'écumeuse boisson.
Du cidre sur sa lèvre il essuya l'écume;
Il prit son large feutre; il prit sa longue plume,
Son rouleau de papier et donna le bonsoir.
Les amis qui restaient vinrent alors s'asseoir
En cercle devant l'âtre où pétillaient les flammes.
Evangéline prit le damier et les dames
Qu'elle alla présenter aux paisibles vieillards.
La lutte commença. Leurs anxieux regards
Voyaient avec plaisir les pions dresser un siège,
Et les dames tomber dans un perfide piége.
Cependant l'un et l'autre ils s'amusaient beaucoup
D'une manœuvre heureuse ou d'un malheureux coup.
Les fiancés assis dans la fenêtre ouverte
Ecoutaient sur la rive expirer l'onde verte.
Heureux et souriants ils se parlaient d'amour,
En regardant les flots qui chantaient tour à tour,
Et les rubans de feu sur l'écume des vagues;
La lune qui veillait, et les bruines vagues
Qui traînaient mollement leurs robes sur les prés;
Et les étoiles d'or dans les cieux empourprés.

Ainsi passait le soir dans la joie et l'ivresse,
Et le temps paraissait redoubler de vitesse.
Tout à coup l'on ouït, dans le beffroi voisin,
La cloche qui vibrait sous le marteau d'airain.
On entendit neuf coups ; elle sonnait neuf heures ;
C'était le couvre-feu de toutes les demeures.
Basile et son ami se serrèrent la main
Et se dirent adieu pour jusqu'au lendemain.
Bien des mots de douceur, bien de tendres paroles,
Paroles d'amitié charmantes et frivoles,
S'échangèrent tout bas entre les deux amants,
Et de leurs cœurs émus calmèrent les tourments.

Nul bruit dans la maison ne se fit plus entendre :
Les charbons du foyer furent mis sous la cendre.
Après quelques instants le vieux et bon fermier
Fit du bruit de ses pas retentir l'escalier.
Tenant dans sa main blanche une lampe de verre
Sa fille le suivit gracieuse et légère
Ainsi qu'une gazelle aux lisières des bois.
Une douce lueur éclaira les parois
Quand la vierge monta les degrés de la rampe ;
Ce n'était point alors sa radieuse lampe,
Mais son regard serein qui versait la clarté.
Elle entra dans sa chambre. Un châssis, d'un côté,
Y laissait du soleil pénétrer la lumière.
Une chaise et le lit de la jeune fermière,
Une table, une image, une croix seulement,
Voilà ce qu'on voyait dans cet appartement.

Mais on trouvait, au fond, dans un vieux garde-robe,
Des pièces de flanelle et d'étoffe à la mode,
Ouvrage ingénieux, tissu fin et parfait,
Que son habile main au métier avait fait,
Et qu'elle allait offrir pour dot en mariage,
Parce qu'il ferait voir la femme de ménage
Mieux que ne le feraient les plus riches troupeaux.
Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux
Les reflets argentés de la paisible lune
Dormaient sur le tapis tissé de laine brune ;
Et le sein de la vierge agité par l'espoir,
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir
Obéit doucement comme l'onde et la nue.
Quand son voile glissa de son épaule nue ;
Quand de son fin soulier sortit son beau pied blanc ;
Quand ses longs cheveux noirs tombèrent sur son flanc,
Qu'elle parut charmante ! Et, dans sa rêverie,
Elle s'imagina qu'au bord de la prairie,
Amoureux et rusé, Gabriel son amant,
En silence épiait le fortuné moment
Où, devant les rideaux de l'étroite fenêtre,
Il pourrait voir son ombre un instant apparaître.
Or l'ombre d'un nuage effleura les cloïsons
Que la lune éclairait de ses moelleux rayons.
D'une grande noirceur la chambre fut remplie :
Un sentiment de crainte et de mélancolie
Saisit Evangéline. Elle eut comme un remords,
Entr'ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.
La lune s'échappait, souriante et volage,
Des plis mystérieux d'un vagabond nuage.
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel,
De même qu'autrefois le petit Ismael

Suivait Agar sa mère en sa lointaine marche,
Après qu'elle eut quitté le toit du Patriarche.

IV

Le lendemain matin, au lever du soleil,
Quand le bourg de Grand-Pré sortit de son sommeil,
Un océan de pourpre entourait les collines ;
Les ruisseaux babillaient ; et le Bassin des Mines,
Légèrement ridé par l'haleine du vent,
Réfléchissait l'éclat du beau soleil levant :
Et, sur les flots d'azur, les barques aux flancs sombres
Berçaient avec fierté leurs gigantesques ombres.

Après un court repos le Travail vint encor
Du matin radieux ouvrir les portes d'or.
Proprement revêtus des habits du dimanche
Les joyeux paysans à l'allure humble et franche
Arrivèrent bientôt des villages voisins.
Ici quelques vieillards sur le bord des chemins,
S'aidant de leurs bâtons, venaient par petits groupes ;
Là, les gars éveillés, en turbulentes troupes,
Passaient à travers champs, suivant, le long du clos,
Le sillon qu'avaient fait les pesants chariots,
Au temps de la moisson, dans l'herbe verte et tendre.
On grondait les amis qui se faisaient attendre :

Chacun fumait, causait, riait de toute part.
Les groupes arrivés aux groupes en retard
Criaient mille bons mots, mille plaisanteries.
Les maisons ressemblaient à des hôtelleries.
Assis devant les seuils sur de vieux bancs de bois,
Se chauffant au soleil, les simples villageois
Discouraient du danger qui menaçait leur tête.
La maison de Benoît avait un air de fête.
Là plus vive qu'ailleurs on trouvait la gaîté,
Et plus charmante aussi l'humble hospitalité :
Evangéline était au milieu des convives ;
Et son regard modeste et ses grâces naïves
Avaient, ce matin-là, pour eux bien plus d'attrait
Que le verre enivrant que sa main leur offrait.

On fit dans le verger les chastes fiançailles.
Le soleil était chaud comme au temps des semailles :
De l'odeur des fruits mûrs l'air était parfumé ;
Le ciel brillait d'un feu tout inaccoutumé.
Le prêtre fut conduit à l'ombre du feuillage
Avec le vieux Leblanc notaire du village.
Du bonheur des amants s'entretenant tous deux
Basile et le fermier étaient assis près d'eux.
Et contre le pressoir et les ruches d'abeilles,
Avec les jeunes gens aux figures vermeilles
Etait le vieux Michel joueur de violon,
Charmant diseur de riens, beau chanteur de chanson,
Qui tenait bien l'archet et battait la mesure
En frappant du talon le tapis de verdure.

Sur ses cheveux de neige on voyait, tour à tour,
L'ombre de quelque feuille ou les reflets du jour
Passer quand les rameaux se berçaient à la brise.
Son visage riant avec sa barbe grise
Brillait comme un charbon qui s'anime au foyer
Quand le vent prend la cendre et la fait tournoyer.
Il promena l'archet sur les cordes vibrantes :
L'instrument résonna : les danses délirantes
Commencèrent sur l'herbe, à l'abri du verger.
Le gazon s'inclina sous plus d'un pied léger.
Jeunes gens et vieillards s'unirent dans la danse.
Les brillants tourbillons roulèrent en cadence,
Sur l'émail du vert pré, sans trève, sans repos,
Au milieu des ris francs et des tendres propos.
La plus belle parmi toutes ces jeunes filles,
La plus pure au milieu des vierges si gentilles,
C'était Evangéline ! et le plus beau garçon
C'était bien Gabriel le fils du forgeron !

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse !
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse !
On entendit sonner la cloche dans la tour ;
On entendit le bruit du sonore tambour,
Et l'église aussitôt se remplit tout entière.
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,
Les femmes du village, en foule et tristement,
Attendirent la fin de cet événement.
Elles se cramponnaient aux angles de la pierre,
Aux saules qui des morts protégaient la poussière

Pour voir dans la chapelle à travers les vitreaux.
Avec un air d'orgueil, marchant à pas égaux,
Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent
Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.
Au son de leurs tambours de sinistres échos
Du temple profané troublèrent le repos.
Un long frémissement s'empara de la foule
Qui bondit comme un flot que la tempête roule.
La porte fut fermée avec de gros verroux.
Des féroces soldats redoutant le courroux
L'Acadien plein de crainte attendit en silence.
Bientôt le commandant avec fierté s'avance,
Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :
— « Vous êtes en ce jour tous assemblés ici
« Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,
« Honnêtes habitants de la terre Acadienne :
« Or vous n'ignorez pas que le roi fut clément,
« Fut généreux pour vous ; mais, vous autres, comment
« A de si grands bienfaits osez-vous donc répondre ?
« Consultez votre cœur il pourra vous confondre.
« Paysans, il me reste un devoir à remplir,
« Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?
« Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ?
« Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,
« Vos maisons et vos biens avec tous vos troupeaux.
« Vous serez transportés à bord de nos vaisseaux,
« Sur un autre rivage où vous serez, peut-être,
« Un peuple tout nouveau, plus heureux et moins traître.
« Vous êtes prisonniers au nom du Souverain. »
En été quelquefois quand le soleil de juin,
Par l'ardeur de ses feux dessèche les prairies ;
Que les fleurs des jardins, que les feuilles flétries

Tombent, une par une, au pied de l'arbrisseau;
Qu'on n'entend plus couler le limpide ruisseau;
A l'horizon de flamme un point sombre, un nuage,
Portant dans son flanc noir le tonnerre et l'orage,
S'élève tout à coup, grandit, grandit toujours.
Le soleil effrayé semble hâter son cours:
Il règne dans les airs un lugubre silence:
Le ciel est noir; l'oiseau vers ses petits s'élance;
Et la cigale chante et l'air est étouffant;
Le tonnerre mugit; le nuage se fend;
Le ciel vomit la flamme; et la pluie et la grêle
Sous leurs fouets crépitants brisent l'arbuste frêle,
Et le carreau de vitre, et les fleurs et les blés.
Dans un des coins du clos un moment rassemblés,
Les bestiaux craintifs laissent là leur pâture—
Puis bientôt en beuglant, ils longent la clôture
Pour trouver un passage et s'enfuir promptement.
Des pauvres villageois tel fut l'étonnement
A cette heure fatale où le cruel ministre
Eut sans honte élevé sa parole sinistre.
Ils courbèrent le front sous le poids du malheur;
Ils restèrent muets de peine et de terreur.
Mais bien vite au penser de ce sanglant outrage,
S'alluma dans leur âme une bouillante rage:
Vers la porte du temple ils s'élancèrent tous.
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups:
Elle ne s'ouvre point! Des soupirs, des prières,
Des imprécations et des menaces fières
Font bien haut retentir en cet affreux moment
Le lieu de la prière et du recueillement.
Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,
Frémissant, agité comme un bateau fragile

Que le vent de l'orage emporte sur les flots,
Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots:
—« A bas ! ces fiers Anglais ! Ils ne sont point nos maîtres !
« A bas ! ces étrangers ! ces perfides ! ces traîtres
« Qui viennent en brigands détruire nos moissons !
« Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons ! »
Il en aurait bien dit sans doute davantage,
Mais un brutal soldat à la mine sauvage,
Le frappant sur le front d'un gantelet de fer
L'étendit à ses pieds avec un ris d'enfer.

Pendant que cette scène affreuse et sans exemple
Se déroule, en plein jour, au milieu du saint temple,
La porte du chœur s'ouvre et le père Félix,
Dans sa tremblante main tenant un crucifix,
Vêtu de l'aube blanche et de la sainte étole,
Et le front entouré comme d'une auréole,
S'avance d'un pas sûr jusqu'au pied de l'autel.
Son cœur est abimé dans un chagrin mortel;
Il voit son cher troupeau qui crie et se désole,
Lui parle avec douceur, et sa grave parole
Retentit comme un glas le soir du jour des morts :
—« Hélas ! que faites-vous ? et quels sont ces transports ?
« Pourquoi donc ces clameurs ? Pourquoi cette colère ?
« J'ai pendant quarante ans travaillé comme un père
« A vous rendre plus doux et plus humbles de cœur.
« Et vous ne savez point supporter le malheur !
« Aux âmes des payens vos âmes sont pareilles !
« De quoi m'ont donc servi la prière et les veilles,

« Si vous n'êtes meilleurs ? Si vous ne savez plus
« Pardonner aux méchants comme font les élus ?
« Si loin de pardonner vous cherchez la vengeance ?
« C'est ici la maison d'un Dieu plein d'indulgence
« Ne la profanez point par d'aveugles excès.
« La haine ne doit pas au temple avoir d'accès.
« Oh ! voyez sur la croix ce Dieu qui vous contemple !
« Ce Dieu crucifié doit vous servir d'exemple !
« Voyez, mes bons enfants, quelles saintes douceurs
« Dans ce regard rempli de tristesse et de pleurs !
« Que de paix et d'amour sur cette lèvre pâle
« Qui semble dire encore, au moment où s'exhale,
« Comme un baume divin, le suprême soupir :
— « Père, pardonnez-leur ce qu'ils me font subir »—
« Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,
« Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable ;
« O mon Père, pardon ! pardon pour nos bourreaux ! »
Après un jour brûlant, s'il pleut, les arbrisseaux
Verdissent dans les prés et nous semblent renaître.
Tels les cœurs abattus, aux paroles du prêtre,
Retrouvèrent la force et la tranquillité ;
Et les bons villageois, avec humilité,
Levèrent sur le Christ des regards d'espérance
Et s'écrièrent tous, oubliant leur souffrance
Et tombant à genoux sous les sacrés arceaux :
« O mon père, pardon, pardon pour nos bourreaux ! »

Déjà le jour baissait. La voûte de l'église
Prenait, de place en place, une teinte plus grise ;

Un clerc vint allumer les cierges de l'autel ;
Et le Père Félix, sur un ton solennel,
Commença la prière ; et, d'une voix plaintive,
Mais avec un cœur plein d'une piété vive,
Le peuple infortuné pendant longtemps pria.
Prosternés à genoux, de l'*Ave Maria*
Tous ces pieux chrétiens à haute voix chantèrent
Les mots consolateurs, qui de nouveau montèrent,
Sur l'aile de l'amour, vers le trône de Dieu,
Comme autrefois Eli sur un char tout de feu.

Cependant du village un grand trouble s'empare,
Car on sait des anglais la conduite barbare ;
Et les yeux tout en pleurs, tremblants, épouvantés,
Les femmes, les enfants courent de tous côtés.
Longtemps Evangéline attendit son vieux père,
A la porte, debout, sous l'auvent solitaire,
Tenant sa main ouverte au-dessus de ses yeux
Afin d'intercepter les reflets radieux
Du soleil qui versait des torrents de lumière
Dans les chemins du bourg et sur l'humble chaumière
Dont il couvrait le toit d'un brillant chaume d'or ;
Du soleil qui semblait vouloir jeter encor
Un long regard d'amour sur cette noble terre
Que venait d'enchaîner l'égoïste Angleterre.
Sur la table était mise une nappe de lin :
Déjà pour le souper étaient servis le pain,
Un flacon de vieux cidre et le nouveau fromage
Et le miel odorant comme la fleur sauvage :

Puis au bout de la table était un vieux fauteuil.
Inquiète et tremblante on la vit sur le seuil
Jusqu'à l'heure tardive où, loin dans les prairies
Les ombres des grands pins sur les herbes fleuries,
S'allongent vers le soir : Et comme une ombre aussi
S'étendit la douleur dans son cœur tout transi.
Elle était accablée, et pourtant sa jeune âme,
Comme un jardin céleste, exhalait le dictame
De l'espoir, de l'amour et de la charité.
Oubliant sa faiblesse et sa timidité
Elle partit alors, et, dans tout le village,
Par des regards amis, par un pieux langage,
Courageuse, elle alla consoler, tour à tour,
Les vierges qui pleuraient leur tendre et pur amour ;
Elle alla ranimer les femmes désolées
Qui revenaient, en pleurs, et tout échevelées,
Dans leurs foyers déserts avec leurs chers enfants,
Car déjà la noirceur s'étendait sur les champs.

Le soleil descendit derrière les collines,
Et de molles vapeurs, de folâtres bruines,
De son orbe éclatant voilèrent les doux feux ;
De même qu'autrefois en des Temps merveilleux
Quand du Mont Sinaï descendit le prophète
Un éclatant nuage environna sa tête.
Et l'angelus sonna dans la vibrante tour
A l'heure de mystère où s'efface le jour.

Comme un pâle fantôme, anxieuse et plaintive,
Marchant à pas pressés, Evangéline arrive
A l'église où régnait un silence de mort.
Elle cherche les siens et pleure sur leur sort;
Elle entre au cimetière ; elle s'arrête, écoute :
Tout est calme et muet sous la modeste voûte.
Un noir pressentiment, une vague souleur
Dans son cœur abattu se mêle à la douleur;
D'une tremblante voix deux fois elle s'écrie :
« Gabriel ! Gabriel ! » et de sa main flétrie
Elle assèche les pleurs qui coulent de ses yeux.
Mais rien ne lui répond : tout est silencieux,
Et les tombeaux des morts, dans le sein de la terre,
Elèvent plus de voix, cachent moins de mystère
Que ce temple qui semble un tombeau de vivants !
Marchant le front courbé sur les sables mouvants
Elle revient alors, l'esprit rempli de trouble,
Au foyer paternel où son chagrin redouble
A l'aspect désolé de chaque appartement.
Sous le toit solitaire entraient rapidement
Les ombres de la nuit et les spectres livides :
Les fantômes du soir hantaient les chambres vides.
Le souper sur la table était encore entier
Et la flamme dormait sous la cendre, au foyer.
Sur l'escalier ses pas faiblement retentirent
Et de tristes échos à leur bruit répondirent.
De nuages épais le ciel était couvert.
Elle entendit frémir, près du châssis ouvert,
Le sycomore ombreux dont le riche feuillage
Crépitait sous la pluie et le vent d'un orage.
Déchirant le ciel noir d'éblouissants éclairs
D'une horrible lueur firent briller les airs.

Le tonnerre roula de colline en colline.
Dans sa chambre, à genoux, la pauvre Evangéline
Se rappela qu'au ciel est un Dieu juste et bon
Qui voit tout l'univers s'incliner à son nom :
Elle se rappela cette jeune servante
Dont Leblanc avait dit l'histoire consolante.
Son âme se calma, son front devint vermeil,
Puis elle s'endormit d'un paisible sommeil.

V

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,
Fit pleuvoir sur Grand Pré ses feux en gerbes blondes ;
Quatre fois, en dorant l'humble croix du clocher,
Il disparut derrière un noirâtre rocher
Qui découpait au ciel une ligne bizarre.
A cette heure suave où l'aurore se pare
Des roses qu'elle cueille à l'approche du jour
Le coq joyeux chanta dans chaque basse-cour.
Et pendant qu'il chantait, livides et muettes,
Conduisant vers la mer leurs pesantes charrettes,
Le chapelet au cou, les femmes, tour à tour,
Sortirent, à pas lents, des hameaux d'alentour.
Elles mouillaient de pleurs la poussière des routes,
Et puis, de temps en temps, elles s'arrêtaient toutes
Pour regarder encore une dernière fois
Le clocher de l'église et leurs modestes toits
Et leurs paisibles champs et leur joli village,
Avant que la forêt qui borde le rivage

Ne les vint pour jamais ravir à leurs regards.
Et les petits enfants, loquaces et gaillards
Aiguillonnant les bœufs de leurs voix menaçantes,
Marchaient à leurs côtés, et leurs mains innocentes
Serraient contre leur cœur quelques hochets bien chers
Qu'ils voulaient emporter de l'autre bord des mers.

Ils arrivent enfin dans ce lieu solitaire
Où la Gasperau mêle, en bruissant, son eau claire
Aux flots de l'Océan. Pâles, les yeux hagards,
On les voit sur la rive errer de toutes parts !
On voit des paysans le modeste bagage
Pêle-mêle entassé sur la berge sauvage !
Et tout le long du jour les fragiles canots
Les transportent à bord des superbes vaisseaux !
Et tout le long du jour de nombreux atelages,
Chargés péniblement, descendent des villages !

L'aile sombre du soir sur le bourg s'étendit :
Un grand calme régnait. Soudain l'on entendit
Le triste roulement des tambours à l'église.
Une terreur profonde, une horrible surprise
Des femmes du hameau font tressaillir les cœurs.
Et, bravant des soldats les sarcasmes moqueurs,
Elles courent au temple, en assiégent la porte.
Mais voici qu'aussitôt, le front haut, l'âme forte,

Les pauvres Acadiens défilent deux à deux.
Mille ignobles soldats se tiennent auprès d'eux.
Comme des pélerins, bien loin sur quelque rive
Vont ensemble chantant une chanson naïve,
Un air de la Patrie, un antique refrain,
Pour calmer la fatigue et l'ennui du chemin ;
Ainsi les prisonniers chantaient avec courage,
Mais d'une voix plaintive, en allant au rivage ;
Et leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles pleuraient !
Tour à tour, cependant, ces chants pieux mouraient.
Mais tout à coup voici qu'un nouveau chant commence :
— « Cœur sacré de Jésus, ô source de clémence,
« Cœur sacré de Marie, ô fontaine d'amour,
« Hélas ! secourez-nous en ce malheureux jour !
« Nous sommes exilés sur la terre des larmes !
« Pitié ! pitié pour nous dans nos longues alarmes ! »
Les jeunes paysans commencèrent d'abord ;
Puis les vieillards émus, à leur pieux accord,
Unirent aussitôt leur chant tremblant et grave ;
Et le vent qui des prés portait l'odeur suave,
Les femmes qui suivaient le cruel régiment,
Et les petits oiseaux qui voltigeaient gaîment
Sous la pourpre du ciel et la nue orgueilleuse
Mêlèrent à ces voix leur voix mélodieuse !

Assise au pied d'un arbre à côté du chemin,
En silence et le front appuyé sur sa main,
Levant, de temps en temps, un œil d'inquiétude
Vers le bourg devenu comme une solitude,

La jeune Evangéline attendait les captifs.
Comme le bruit des flots qui heurtent les récifs
Elle entendit leurs pas sur la terre durcie.
A leur touchant aspect son âme fut saisie
D'un pénible tourment, d'une affreuse douleur.
Elle voit Gabriel ! quelle étrange pâleur
Sur sa noble figure, hélas ! s'est répandue !
Elle vole vers lui, frissonnante, éperdue,
Presse ses froides mains : « Gabriel ! Gabriel !
« Ne te désole point ! soumettons-nous au ciel :
« Il veillera sur nous ! Et que peuvent les hommes,
« Que peuvent leurs desseins contre nous si nous sommes
« L'un et l'autre toujours unis par l'amitié ! »
Sur ses lèvres de rose, à ces mots de pitié,
Avec grâce voltige un triste et doux sourire ;
Mais voici que soudain sa chaste joie expire,
Elle tremble et pâlit. Au milieu des captifs
Elle voit un vieillard, dont les regards plaintifs
Se reposent, de loin, avec amour, sur elle :
Ce vieillard, c'est son père ! Une peine mortelle,
Un profond désespoir ont altéré ses traits !
Il porte sur son front la trace des regrets :
On ne voit plus le feu jaillir de sa paupière :
Son humble vêtement est couvert de poussière.
Lui jadis si joyeux il est tout abattu !
Il paraît dépouillé de force et de vertu.
Parmi ses compagnons tristement il chemine ;
Il pleure en regardant sa chère Evangéline.
Puis elle, avec transport, se jette dans ses bras,
Le couvre de baisers, et s'attache à ses pas :
Mais sa voix adorable et sa vive tendresse
Du vieillard désolé calment peu la tristesse !

C'est alors que l'on vit, au bord des sombres flots,
Un spectacle navrant. Les grossiers matelots,
En entendant les cris des malheureuses femmes,
Plus gaîment replongeaient dans les ondes leurs rames :
Par d'horribles jurons les soldats insolents
Des prisonniers craintifs hâtaient les pas trop lents.
L'époux désespéré parcourait la pelouse,
Cherchant, de toutes parts, sa malheureuse épouse.
Les mères appelaient leurs enfants égarés,
Et les petits enfants allaient, tout effarés,
Pareils à des agneaux cherchant leurs tendres mères !
Femme, cesse tes pleurs et tes plaintes amères :
Car tes pleurs seront vains et tes cris superflus !
Ton enfant bien-aimé tu ne le verras plus !
Et toi, petit enfant, tu commences la vie
Et déjà pour jamais ta mère t'est ravie !
On sépare, en effet, les femmes des maris ;
Les frères de leurs sœurs ; les pères de leurs fils.
Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,
Aux baisers maternels un matelot l'arrache,
Et l'emporte, en riant, jusqu'au fond du vaisseau.
Quels soupirs ! quels transports ! quels cris, ô Gasperau,
S'élevèrent alors de ta rive tranquille !
Le jeune Gabriel et son père Basile,
Sur deux vaisseaux divers, furent ainsi traînés,
Tandis qu'auprès des flots restèrent enchaînés
Benoît et son enfant, la douce Evangéline.
Le soleil disparut en dorant la bruine.
La nuit vint de nouveau ; mais tout n'était pas fait.
La moitié des captifs sur la grève restait.
A son tour, l'océan, onduleux et limpide,
Reflua vers son lit, laissant le sable humide

Au loin tout recouvert d'algues, de noueux troncs,
D'arbres déracinés et de flexibles joncs.

Cependant les canots échoués sur le sable
Pour reprendre leur tâche impie et méprisable
De la haute marée attendaient le retour.
Auprès les matelots s'endormaient tour à tour
Après s'être repus de tabac et de bière.
Parmi les chariots, le long de la rivière,
Les pauvres exilés, sans abri, sans maison,
Ayant pour toit le ciel, pour couche le gazon,
Erraient plaintivement comme de pâles ombres.
Leur retraite semblait un amas de décombres.
Vainement de s'enfuir à la faveur du soir
Ils auraient, dans leur âme, entretenu l'espoir,
Epiant tous leurs pas, soupçonneuses, cruelles,
Partout se promenaient d'actives sentinelles.

Alors comme le soir descendait sur les champs
On entendit les voix des troupeaux mugissants
Qui laissaient leur pâture et regagnaient l'étable
En broutant aux buissons une feuille agréable.
Mais la grasse génisse attendit vainement :
L'étable était fermée ; et son long beuglement
Ne fit point revenir la joyeuse laitière
Avec un peu de sel et sa blanche chaudière.

Nul oiseau ne chanta le coucher de ce jour.
On n'ouït point sonner l'Angelus dans la tour.
On ne vit point surgir de légères fumées,
Ni luire de lumière aux fenêtres fermées!

Afin de réchauffer leurs membres engourdis
Plusieurs des paysans, parmi les plus hardis,
Allèrent amasser, sur le tuf de la rive,
Quelqu'épave venue au bord à la dérive,
Et firent de grands feux. Bientôt on put les voir
Qui venaient, tour à tour, sur des roches s'asseoir
Autour de ces brasiers aux vives étincelles.
L'on ouït encor, là, des menaces nouvelles,
Des lamentations et des gémissements!
Des enfants nouveau-nés les longs vagissements,
Les pleurs et les sanglots des vierges et des femmes,
Et les cris furieux des hommes dont les âmes
Sortaient soudainement d'une longue torpeur
Montèrent à la fois au trône du Seigneur.
Et parmi les soldats dédaigneux et farouches,
Sans craindre les jurons qui sortaient de leurs bouches,
Passait silencieux le bon Père Félix :
Et toujours dans sa main tenant le crucifix
Il allait plein d'ardeur, humble et divin apôtre,
Sans se décourager, d'une troupe vers l'autre,
Pour calmer et bénir son peuple infortuné.
En arrière des feux, sous un arbre incliné,
Il vit Evangéline assise avec son père.
Le front majestueux de ce vieillard austère

Aux lueurs du brasier reluisait de pâleur ;
Son œil hagard et fixe exprimait la douleur ;
Ses mains se bleuissaient ; la vie ou la pensée
Sur son front chauve et blanc paraissait effacée,
Et sa lèvre livide était sans mouvement.
Sa fille, toute en pleurs, prodiguait vainement
Les plus aimables soins, la plus douce tendresse,
Il était insensible aux pleurs de sa détresse
Comme à son dévoûment, comme à ses mots d'espoir.
Sur les feux qu'attisait le léger vent du soir,
Ouverts sinistrement, mornes, vitreux et ternes,
Ses yeux étaient fixés pareils à deux lanternes
Qui jettent, en mourant, une faible lueur,
Un lugubre rayon, à travers la noirceur.
— « Benoît ! allons, Benoît, soyons forts dans l'épreuve,
« Et bénissons les maux dont le ciel nous abreuve, »
Dit alors le bon prêtre avec force et respect.
Il en aurait dit plus, mais au pénible aspect
De ce vieillard mourant, de cette jeune fille
Qui bientôt n'aurait plus ici-bas de famille,
Son âme se gonfla ; comme un chant dans les bois
Sur sa lèvre entr'ouverte alors mourut sa voix.
Il posa ses deux mains sur la vierge plaintive,
Promena ses regards un moment sur la rive,
Les leva, tout en pleurs, vers la voûte des cieux
Où, dans la pourpre et l'or de leurs sentiers si vieux,
Le soleil bienfaisant, les étoiles sereines
Roulent, avec accord, peu soucieux des peines
Qui troublent ici-bas l'infortuné mortel.
Et quand il eut fini d'invoquer l'Eternel,
Il s'assit en silence auprès de l'humble vierge,
Et tous deux, bien longtemps, pleurèrent sur la berge.

Une lueur parut du côté du midi.
Quand de la lune d'août le disque ragrandi
S'élève, vers le soir, à l'horizon de brume,
Rouge comme du sang, tout l'espace s'allume.
Aux reflets argentés de l'astre de la nuit
Chaque brin de verdure et chaque feuille luit;
La mer semble rouler des flammes au rivage,
Et l'on dirait qu'au loin brûle une vaste plage.
Telle on vit, vers le sud, dans cette nuit d'horreur,
S'élever et grandir l'effrayante lueur :
Le bourg semblait couvert d'un sanglant et lourd voile ;
Dans un ciel embrasé l'on vit pâlir l'étoile ;
Puis elle disparut comme devant le jour ;
Les coteaux, les forêts et les toits d'alentour
Reflétaient des clartés inconstantes et vagues ;
De sanglantes lueurs roulaient avec les vagues ;
Sur le bord de la mer, près des flots écumants,
Les sables scintillaient comme des diamants,
Les voiles, les huniers des navires superbes
De feux aériens semblaient lancer des gerbes.
Le sol parut trembler ; il se fit un grand bruit
Que redirent longtemps les échos de la nuit ;
Et l'on vit s'écrouler, tout en feu, le village,
Comme un arbre puissant qu'abat, pendant l'orage,
Les carreaux de la foudre ou les fiers aquilons.
Une épaisse fumée, en sombres tourbillons,
S'éleva vers le ciel avec d'affreux murmures.
Les flambeaux enflammés du chaume des toitures,
Emporté dans les airs par un vent irrité,
Sillonnèrent longtemps l'ardente obscurité.
Les flammèches, la cendre, en brûlante poussière,
Tombèrent sur les flots de l'étroite rivière

Et sur la mer houleuse, avec le grondement
Du fer rouge qu'on plonge en l'eau subitement.
On entendit alors des jeunes tourterelles
Les doux roucoulements et les battements d'ailes !
On entendit le coq chanter dans le lointain
Comme pour saluer le réveil du matin !
On entendit les cris et les hurlements tristes
Du chien qui de son maître interrogeait les pistes !
Et les longs beuglements des troupeaux inquiets !
Et les vagues soupirs des profondes forêts !
Et les hennissements des chevaux hors d'haleine
Qui couraient effrayés, écumants, vers la plaine !
Et tous ces bruits divers formaient un bruit affreux
Comme le bruit qui trouble un camp aventureux
Qui vient de s'endormir sur l'herbe des prairies,
Ou sous les verts arceaux, près des rives fleuries
Du joli Nebraska bordé de bois ombreux,
Quand viennent à passer, par un soir orageux,
Tout auprès de l'endroit où s'élèvent les tentes,
Les naseaux enflammés, les crinières flottantes,
De sauvages coursiers qu'emporte le courroux,
Et d'agiles troupeaux de bisons au poil roux
Qui courent s'élancer, tout couverts de poussière,
Dans les vagues d'argent de la tiède rivière.

A l'aspect du fléau les malheureux captifs
Firent trembler les airs de leurs accents plaintifs :
— « Ils brûlent nos foyers ! Hélas quelle est leur rage !
« Nous ne reverrons plus notre joli village,

« Nos paisibles foyers, notre temple béni,
« Quand notre amer exil enfin sera fini ! »

Parmi les paysans dispersés sur la berge,
Etonnés et sans voix, le saint prêtre et la vierge
Regardaient la lueur qui grandissait toujours.
Assis à quelques pas, refusant tout secours,
Benoît leur compagnon demeurait impassible
Et semblait ne point voir la scène indescriptible
Qui se passait alors sur le bord de la mer.
Après quelques instants d'un calme bien amer,
Lorsque pour lui parler tous deux ils se levèrent,
O surprise ! ô douleur ! alors ils le trouvèrent
Etendu sur le sol, froid et sans mouvement !
Le prêtre lui leva la tête doucement ;
Et la vierge tombant à genoux sur la terre,
Près des restes sacrés de son bien-aimé père,
Poussa de longs sanglots et puis s'évanouit.
Et jusqu'à l'heure où l'aube au ciel s'épanouit
Comme une fleur au bord d'un odorant parterre,
La pauvre enfant dormit ce sommeil de mystère,
Ce lourd sommeil qu'on nomme évanouissement.
Quand elle s'éveilla le fond du firmament
Etait encore rougi par le feu du village ;
Les galets de la rive et l'herbe et le feuillage
Etincelaient encor. Les amis l'entouraient.
Pâles, silencieux, plusieurs d'entre eux pleuraient
En reposant sur elle un regard de tristesse.
Un grand cri s'échappa de son âme en détresse

Et ses yeux, par torrents, répandirent des pleurs
Alors qu'elle put bien comprendre ses malheurs.
— « Enterrons sa dépouille au pied de ce grand hêtre, »
Dit aux captifs émus le vénérable prêtre,
« Enterrons sa dépouille au bord des vastes mers ;
« Et si nous revenons après de longs hivers
« Nous pourrons transporter son corps au cimetière
« Et planter une croix sur sa froide poussière ! »

Au bord de l'océan par les feux éclairé
Le vertueux Benoît fut, sans pompe, enterré.
Nul cierge ne brûla près de ses humbles restes ;
Nul chant n'alla frapper les portiques célestes ;
La cloche du hameau ne sonna point de glas ;
Mais le peuple gémit. La mer avec éclats
Répondit, à l'instant, à ses plaintes funèbres.
On aurait dit entendre, au milieu des ténèbres,
Les versets alternés, graves et solennels
Des moines à genoux devant les saints autels.
Or ce fracas de l'onde annonçait la marée.
Chaque barque du bord aussitôt démarrée,
Bondit légèrement et glissa sur les flots.
Les soldats au cœur dur, les sales matelots
Reprirent, tout joyeux, leur odieuse tâche,
Et chantant, et sifflant, et ramant sans relâche,
Ils eurent bientôt mis sur le pont des vaisseaux
Les colons qui restaient au bord des vastes eaux.
Des vents impétueux dans les haubans sifflèrent ;
L'océan reflua ; les voiles se gonflèrent,

Et les vaisseaux, hissant leurs brillants pavillons,
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons !

Ils laissaient la ruine au milieu du village,
Et la cendre des morts sous le tuf du rivage !

DEUXIEME PARTIE

I

Déjà s'étaient enfuis bien de sombres hivers,
Les coteaux et les champs s'étaient souvent couverts
De verdure, de fleurs et d'éclatantes neiges,
Depuis le jour fatal où des mains sacriléges
Allumèrent le feu qui consuma Grand Pré ;
Depuis qu'à des tyrans un peuple fut livré
Par la plus hypocrite et noire perfidie ;
Depuis que loin des bords de la belle Acadie,
La brise fit voguer les vaisseaux d'Albion
Qui traînaient en exil toute une nation !

Les pauvres Acadiens, sur de lointaines plages,
Furent disséminés comme les fruits sauvages
Qui tombent d'un rameau que l'orage a cassé,
Ou les flocons de neige alors qu'un vent glacé

Agite les brouillards qui voilent Terre Neuve
Ou les bords escarpés du gigantesque fleuve
Qui roule au Canada ses flots audacieux.
Sans amis, sans foyers, sous de rigides cieux
Ils errèrent longtemps de village en village,
Depuis les régions où l'impur marécage,
Où la tiède savanne, au milieu des roseaux,
Sous un soleil brûlant laissent dormir leurs eaux,
Jusqu'à ces lacs du Nord dont les rives désertes
Sont de neige et de fleurs tour à tour recouvertes ;
Depuis les océans jusqu'au plateau lointain
Où, dans ses vastes bras, le fleuve souverain
Saisit les bancs de sable et dans la mer les pousse,
Avec les frais débris de liane et de mousse,
Pour recouvrir les os de l'antique mammouth.
Ils n'avaient nulle part ce qu'ils cherchaient partout :
La pitié d'un ami, le toit sacré d'un hôte !
Et plusieurs, sans parler, cheminaient côte à côte ;
Ils ne recherchaient plus le foyer d'un ami :
Leur âme désolée avait assez gémi :
Ils demandaient, ceux-là, la paix à la poussière.
Leur histoire est écrite en plus d'un cimetière,
Sur la pierre ou la croix qui couvre leurs tombeaux.
Or parmi ces captifs qui traînaient de leurs maux,
Sous des cieux étrangers, la chaîne douloureuse,
On vit errer longtemps une enfant malheureuse.
Elle était jeune encore, et son grand œil rêveur
Semblait toujours fixé sur un monde meilleur.
Oui, la pauvre proscrite, elle était jeune et belle !
Mais hélas ! bien affreux s'étendait devant elle
Le désert de la vie et ses âpres sentiers
Tout bordés des tombeaux de ceux qui les premiers

Fléchirent dans l'exil, sous le poids des souffrances !
Elle avait vu s'enfuir ses douces espérances,
Ses rêves de bonheur et ses illusions !
Dans son cœur était mort le feu des passions !
Son âme ressemblait à quelque solitude
Où l'étranger chemine avec inquiétude
N'ayant, pour se guider, dans ces lieux incertains,
Que les débris des camps, que les brasiers éteints,
Et que les os blanchis qui luisent à la lune.
Le souffle destructeur d'une longue infortune
Avait, à leur aurore, empoisonné ses jours :
Elle n'avait pas vu le milieu de leur cours,
Et déjà descendait à grands pas vers la tombe !
Elle était l'humble fleur qui naît, pâlit et tombe !
Elle était le matin avec son ciel vermeil,
Ses chants mélodieux et son brillant soleil,
Qui tout à coup s'arrête en sa marche pompeuse,
Pâlit et redescend vers sa couche moelleuse.
Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas :
Mais les vastes cités ne lui redonnaient pas
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue !
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue,
Et poursuivait encor ses recherches plus loin.
Faible et lasse, parfois, se croyant sans témoin,
Elle venait s'asseoir au fond des cimetières,
Les regards attachés sur les croix ou les pierres
Qui protégeaient des morts le suprême repos.
Elle s'agenouillait, parfois, sur ces tombeaux
Où nulle inscription ne répète à la foule
L'humble nom du mortel que son pied distrait foule,
Puis elle se disait : « Peut-être qu'il est là !......
« La tombe qui devait nous unir, la voilà !

« Il goûte le repos dans le sein de la terre,
« Et moi je traîne encore une existence amère ! »
Parfois elle entendait un bruit, une rumeur
Qui lui rendait l'espoir et ranimait son cœur ;
Elle parlait aussi quelquefois, sur sa route,
A des gens qui disaient avoir connu, sans doute,
Cet être bien aimé qu'elle cherchait en vain ;
Mais c'était, par malheur, dans un pays lointain.
— « Oh ! oui, disaient les uns, touchés de sa tristesse,
« Nous l'avons bien connu Gabriel Lajeunesse !
« Un aimable garçon dont les tristes malheurs
« Nous ont jadis, souvent, fait répandre des pleurs !
« Son père l'accompagne : il se nomme Basile :
« C'est un bon forgeron, un vieillard fort agile.
« Ils sont coureurs-des-bois ; ils sont chasseurs tous deux,
« Et parmi les chasseurs leur renom est fameux. »
— « Gabriel Lajeunesse ? il fut, disaient les autres,
« S'il nous en souvient bien, assurément des nôtres.
« De la Louisiane il franchit avec nous
« Les plaines sans confins et les nombreux bayous. »
Souvent on lui disait : « Ta misère, ta peine,
« Pauvre enfant, sera-t-elle aussi longue que vaine ?
« Pourquoi toujours l'attendre et l'adorer toujours ?
« Il a peut-être, lui, renié ses amours.
« Et n'est-il pas d'ailleurs, dans nos petits villages,
« Des garçons aussi beaux et même d'aussi sages ?
« Combien seraient heureux de vivre auprès de toi !
« Tu charmerais leur vie ; ils béniraient ta loi.
« Et Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,
« A pour toi tant d'amour qu'il ne saurait le taire ;
« Donne-lui le bonheur en lui donnant ta main ;
« Et que dès ici-bas ta peine ait une fin. »

A ceux qui lui tenaient ce discours raisonnable,
Elle disait pourtant : « Oh ! je serais coupable !
« Puis-je donner ma main à qui n'a point mon cœur ?
« L'amour est un flambeau dont la vive lueur
« Eclaire et fait briller les sentiers de la vie,
« L'âme qui n'aime pas au deuil est asservie ;
« Le lien qui l'enchaîne est un lien d'airain,
« Et pour elle le ciel ne peut être serein. »

Souvent son confesseur, ce vieil ami fidèle,
Qui depuis le départ avait veillé sur elle,
En attendant qu'un père au ciel lui fût rendu,
Lui disait : « Mon enfant, nul amour n'est perdu.
« Quand il n'a pas d'écho dans le cœur que l'on aime ;
« Quand d'un autre il ne peut faire le bien suprême,
« Il revient à sa source et plus pur et plus fort ;
« Et l'âme qu'il embrase aime son triste sort.
« L'eau vive du ruisseau qui s'est au loin enfuie
« Dans le ruisseau retombe en abondante pluie.
« Sois ferme et patiente au milieu de tes maux :
« Le vent qui peut briser les flexibles rameaux
« Fait à peine frémir les branches du grand chêne.
« Sois fidèle à l'amour qui t'accable et t'enchaîne :
« Ne crains pas de souffrir, et bénis tes regrets :
« La souffrance et l'amour sont deux sentiers secrets
« Qui mènent sûrement à la sainte Patrie. »
La pauvre Evangéline, à ces mots attendrie,
Levait, avec espoir, ses beaux yeux vers le ciel :
La coupe de ces jours avait bien moins de fiel :

Elle croyait encore entendre, dans son âme,
La mer se lamenter en déroulant sa lame ;
Et, parmi les soupirs et les tristes sanglots,
S'élevait une voix qui dominait les flots ;
Une voix ravissante et pleine de mystère,
Qui lui disait bien haut : « Infortunée, espère ! »

Ainsi la pauvre enfant, durant bien de longs jours,
Promena son espoir, sa peine et ses amours.
Son pied nu se brisa sur la ronce et l'ortie
Qui partout obstruaient le sentier de sa vie !

Esprit mystérieux, reprends ton noble essor !
Guide-moi, de nouveau, je veux la suivre encor !
La suivre par le monde où, seule, elle est allée ;
Comme le voyageur, le long d'une vallée,
Suit le cours sinueux d'un rapide ruisseau !
Loin des bords, quelquefois, il voit la nappe d'eau
Resplendir au soleil à travers la verdure ;
Quelquefois, près des bords, il entend son murmure
Et ne la voit point fuir sous l'épais arbrisseau :
Ainsi je la suivrai jusques à son tombeau !

II

Mai semait dans les champs le lis et l'immortelle.
Rapide et frémissante une longue nacelle
Glissait sur les flots d'or du Grand Mississippi.
Elle passa devant le Wabash assoupi,
Et devant l'Ohio qui balance ses ondes
Comme un champ de maïs berce ses tiges blondes.
Or ceux qui la montaient étaient des Acadiens,
De pauvres exilés dépouillés de leurs biens,
Triste et frêle débris d'un peuple heureux naguère,
Aujourd'hui dispersé sur la rive étrangère.
Une même croyance et les mêmes malheurs
Unissaient fortement ces pieux voyageurs.
A travers les forêts, les campagnes fleuries,
A travers les vallons et les vertes prairies,
Sur les sables ou l'onde ils s'en allaient errants,
Cherchant, de toutes parts, leurs amis, leurs parents.
Parmi ces fugitifs la belle Evangéline,
Semblable, en ses ennuis, au cyprès qui s'incline
Sur la fosse profonde où dort un malheureux,
Allait avec Félix son guide vertueux.

Le jour naît et s'enfuit, et la frêle pirogue,
Sur le fleuve écumeux, toujours se berce et vogue.

Elle effleure, tantôt, le pied d'un noir rocher,
Tantôt, parmi les joncs, on la voit se cacher.
Quand l'aile de la nuit s'entr'ouvre sur la terre
Elle cherche, à la côte, un abri solitaire ;
Les voyageurs lassés dressent leur campement,
Et couchés près du feu, reposent un moment.
Enfin elle franchit des chutes aboyantes,
Rase des bords féconds, des îles verdoyantes,
Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,
Ses aigrettes d'argent et leur moelleux duvet.
Elle s'avance, ensuite, en des anses profondes
Où de longs bancs de sable élèvent, sur les ondes,
Comme un ruban doré, leurs dos étincelants.
Et sur ces bancs de sable où les flots ondulants
S'en viennent tour à tour, chanter à leur passage,
Elle voit s'agiter le doux et blanc plumage
Des nombreux pélicans qui guettent le poisson,
L'insecte au fin corsage et l'impur limaçon.
La rive qu'elle effleure est basse et parfumée ;
La végétation est brillante, animée ;
Les oiseaux font entendre un magique concert ;
La fleur élève au ciel son calice entr'ouvert.
De distance en distance, au bord du gai rivage,
Au milieu d'un jardin ou d'un ombreux bocage,
S'élève la maison d'un Planteur enrichi
Et du nègre indolent la case au toit blanchi,
Les exilés touchaient cette terre féconde
Qu'un printemps éternel de son éclat inonde ;
Où toujours des moissons se balancent au vent.
Le grand fleuve, empressé, décrit, vers le levant,
Sous un ciel tout de flamme, une courbe lointaine,
Et ses flots transparents roulent dans une plaine

Parmi les nénuphars, les bosquets d'orangers,
Les citronniers fleuris et les riches vergers.
La rapide nacelle, obéissant aux rames,
S'écarte de sa course en traçant, sur les lames,
Un sillon circulaire où tremble le ciel bleu.
Sa fuite, en ce moment, se ralentit un peu.
Elle entre dans les eaux du bayou Plaquemine
Que le soleil couchant de ses feux illumine.

Devant les voyageurs, en ces endroits déserts,
Coulent, de tous côtés, mille canaux divers,
Et leur barque s'égare en ces eaux paresseuses
Qui se croisent cent fois sous les feuilles ombreuses.
Les cyprès chevelus, de leurs sombres rameaux,
Forment, au-dessus d'eux, de sonores arceaux
Où flottent, parfumés, les mousses diaphanes,
Le lierre palpitant et les vertes lianes ;
Comme dans un vieux temple, entre de saints tableaux,
Flottent, tout déchirés, de célèbres drapeaux.
Il règne dans ces lieux un effrayant silence ;
On entend seulement le héron qui s'élance,
Au coucher du soleil, vers le grand cèdre noir
Dont les rameaux touffus lui servent de juchoir ;
Ou, sur un tronc noirci, le hibou taciturne
Qui fait frémir les bois de sa plainte nocturne.

La lune se leva. Ses limpides rayons
Tracèrent, sur les eaux, de lumineux sillons ;
Coururent mollement le long de chaque branche
Qui parut se vêtir d'une écorce plus blanche ;
Glissèrent à travers le feuillage des bois
Qui formait des arceaux, des voûtes, des parois,
Comme à travers les ais d'un vieux mur en ruine
Glissent les fils d'argent d'une molle bruine.
La clarté de la lune aux différents objets
Donnait de grands contours et d'étranges aspects.
Tout parut se confondre en une masse grise ;
Tout sembla revêtir une forme indécise.
Voguant silencieux les malheureux proscrits
Sentirent un grand trouble entrer dans leurs esprits :
Le noir pressentiment d'un mal inévitable
Leur fit paraître encor ce lieu plus redoutable ;
Et leurs cœurs, effrayés des menaces du sort,
Se serrèrent soudain et tremblèrent plus fort ;
De même que l'on voit la frêle sensitive
Replier sa corolle et se pencher craintive,
Quand, au loin dans la plaine, un coursier au galop,
Fait retentir le sol de son poudreux sabot.
Mais une vision gracieuse et divine
Vint distraire et charmer l'âme d'Evangéline.
Sa brûlante pensée avait pris un beau corps :
Un fantôme brillant, devant ses yeux alors,
Flottait, avec mollesse, aux rayons de la lune,
Et semblait lui sourire en sa longue infortune.
Celui qu'elle voyait dans cette vision,
Que la lune d'argent portait sur un rayon,
C'était le fiancé que demandait son âme !
Il lui tendait les bras, et chaque coup de rame

Semblait le rapprocher du fragile bateau
Qui glissait lentement, en silence, sur l'eau.

Cependant un rameur d'une haute stature,
Portant un cor de cuivre à sa large ceinture,
Se leva de son banc à l'avant du canot ;
Et, comme pour hêler fortement, aussitôt
Quelque canot perdu comme le sien dans l'ombre,
En voguant au hasard dans ces bayous sans nombre,
Il emboucha son cor et souffla par trois fois.
La fanfare éclatante éveilla, sous les bois,
Mille échos étonnés, mille voix inquiètes
Qui moururent au loin, dans leurs sombres cachettes.
On entendit voler les nocturnes oiseaux ;
On entendit frémir les flexibles roseaux,
Les bannières de mousse et les vertes ogives
Qui flottaient au-dessus des ondes fugitives ;
Mais pas une voix d'homme, en ce lieu de terreur,
Ne répondit alors à l'appel du rameur.
Comme un pavot fleuri dont la tête s'incline
Sur le bord du canot la triste Evangéline
Inclina doucement son front toujours vermeil,
Et bientôt reposa dans un profond sommeil.
Les rameurs, en chantant des chansons Canadiennes,
Comme ils chantaient jadis, aux rives Acadiennes,
Quand ils se promenaient sur leurs fleuves profonds,
Dans les flots ténébreux plongeaient leurs avirons.
Et puis, dans le lointain, comme les sourds murmures
Des brises de la nuit qui bercent les ramures,

Ou des limpides eaux qui coulent sous les bois,
On entendait des bruits, mystérieuses voix,
Qui s'élevaient du fond de cette solitude,
Et venaient se mêler aux cris d'inquiétude
Des oiseaux effrayés qui prenaient leur essor,
Aux longs rugissements du sombre alligator.

Les rameurs poursuivaient leur course solitaire.
Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,
Que d'un éclat nouveau la fleur des champs brilla,
Le lac étincelant d'Atchafalaïa
Déroulait devant eux son onde miroitante
Et leur rendait l'espoir en comblant leur attente.
Dans l'ondulation les légers nénuphars
Balançaient mollement leurs calices blafards ;
Des lotus empourprés les corolles mignonnes,
Sur le front des proscrits se tressaient en couronnes ;
L'air était embaumé des suaves senteurs
Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs,
Et que la tiède brise emportait sur son aile.
Suivant le cours des flots la rapide nacelle
Longea bientôt les bords onduleux et pourprés
D'îles aux verts contours, aux luxuriants prés,
Que les oiseaux charmaient de leurs cantates gaies,
Que les rosiers en fleurs cernaient de blondes haies,
Où la mousse et l'ombrage invitaient au sommeil
Le voyageur errant brûlé par le soleil.

Vers le rivage ombreux de la plus riante île
Les voyageurs lassés guident l'esquif agile,
L'amarrent fortement au plus noueux rameau
D'un grand saule-pleureur qui se penche sur l'eau,
Et se dispersent tous sous les épaisses treilles.
Fatigués du travail et d'une nuit de veilles,
Ils dormirent bientôt d'un sommeil bienfaisant. -
Au-dessus de leurs fronts, sourcilleux et pesant,
Le cèdre séculaire élevait son grand cône :
A ses bras étendus s'accrochait la bignone
Dont la coupe d'argent se balançait dans l'air.
Et le vif colibri, luisant comme un éclair,
Volait, de fleur en fleur, avec un doux bruit d'aile,
Et caressait leur sein de son bec infidèle.
La vigne suspendait ses rameaux tortueux,
Son feuillage enlacé, ses ceps durs et noueux,
Et formait des treillis, des échelles étranges
Comme celle où Jacob vit, en songe, deux anges,
Deux anges du Seigneur descendre et remonter.
Les doux reflets du jour faisaient luire et flotter
Devant l'esprit rêveur de la jeune orpheline
Un espoir ravissant, une image divine.

Cependant sur les flots unis comme un miroir
Venait rapidement un esquif au flanc noir.
Elégant et léger il effleurait les lames.
Des chasseurs le montaient, et leurs flexibles rames
Battaient l'onde, en cadence, au refrain des chansons :
Ils allaient vers le nord, la terre des bisons.

Un jeune homme pensif, à la brune prunelle,
Etait au gouvernail et guidait la nacelle.
Son poignet musculeux annonçait la vigueur,
Mais son œil était plein d'une morne langueur,
Son âme était bercée au vent de la tristesse...
Ce jeune homme c'était Gabriel Lajeunesse !
Sans plaisir, sans espoir, redoutant l'avenir,
Et toujours poursuivi par l'affreux souvenir
Des maux qui l'accablaient depuis quelques années,
Il fuyait tous les lieux pour fuir ses destinées :
Il allait demander l'oubli de ses regrets,
Et l'oubli de lui-même aux lointaines forêts.

Creusant un sillon d'or dans l'élément docile,
Le vagabond esquif s'avance jusqu'à l'île
Où s'était arrêté le canot des proscrits ;
Mais il ne vogue point sous les rideaux fleuris
Que le palmier formait de son large feuillage ;
Il longe l'autre bord plus triste et plus sauvage.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé
Sous les tissus de jonc et les branches de saule ;
Il ne vit point, non plus, la fraîche et blanche épaule
D'une vierge endormie à l'ombre des palmiers.
Le bruit des avirons, le chant des nautonniers

Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,
Sous la mousse des bois, sous le toit de dentelle
Que les rameaux touffus formaient au-dessus d'eux.
Le canot des chasseurs glissa sur les flots bleus
Comme, sur un jardin, l'ombre d'un haut nuage :
Et quand il eut longé la courbe du rivage,
Que le cri des tollets mourut dans le lointain,
Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,
L'esprit bouleversé d'une angoisse inouïe.
Mais aux pieds du pasteur la vierge réjouie
Vint se précipiter avec émotion :
—« O mon père, dit-elle, est-ce une illusion
« Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?
« Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?
« Ai-je entendu la voix d'un Ange du Seigneur ?
« Quelque chose me dit, dans le fond de mon cœur,
« Que mon cher Gabriel est près de cette plage ! »
Mais un reflet de pourpre inonda son visage,
Et puis elle ajouta mélancoliquement :
« O mon père, j'ai tort, j'ai tort assurément
« De te parler ainsi de ces choses frivoles :
« Ton esprit sérieux hait ces vaines paroles. »
—« Mon enfant, » répliqua le sensible pasteur,
« Ton espoir est permis, ton rêve est enchanteur,
« Et tes illusions, pour moi, ne sont point vaines.
« Puissent-elles marquer le terme de tes peines !
« Lorsque sur notre esprit flotte un pressentiment,
« C'est pour nous avertir de quelqu'événement,
« Comme au-dessus des flots la bouée attachée
« Avertit que, sous elle, une ancre gît cachée.
« Espère, ô mon enfant, et calme ton souci :
« Ton ami Gabriel n'est pas bien loin d'ici,

« Car, du côté du sud, la Tèche est assez proche
« Avec Saint-Maur juché sur sa côte de roche ;
« Et c'est là que l'épouse, après de longs malheurs,
« Retrouvera l'époux qui séchera ses pleurs ;
« Que le pasteur pourra, sous son humble houlette,
« Réunir, de nouveau, le troupeau qu'il regrette !
« Le pays est charmant, féconds sont les guérets,
« Et les arbres fruitiers parfument les forêts.
« On marche sur les fleurs, et le ciel, sur nos têtes,
« Tend des voûtes d'azur que supportent les crêtes
« Des superbes forêts et des bois éloignés.
« Heureux les habitants de ces lieux fortunés
« Où du sol, sans travail, un fruit suave émane,
« Et qu'on nomme l'Eden de la Louisiane !.... »

A ces mots consolants du Prêtre vénéré
La troupe se leva ; l'esquif fut démarré
Et vogua fièrement sur la vague de moire.
Le soir sur l'orient ouvrit son aile noire.
A l'occident pourpré le soleil radieux,
Comme un magicien dont l'art charme les yeux,
Tendit sa verge d'or sur la face du monde
Et noya, dans le feu, le ciel, la terre et l'onde.
La verdure des prés, le feuillage des bois,
Les vagues du beau lac, le tuf et les gravois
Jetèrent des rayons et des gerbes de flammes.
Le canot qui flottait sur les rapides lames
Avec ses avirons d'où les flots écumants
Retombaient, goutte à goutte, en larges diamants,

Etait comme un nuage à la frange dorée
Qui flotte entre deux cieux dans une mer pourprée.
Le front d'Evangéline était calme et serein :
Pour elle enfin le ciel ne serait plus d'airain !
L'amour illuminait son âme sans mystère
Ainsi que le soleil illuminait la terre.

Alors dans un bosquet un jeune oiseau-moqueur,
Le plus sauvage barde et le plus beau chanteur,
Sautant de branche en branche, au bord du gai rivage,
Jusqu'au faîte d'un saule au frémissant feuillage,
Se mit à fredonner des ramages si beaux
Que les vieilles forêts, les rochers et les eaux
Semblèrent, pour l'ouïr, taire leurs grands murmures.
Ses notes scintillaient, ravissantes et pures,
Comme un ruisseau de perle à travers des récifs.
Ses chants furent, d'abord, douloureux et plaintifs ;
C'était le chant d'amour des âmes délaissées :
Mais sa voix s'anima ; ses roulades pressées
Firent trembler au loin les feuillages touffus :
Brillants coups de gosier, éclats, trilles confus,
C'était un cri d'orgie, un refrain de délire.
Il parut babiller et s'éclater de rire ;
A la brise il jeta des accents de courroux ;
Il modula longtemps des sons tristes et doux ;
Puis, fendant, dans son vol, l'air avec brusquerie,
Il sema dans le ciel, comme par moquerie,
Tous les divers accords de sa divine voix.
Au milieu d'un beau jour il arrive, parfois,

Qu'une brise légère, après quelques ondées,
Agite des tilleuls les cimes inondées
Et fait tomber la pluie, en gouttes de cristal,
De rameaux en rameaux, jusques au fond du val.
Ainsi l'oiseau-moqueur, s'envolant des ramures,
Fit pleuvoir, sur les bois, ses chants et ses murmures.

Bercés par leur espoir et par ces doux accords
Bientôt les voyageurs longent les riants bords
De la Têche qui coule au milieu des prairies.
Par-dessus les forêts et les plaines fleuries
Une blanche fumée ondule dans les airs.
Ils entendent bientôt les sons lointains et clairs
D'un cor qui va troubler les échos des rivages,
Et les mugissements des bœufs dans les pacages.

III

Au bord de la rivière, en un charmant endroit,
Paisible et retiré s'élevait l'humble toit
Dont les proscrits, de loin, avaient vu la fumée.
Un chêne l'ombrageait ; la mousse parfumée
Et le gui merveilleux qu'aux fêtes de Noël
Venait couper, selon le rite solennel,
Avec la serpe d'or, le Druide mystique,
Grimpait légèrement le long du chêne antique.

Ce toit était celui d'un Pâtre déjà vieux.
Un jardin l'entourait, fleuri, luxurieux,
Et parfumant les airs de suaves arômes.
Derrière le jardin se déroulaient les chaumes,
Et les champs veloutés, et les sombres forêts.
La maison était faite en beau bois de cyprès :
Des poteaux élégants portaient la galerie ;
Et la vigne légère, et la rose fleurie,
Que venait caresser l'oiseau-mouche coquet,
Ornait chaque poteau d'un odorant bouquet.
Au bout de la maison du pâtre solitaire,
Parmi l'épais feuillage et les fleurs du parterre,
Etaient la ruche active et le doux colombier,
L'abeille travailleuse et l'amoureux ramier.

Ces lieux étaient plongés dans un calme sublime.
Les rayons du soleil reluisaient sur la cime
Des arbres orgueilleux qui frangeaient l'horizon ;
Mais les ombres déjà planaient sur la maison.
La fumée, en sortant des hautes cheminées,
Semait d'orbes d'azur, de vagues satinées,
L'air tranquille du soir, le ciel sombre et serein.
Derrière la maison, et partant du jardin,
Un sentier conduisait aux grands bosquets de chêne
Qui semblaient un rideau d'émeraude et d'ébène.
Plus loin que la rivière, au fond du vaste champ
Où flottaient les regards du beau soleil couchant,
Les arbres inondés de lumières lointaines,
Immobiles, debout dans ces tranquilles plaines,

Leurs rameaux recourbés, ressemblaient aux vaisseaux
Qu'un calme désolant enchaîne sur les eaux.

Sur un cheval sellé qui hennit et folâtre,
Au bord de la forêt, on voit venir le pâtre.
Il revêt un pourpoint fait de peau de chevreuil;
Sa figure bronzée a presque de l'orgueil;
Son œil étincelant se lève et se promène,
Satisfait et ravi, sur la sublime scène
Que le soir, sous les cieux, déroulent lentement.
Près de lui ses troupeaux broutent paisiblement
La pointe du gazon et la feuille moelleuse,
Et savourent, joyeux, la fraîcheur vaporeuse
Qui s'élève des flots et sur les prés s'épand.
A l'un de ses côtés un cor de cuivre pend.
Il le prend et le porte à sa bouche puissante:
Le cuivre retentit, et sa voix frémissante
Fait résonner, au loin, l'air sonore du soir.
Soudain à ce signal, dans le champ, on put voir
Les taureaux attentifs lever leurs cornes blanches
Au-dessus des buissons et des légères branches,
Comme des flots d'écume au-dessus des cailloux.
En silence, d'abord, ouvrant leurs grands yeux roux,
Pendant quelques moments ils s'entre-regardèrent;
Bientôt, comme un nuage, ils se précipitèrent
En beuglant, tous ensemble, à travers le gazon.
Alors le pâtre heureux revint à la maison.

Mais comme il arrivait sur son cheval superbe
En suivant le sentier qui serpentait dans l'herbe,
Il vit venir vers lui, marchant avec lenteur,
La vierge souriante et l'auguste Pasteur.
Saisi d'étonnement et transporté d'ivresse,
Il saute de cheval avec grâce et prestesse,
Et court au-devant d'eux en leur ouvrant ses bras.
Les voyageurs, d'abord, ne le connaissent pas;
Se demandent entre eux quel est cet aimable hôte,
Et sont heureux d'avoir abordé cette côte.
Mais leur incertitude au plaisir a cédé;
Comme un vase trop plein leur cœur a débordé!
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile!
Bien doux furent alors les longs embrassements,
Bien doux les gais propos et les épanchements
Des pauvres exilés sur la rive étrangère!
La peine de l'exil, alors, parut légère!

Basile conduisit au milieu du jardin
Ces amis que le ciel lui redonnait soudain.
Et là, parmi les fleurs nouvellement écloses,
Ensemble on s'entretint de mille et mille choses.
On parla du présent, mais surtout du passé :
Et plus d'un long soupir vers le ciel fut poussé!
Et pendant que la bouche essayait de sourire
Dans le regard voilé plus d'un pleurs vint reluire!

La vierge, cependant, à travers le bosquet
Promenait, en silence, un regard inquiet;
Son cœur était ému, son âme était en peine :
Elle n'entendait point la voix mâle et sereine
De l'être bien-aimé qu'elle espérait revoir !
Basile soupçonna bientôt le désespoir
Qui couvait dans le cœur de la jeune proscrite,
Et lui-même il sentit une angoisse subite.
Il rompit, en tremblant, le silence aussitôt :
— « N'avez-vous rencontré nulle part un canot?
« Du lac et des bayous il a suivi la route :
« Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute? »
A ces mots que Basile aux proscrits adressa
Sur le front de la vierge un nuage passa;
Son œil noir se remplit d'une larme brûlante,
Puis elle s'écria d'une voix déchirante :
« Gabriel, ô mon Dieu ! Gabriel est parti ! »
Son cœur dans le chagrin parut anéanti,
Et les échos du soir, tour à tour murmurèrent :
« Gabriel est parti ! » Les exilés pleurèrent.
Le vieux pâtre Basile avec bonté reprit :
— « Ne laisse point le trouble agiter ton esprit;
« Sèche tes pleurs amers; enfant, reprends courage;
« Gabriel n'est pas loin de notre heureux rivage :
« Ce n'est que ce matin qu'il est parti d'ici,
« Le sot ! d'avoir laissé notre demeure ainsi !
Toujours triste et rêveur, maladif et débile,
« Il était devenu d'une humeur difficile;
« Il haïssait le monde et n'endurait que moi;
« Il ne parlait jamais, ou bien parlait de toi.
« Dans les cantons voisins aucune jeune fille
« Ne semblait, à ses yeux, vertueuse ou gentille :

« Aussi leur devint-il un objet de terreur.
« Je résolus enfin, mais non pas sans douleur,
« De le laisser partir pour un lointain voyage.
« Il doit se procurer, dans un petit village,
« Des mulets espagnols aux pieds sûrs et mordants ;
« Il doit suivre, de là, sous des cieux moins ardents,
« Les sauvages du nord dans leurs forêts profondes :
« Il veut chasser, partout, le castor dans les ondes,
« Et la bête féroce au fond des bois épais.
« Calme-toi, mon enfant, et goûte encor la paix ;
« Nous saurons retrouver cet amant téméraire.
« Son perfide canot a le courant contraire.
« Demain nous partirons sitôt que le matin
« Versera sur les eaux un reflet incertain :
« Gaîment nous voguerons sur la vague irisée,
« Près des bords scintillants sous la molle rosée ;
« Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur,
« Et le ramènerons confus de son bonheur ! »

Alors, on entendit des voix vives et gaies :
On vit des jeunes gens franchir les vertes haies
Qui bordaient la rivière auprès de la maison :
Ils portaient en triomphe, à travers le gazon,
Michel, le vieux chanteur, le vieux barde rustique.
Dispensant aux mortels le chant et la musique ;
N'ayant d'autres soucis que d'égayer les cœurs ;
Que de mêler, parfois, quelques souris aux pleurs,
Le vieux Michel semblait un des dieux de la fable.
Il était renommé pour sa manière affable,

Pour ses cheveux d'argent et pour son violon.
« Vive le vieux Michel, notre gai compagnon ! »
Crièrent à la fois, en écartant les saules,
Les gars qui le portaient sur leurs fortes épaules.
Et le père Félix aussitôt, se levant,
Les salua de loin et courut au devant.
En tombant dans les bras du vénérable prêtre,
Le ménestrel sentit, dans son âme, renaître
Les transports ravissants d'un âge plus heureux :
Il se mit à pleurer. Des souvenirs nombreux
A ses esprits émus alors se présentèrent ;
Et, vers les temps enfuis, ses pensers remontèrent !
Evangéline vint baiser ses cheveux blancs.
Il la prit dans ses bras, dans ses vieux bras tremblants,
Et mouilla son front pur de ses brûlantes larmes.
La pauvre Evangéline, elle avait bien des charmes
Quand il la fit danser, pour la dernière fois,
Avec son Gabriel et les gais villageois,
Au son du violon, sous le ciel d'Acadie !
Il la trouvait peut-être, à présent, enlaidie,
Car elle avait perdu les roses de son teint,
Et sa joue était creuse et son regard éteint ;
Mais plus beau que jamais était son noble cœur,
Eprouvé longuement au creuset du malheur !

Les proscrits Acadiens que le hasard rassemble,
Assis dans le jardin, s'entretiennent ensemble
Du bonheur qu'ils goûtaient au rivage natal,
Des maux qu'ils ont soufferts depuis l'arrêt fatal.

Ils admirent pourtant l'existence tranquille
Que passe à l'étranger leur vieil ami Basile ;
Ils écoutent longtemps, avec avidité,
Le récit qu'il leur fait de la fécondité
De ces prés sans confins dont la grasse verdure
Nourrit mille troupeaux errant à l'aventure.
Et quand l'ombre du soir obscurcit l'horizon
Ils revinrent gaîment causer dans la maison
Où fut servi, sans pompe, un souper confortable.
Le bon père Félix, debout près de la table,
Hautement récita le *Benedicite.*
Et chacun dit : « Amen, » avec humilité.

Mais la nuit, cependant, sur cette fête heureuse
Etendit, tout à coup, son aile ténébreuse.
Tout était, au dehors, calme et tranquillité.
Donnant au paysage un éclat argenté
La lune se leva souriante et sans voile,
Et monta dans l'azur où se berçait l'étoile.
Sous le toit de Basile, aux vifs scintillements,
Dont la lampe irisait les grands appartements,
Les visages joyeux des honnêtes convives
Semblaient s'illuminer de lumières plus vives
Que les astres perdus dans l'or du firmament.
Le pâtre réjoui versait abondamment,
Dans les vases profonds, le doux jus de la vigne.
Aux siècles de la fable il aurait été digne
De verser le nectar à la table des dieux.
Après qu'il eut fini son souper copieux

Il alluma sa pipe et parla de la sorte :
— « Oui, vous tous, mes amis, qui frappez à ma porte,
« Après avoir erré sous des cieux inconnus,
« Je vous le dis encor : Soyez les bienvenus !
« L'âme du forgeron ne s'est pas refroidie !
« Il se souvient toujours de sa belle Acadie
« Et de l'humble maison qu'il avait à Grand Pré !
« Pour lui le malheureux est un être sacré !
« Demeurez près de moi dans ces fertiles plaines :
« Le sang ne gèle point dans nos bouillantes veines
« Comme gèle, en hiver, les rivières chez nous !
« Nul cailloux dans le sol n'excite le courroux
« Du laboureur actif qui tous les jours promène
« Le soc dur et tranchant à travers son domaine,
« Comme un marin conduit son esquif sur les eaux.
« On ne voit pas tarir nos limpides ruisseaux ;
« Dans toutes les saisons les orangers fleurissent,
« Et les fruits les plus doux dans nos vergers mûrissent ;
« Des flots de blonds épis roulent sur les guérets
« Et les bois précieux remplissent les forêts.
« Au milieu de nos prés on voit sans cesse paître
« De sauvages troupeaux dont chacun est le maître.
« Quand nos toits sont debout au milieu des moissons ;
« Que nos grasses brebis, aux épineux buissons,
« Accrochent, en passant, leurs blancs flocons de laine ;
« Que d'un foin parfumé chaque grange est bien pleine ;
« Que, dans les prés en fleurs, les taureaux lourds et gras
« Paissent tranquillement ou prennent leurs ébats,
« Nul roi Georges ne vient, par d'infâmes apôtres,
« Sans honte nous ravir et les uns et les autres ! »
Puis, à ces derniers mots, le vieux pâtre excité,
Fit jaillir de sa pipe un nuage argenté,

Et frappa, de son poing, la table de mélèze.
Ses compagnons surpris bondirent sur leur chaise,
Et le père Félix oublia, cette fois,
La prise de tabac qu'il tenait dans ses doigts.
Mais il reprit bientôt, le souris sur les lèvres :
« Défiez-vous, pourtant, défiez-vous des fièvres :
« Elles sont bien à craindre en ces brûlants climats.
« Comme dans l'Acadie on ne les guérit pas
« En mettant à son cou, pendant une journée,
« Une écale de noix avec une araignée. »

Pendant que les amis causaient tranquillement,
Des pas sur l'escalier montèrent lentement :
Et l'on ouït aussi d'indistinctes paroles.
C'étaient des invités : quelques pâles créoles
Et quelques Acadiens devenus des planteurs,
Loin du joug odieux de leurs persécuteurs,
Sur le sol fortuné qui leur offrit asile.
Ils venaient visiter leur bon ami Basile.
Plusieurs avaient connu, dans le bourg de Grand Pré,
La jeune Evangéline et le pieux curé.
Quelles ne furent pas, sous le toit du vieux pâtre,
De tous ces exilés réunis au même âtre
La joie et la surprise, en serrant sur leur cœur,
Ces amis d'autrefois que le même malheur
Avait disséminés sur de lointaines plages !
Un reflet de bonheur éclaira les visages,
Et le ciel fut témoin d'un spectacle émouvant ;
Ceux qui ne s'étaient pas connus auparavant,

Echangèrent entre eux des vœux doux et sincères :
Partout, il est bien vrai, les malheureux sont frères.

Un son mélodieux, une vibration
Suspendit, tout à coup, la conversation.
Michel, le troubadour, aux longs cheveux de neige
Et les gais jeunes gens qui lui faisaient cortége,
Venaient de s'assembler dans un autre salon,
Et le barde accordait son vibrant violon.
Bientôt les pieds brûlants frémissent en cadence :
Sous les lambris de cèdre une légère danse
Fait gaîment onduler ses orbes gracieux.
Un éclair de plaisir inonde tous les yeux ;
Un sourire charmant sur les lèvres se joue ;
Un brillant incarnat colore chaque joue ;
On chuchotte, en riant, des mots pleins de douceur ;
La main presse la main et le cœur parle au cœur !

La danse, sans repos, faisait vibrer la dalle.
Assis à l'un des bouts de la bruyante salle
Basile et le pasteur parlaient, les yeux baissés,
De leur ami Benoît qui les avait laissés ;
Tandis qu'Evangéline, en proie aux rêveries,
Promenait ses regards sur le sein des prairies.
Bien de tristes pensées et de chastes désirs
S'éveillaient dans son âme au bruit de ces plaisirs !

Les propos éveillés, la danse et la musique
La rendaient plus pensive et plus mélancolique.
Elle croyait toujours ouïr les grandes voix
De l'océan plaintif ou des immenses bois.
Elle sortit sans bruit. La nuit était charmante,
Le vent ne soufflait point, et la lune dormante
Semblait s'être arrêtée au bord de la forêt,
Et recouvrir les troncs d'un lumineux duvet.
A travers les rameaux, sur la calme rivière,
Tombait, de place en place, un réseau de lumière,
Comme tombe un penser d'espérance et d'amour
Dans l'esprit qui se trouble et qui se ferme au jour.
Chaque fleur autour d'elle, ouvrant son brillant vase,
Sa corolle d'argent, sa coupe de topaze,
Exhalait, vers le ciel, humblement et sans bruit,
Un suave parfum sur l'aile de la nuit :
Et c'était sa prière au puissant et bon Maître
Qui veillait sur ses jours après l'avoir fait naître.
Mais l'âme de la vierge élevait vers les cieux
Un arôme plus pur et plus délicieux
Que celui qu'épanchait la fleur de la prairie ;
Et moins qu'elle pourtant la fleur était flétrie !

Elle se dirigea vers le fond du jardin :
Combien d'émotions troublaient son chaste sein !
La lune qui noyait les bois, l'onde et le sable,
Semblait, d'une langueur morne, indéfinissable,
Noyer aussi son âme. Alors tout se taisait
Et dans l'immense plaine, au loin, tout reposait,

Hors les mouches-à-feu, vivantes étincelles,
Qui tournoyaient dans l'air sur leurs rapides ailes,
Et trahissaient leur vol par un sillon de feu.
Au-dessus de son front, dans le fond du ciel bleu,
Scintillaient vivement les étoiles paisibles,
Pensers du Tout-Puissant à tous rendus visibles.
L'homme n'admire plus ces merveilles de Dieu ;
Seulement, il a peur quand il voit au milieu
De ce temple étonnant qui s'appelle le Monde,
Passer une comète étrange et vagabonde,
Comme une main de flamme écrivant un arrêt.
L'âme d'Evangéline, humble et souffrante, errait
Dans les champs infinis où rayonne l'étoile,
Comme au milieu des mers une barque sans voile.
La vierge s'écria : « Gabriel ! Gabriel !
« Où mènes-tu tes pas ? Où te conduit le ciel ?
« N'entends-tu pas, ami, ma voix qui se lamente ?
« Ne devines-tu point que tu fuis ton amante ?
« Je te cherche partout, nulle part ne te vois !
« J'écoute tous les sons et n'entends point ta voix !
« Oh ! que de fois ton pied, solitaire et morose,
« A foulé ce chemin que de mes pleurs j'arrose !
« A l'ombre de ce chêne, oh ! que de fois, le soir,
« Fatigué du travail, es-tu venu t'asseoir,
« Pendant que loin de toi, sur la mousse endormie,
« En rêve te voyait ta malheureuse amie !
« Que de fois sur ces prés ton anxieux regard
« Erra comme le mien, vers le soir, au hasard !
« Gabriel ! Gabriel ! oh ! quand te reverrai-je ?
« Quand donc, mon bien-aimé, quand te retrouverai-je ? »
Alors, elle entendit gazouiller tout auprès,
Un jeune engoulevent juché sur un cyprès.

Son chant mélodieux comme un soupir de flûte,
Ondula, sous les bois, comme l'onde qui lutte
Contre les chauds baisers des brises du matin,
Et, d'échos en échos, mourut dans le lointain.

L'aube du jour suivant fut sereine et riante ;
Chaque herbe du jardin sur sa tige pliante,
Goutte à goutte versa des pleurs silencieux ;
Et chaque fleur oignit son front délicieux
Avec les frais parfums de sa coupe d'albâtre.
Le prêtre sur le seuil de la maison du pâtre
Dit à ceux qui partaient : « Mes bons amis, adieu !
« Je vais, priant pour vous, vous attendre en ce lieu.
« Ramenez-nous bientôt le prodigue frivole ;
« Ramenez-nous aussi la jeune vierge folle
« Qui dormait sous les bois quand l'époux est venu. »
—Adieu ! mon père, adieu ! dit d'un air ingénu,
Au bon père Félix, la vierge humble et débile ;
Puis elle descendit, avec le vieux Basile,
Au bord de la rivière où plusieurs canotiers
Les attendaient assis sous d'épais noisetiers.
Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme.
Le matin rayonnait au fond de chaque lame.
Docile aux avirons, le rapide canot
S'éloigna du rivage et disparut bientôt.
Ils poursuivaient en vain, dans leur course obstinée,
Celui que devant eux chassait la destinée,
Comme une feuille morte au milieu des déserts,
Comme un duvet d'oiseau dans le vague des airs !

Cependant le jour fuit ; un autre, un autre encore !
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard.
Ils ont en vain couru, longtemps, de toute part,
Les fleuves, les forêts, les lacs et leurs rivages :
Et, pour franchir ainsi ces régions sauvages,
La vierge défaillante et les vaillants rameurs
N'ont eu pour se guider que de vagues rumeurs.
Mais toujours sur les flots le léger canot vole.
Ils arrivent enfin dans la ville espagnole
Où Gabriel devait acheter des mulets.
Le jour dorait le ciel de ses derniers reflets.
Ils descendent, lassés, dans la première auberge.
Loquace et babillard l'hôte qui les héberge
Leur raconte, aussitôt, que, la veille au matin,
Un jeune homme du sud : œil noir, cheveux châtain,
Front noble et soucieux, regard plein de finesse,
Un jeune homme appelé Gabriel Lajeunesse,
Etait parti du bourg avec ses compagnons
Pour courir la prairie et chasser les bisons.

IV

Bien loin à l'occident sont d'immenses campagnes.
Désertes régions où de hautes montagnes
Elèvent vers le ciel leurs sommets recouverts,
Sous le souffle glacé des éternels hivers,
D'une neige éclatante et d'une glace épaisse.
De place en place, un roc se déchire et s'affaisse

Pour ouvrir une gorge, un ravin périlleux
Où passent, en criant sur leurs âpres essieux,
Les pesants chariots de quelque caravane.
Au couchant l'Orégon roule une eau diaphane ;
De cascade en cascade, au loin vers le levant,
Le joli Nebraska verse son flot mouvant ;
Vers le ciel du midi maintes larges rivières,
Charriant, sans repos, les sables et les pierres,
Dans leurs lits balayés par le vent des déserts,
Coulent vers l'océan avec des bruits divers
Comme les sons d'un orgue ou d'une étrange lyre
Qu'une main fait vibrer dans un pieux délire.
Entre les flots d'azur de ces nombreux torrents
Qui dirigent leurs cours vers des cieux différents,
Se déroulent sans fin les superbes prairies,
Océan de gazon, mers ou plaines fleuries
Qui roulent sous le vent, et bercent au soleil,
La rose, le foin vert et l'amorphas vermeil.
Là, fiers ou courroucés, sur les flots de verdure,
Des troupeaux de bisons errent à l'aventure ;
Là courent les chevreuils et les souples élans,
Les sauvages chevaux avec les loups hurlants ;
Là s'allument des feux qui dévorent la terre ;
Là des vents fatigués soufflent avec mystère ;
Les sauvages tribus des enfants d'Ismaël
Arrosent ces déserts d'un sang chaud et cruel ;
Et l'avide vautour, hâtant ses ailes lentes,
En tournoyant dans l'air, suit leurs pistes sanglantes.
Comme l'esprit vengeur d'un chef que sous ses pas
A foulé l'ennemi dans les derniers combats.
De place en place on voit s'élever la fumée
Au-dessus de la tente où la horde affamée

Fait bouillir, en dansant autour du grand brasier,
Dans un vase de pierre, un chevreuil tout entier.
Et d'espace en espace, au bord des fraîches ondes
Qui sillonnent au loin ces retraites fécondes,
S'élève un vert bosquet où l'oiseau va chanter.
Et l'ours sombre et morose, en grognant, vient hanter
Le flanc d'un rocher noir, le fond d'une ravine
Où sa griffe déterre une amère racine.
Puis au-dessus de tout, limpide, radieux,
Comme un toit protecteur se déroulent les cieux.

Mais déjà Gabriel le chasseur intrépide
Avait franchi ces lieux dans sa course rapide ;
Et près des monts Ozarks au flanc aride et nu
Avec ses compagnons il était parvenu.
Et depuis bien des jours le vieux pâtre et la vierge
Avaient quitté la ville et la petite auberge
Où l'hôtelier leur dit le départ du trappeur.
Toujours encouragés par un espoir trompeur,
Avec des Indiens au visage de cuivre,
Ils s'étaient mis en route empressés à le suivre.
Parfois ils croyaient voir, à l'horizon lointain,
S'élever vers le ciel, dans l'air pur du matin,
De son camp éloigné la fumée ondulante :
Le soir, ils ne trouvaient, sous la cendre brûlante,
Que des brasiers éteints et des charbons noircis.
Quoique bien fatigués et rongés de soucis
Ils ne s'arrêtaient pas, et, sans perdre courage,
Ils poursuivaient plus loin leur pénible voyage.

Comme si quelque fée au pouvoir merveilleux
Avait cruellement étalé sous leurs yeux
Ces mirages menteurs, cette ombre enchanteresse,
Qu'on croît toujours saisir, qui s'éloignent sans cesse.

Un soir, comme ils étaient tous dans leur campement,
Assis autour du feu, parlant tranquillement ;
Ils virent arriver une femme sauvage :
Le chagrin se peignait sur son pâle visage ;
Mais on voyait briller, dans son œil abattu,
Une force étonnante, une grande vertu,
C'était une Shawnée. Elle allait aux montagnes
Rejoindre ses parents et ses jeunes compagnes
Qu'elle avait dû quitter pour suivre son époux
A la chasse aux castors, aux ours, aux caribous,
Jusqu'aux lieux où l'hiver étend son aile blanche.
Mais elle avait vu, là, le féroce Camanche,
Enivré de fureur, du tomahawk armé,
Massacrer, sous ses yeux, son mari bien-aimé,
Un fier Visage-Pâle, un Canadien paisible.
Aucun des voyageurs ne parut insensible
Au récit de la femme, à son affliction ;
Ils lui dirent des mots de consolation,
Et la firent asseoir à leur table modeste
Quand la braise eut doré le chevreuil gras et leste.

Lassés du poids du jour et du poids des ennuis,
Quand le repas fut fait, que le voile des nuits
Eut ouvert, sous le ciel, ses grands replis humides,
L'exilé d'Acadie et ses sauvages guides
Livrèrent au repos leurs membres fatigués.
Pendant que les reflets capricieux et gais
Du brasier allumé dans la vaste prairie
Jouaient sur leur front blême et leur joue amaigrie,
La Sauvagesse vint, l'âme pleine de deuil,
S'asseoir sur le gazon devant l'agreste seuil
De la tente où veillait la triste Evangéline ;
Puis elle fit entendre à la vierge orphéline
Le récit douloureux de ses derniers malheurs.
Elle lui répéta, les yeux noyés de pleurs,
Et de cette voix grave, humble et mélancolique
Qui distingue partout l'enfant de l'Amérique,
Sa première espérance et ses félicités,
Son amour, son hymen et ses adversités ;
Comme elle avait de joie et de peur d'être mère,
Et plaignait son enfant de n'avoir point de père !
Evangéline, émue à ces tristes discours,
Donna, pendant longtemps, à ses pleurs libre cours.
Elle voyait près d'elle une autre infortunée,
Une femme aux chagrins comme elle destinée ;
Un cœur brûlant d'amour déçu, blessé, flétri,
Et privé pour jamais de son objet chéri.
Les liens du malheur unirent ces deux femmes,
Et d'intimes rapports enchaînèrent leurs âmes.
La vierge d'Acadie à la femme des bois
Dit aussi ses douleurs et depuis quels longs mois
Bien loin de sa patrie elle était exilée.
Et la femme des bois, la figure voilée,

L'écoutait en silence, assise à quelques pas.
Ses yeux étaient de flamme ; elle ne pleurait pas.

Quand la vierge eut fini son histoire pénible
L'Indienne resta sans parole, insensible,
Comme si la terreur eut frappé son esprit :
Mais un moment après, tressaillante, elle prit
Dans ses deux frêles mains les mains d'Evangéline.
Puis assise à ses pieds dans l'ombre et la bruine,
Elle lui répéta l'histoire du Mowis,
Du Mowis fiancé, plus brillant que le lis,
Qui s'étant fait chérir d'une vierge encor pure
Une nuit partagea sa couche de verdure,
Et du discret wigwam sortit soudainement
Quand le rayon du jour dora le firmament ;
Qui pâlit, se fana, se fondit comme une ombre,
Aux baisers du soleil que chassait la nuit sombre.
Son amante abusée, en proie à ses regrets,
Le suivit, en pleurant, jusqu'au bord des forêts,
Tendant vers lui ses bras pour retarder sa fuite.
Sans reposer sa voix elle redit ensuite,
Avec le même accent et si doux et si beau,
Comment, pendant la nuit, la belle Lilinau,
Imprudente, et parfois légère en sa conduite,
Par un méchant fantôme avait été séduite.
Le fantôme venait, vers le déclin du jour,
Se cacher dans les pins qui voilaient le séjour
De Lilinau la vierge au front ceint de liane :
Et, lorsqu'elle passait le seuil de sa cabane,

De sa noire retraite il sortait pour la voir.
Il soupirait d'amour comme le vent du soir,
Et murmurait tout bas de bien tendres paroles.
Lilinau, se fiant à ces propos frivoles,
Rechercha sa présence et l'aima tendrement.
Chaque soir il venait vers elle constamment.
En caressant, un jour, ses verdoyantes plumes
Elle suivit son vol à travers bois et brumes.
On ne la revit plus. Sa tribu la chercha ;
Mais personne jamais, sans doute, n'approcha
Du gîte où l'enchanteur la retenait captive.
Toujours Evangéline écoutait, attentive,
Les contes merveilleux de la femme des bois,
Et les sons lents et doux de sa magique voix.
Elle s'imaginait être au loin transportée
Au splendide horizon d'une terre enchantée.
Vers des cieux inconnus son cœur prenait l'essor.
La lune se leva comme une boule d'or
Sur les pics dentelés de l'Ozark aux flancs chauves,
Sa mystique lueur glissa dans les alcôves,
Les voûtes, les arceaux des lointaines forêts :
Et des gîtes cachés elle vit les secrets.
La tente de la vierge apparaissait plus blanche ;
La mousse et le roseau, le gazon et la branche,
Exhalaient des soupirs longs et mystérieux ;
Les ruisseaux murmuraient des bruits harmonieux
Et de tièdes zéphirs volaient sur les prairies.
La vierge abandonnait aux douces rêveries
Son esprit enivré, son cœur toujours aimant.
Mais une vague horreur, un noir pressentiment
Se glissaient dans son âme et troublaient son ivresse,
Comme un serpent impur se glisse avec adresse,

Roulant ces orbes froids sous les buissons épais,
Dans le nid du moineau dont il trouble la paix.
Ce triste sentiment n'était point de la terre.
De célestes esprits semblaient, avec mystère,
Lui souffler leurs secrets dans l'air calme des nuits.
Elle sentit soudain redoubler ses ennuis.
Quelque chose lui dit dans un secret langage,
Que, pareille en sa course à la vierge sauvage,
Elle aussi poursuivait un fantôme menteur.
Mais bientôt un sommeil calme et réparateur,
Versant sur sa paupière un merveilleux arôme,
Chassa de son esprit la crainte et le fantôme.

Aussitôt qu'apparut l'aube du lendemain
Les voyageurs, dispos, reprirent leur chemin.
Avec eux cheminait la plaintive Shawnée,
Jeune et pourtant au deuil à jamais condamnée.
Elle dit à la vierge : « Ecoute-moi, ma sœur,
« Je connais tous ces lieux comme le vieux chasseur,
« Sur le flanc de ces monts où l'aigle a fait son aire,
« Le flanc que le soleil en se couchant éclaire,
« Est assis un village, une humble mission
« Où reste un homme blanc comme ta nation :
« C'est le chef du hameau ; c'est une Robe-noire.
« Son souvenir toujours sera dans ma mémoire,
« Car il m'a baptisée et mariée aussi.
« Je crois l'entendre encor, d'un accent adouci,
« A son peuple parler de la vie éphémère,
« De l'aimable Jésus et de sa bonne mère. »

Et la vierge aussitôt dit à ses compagnons :
« Si nous changeons de route et si nous atteignons
« Le bourg que ce mont semble enlever sur son aile,
« Peut-être aurons-nous là quelque bonne nouvelle. »
A peine eut-elle dit que les aventuriers
Guidèrent vers les monts leurs rapides coursiers.
Quand le soleil entra dans son lit de nuée
La troupe voyageuse, ardente et dénuée,
Détourna la montagne et découvrit au loin
Une grasse prairie où moutonnait le foin,
Où serpentaient les eaux d'une vive fontaine.
Elle entendit chanter plus d'une voix lointaine,
Et vit le groupe gai des tentes des chrétiens
Unis dans ces déserts par de sacrés liens.

Sous un chêne orgueilleux dont l'antique feuillage
De son ombre voilait les tentes du village,
Etaient agenouillés, avec soumission,
Le peuple et le pasteur de l'humble mission.
Voilé par une vigne un crucifix de marbre
Avait été fixé dans l'écorce de l'arbre
Et semblait reposer un regard triste et doux
Sur les pieux chrétiens tombés à ses genoux.
A travers les rameaux du chêne solitaire
La prière et le chant s'élevaient de la terre
Et montaient vers les cieux comme un divin encens.
Les voyageurs, touchés de ces pieux accents,
S'avancèrent sans bruit, la tête découverte,
Se mirent à genoux sur la pelouse verte,

Et prièrent longtemps avec dévotion.
Quand le prêtre eut donné la bénédiction
Qui tomba de sa main sur la foule attendrie
Comme le grain de blé tombe sur la prairie
De la robuste main de l'actif moissonneur,
Il s'avança vers eux sollicitant l'honneur
De les avoir, longtemps, pour hôtes dans sa tente.
Basile, un peu confus, d'une voix hésitante,
L'assura d'un respect profond et filial.
En entendant parler son langage natal
Au milieu de ces monts, de ces forêts sauvages,
Que n'éveillent jamais que les grossiers langages
Des ignares tribus qui peuplent ces déserts,
Ou des ours et des loups les discordants concerts,
Le prêtre catholique eut une grande joie.
En suivant un sentier où la verdure ondoie,
Il guide à son wigwam les voyageurs lassés,
Puis il les fait asseoir sur des rameaux cassés
Recouverts de la peau de riche bête fauve ;
Et, signant de la croix son front auguste et chauve,
Il partage avec eux ses gâteaux de maïs,
Mets de tous les repas dans ces lointains pays.
A chacun à son tour, en souriant, il passe,
Pleine d'eau jusqu'au bord, sa vieille calebasse.

Bientôt les voyageurs disent, en peu de mots,
Le but de leur voyage et leurs pénibles maux.
Le prêtre leur répond d'une voix solennelle :
—« L'aube n'a pas six fois aux cieux tendu son aile,

« Le soleil ne s'est point six fois non plus enfui,
« Depuis que Gabriel, des trappeurs avec lui,
« S'est assis sur la natte où la vierge est assise.
« Pour se rendre à mes vœux, d'une voix indécise
« Il me dit longuement son funeste destin,
« Puis il continua son voyage lointain. »
La voix du vieux pasteur était bien onctueuse :
C'était le doux écho d'une âme vertueuse.
La vierge, cependant, sentait faiblir son cœur ;
Chaque mot lui semblait éloigner le bonheur,
Et tombait lourd et froid dans son âme tremblante,
Comme durant l'hiver la neige ruisselante
Tombe dans un chaud nid d'où s'est enfui l'oiseau.
— « Il va chasser au nord dans un pays nouveau, »
Continua le prêtre, « et l'automne prochaine,
« Il revient avec nous prier sous le grand chêne. »
Evangéline, alors, dit à l'humble pasteur
D'une voix suppliante et pleine de candeur :
— « Mon père, permettez qu'en ce lieu je demeure
« Pour attendre l'époux ou bien ma dernière heure. »
Le bon prêtre touché de l'ardeur de ses feux,
Se rendit aussitôt à ses suprêmes vœux.

Le lendemain matin, revêtu de son aube,
Le prêtre dit la messe à la clarté de l'aube ;
Et quand fut consommé l'holocauste divin,
Basile fit seller son coursier mexicain,
Puis il s'achemina vers ses lointains rivages,
N'ayant plus avec lui que ses guides sauvages.

Les jours se succédaient lentement, lentement !
Le maïs parfumé qui semblait seulement
Un verdoyant duvet répandu sur la terre,
Quand la vierge arriva dans le bourg solitaire,
Balançait maintenant ses longs épis dorés
Que les feuilles ceignaient de leurs tissus serrés.
On épluchait déjà dans l'amour et la joie,
Les épis couronnés d'une aigrette de soie.
Les vierges rougissaient quand leur petite main
Dépouillaient des épis aux graines de carmin.
Les vierges rougissaient et cachaient leur visage,
En riant, en secret, de l'amoureux présage ;
Mais les jeunes amants allaient bien déposer,
Indiscrets amoureux, un suave baiser
Sur le front palpitant de leur tendre maîtresse.
Auprès d'Evangéline étrangère à l'ivresse
Alors nul blond épis n'amena Gabriel.
Le prêtre lui disait : « Lève toujours au ciel
Un cœur plein de foi vive, une humide paupière
Et le ciel, à la fin, entendra ta prière.
Il est, dans nos déserts, une plante au front pur
Comme l'étoile d'or dans la plaine d'azur ;
Sa fleur mystérieuse au nord toujours s'incline :
C'est une douce fleur que la bonté divine
Sème, de place en place, en nos prés étendus
Pour diriger les pas des voyageurs perdus.
Semblable à cette fleur est la Foi dans notre âme.
Les fleurs des passions ont bien plus de dictame,
Plus de vives couleurs, plus de pompeux éclats ;
Mais soyons défiants, elles trompent nos pas,
Et leur baume suave est, hélas ! bien funeste.
Seule ici-bas la Foi, cette plante céleste,

Est le guide éclairé de nos pas chancelants :
Ensuite elle orne, au ciel, nos fronts étincelants.

Ainsi venaient déjà les beaux jours de l'automne.
Ils passèrent pourtant ! Les fruits de leur couronne
Tombèrent, un par un, sur le guéret durci :
Gabriel ne vint pas ! l'hiver s'enfuit aussi ;
Le printemps embaumé s'ouvrit comme une rose;
L'abeille butina la fleur nouvel-éclose ;
L'oiseau bleu fit pleuvoir sur les feuilles des bois
Les suaves accords de sa joyeuse voix.
Gabriel ne vint pas ! Cependant sur son aile
La brise de l'été portait une nouvelle
Plus douce que l'arôme et l'éclat des bouquets :
Que le frais coloris et l'odeur des bosquets,
« Gabriel le chasseur avait planté sa tente
Au fond du Michigan, sous la voûte flottante,
Sous les pesants arceaux des antiques forêts,
Où de la Saginaw roulent les flots muets. »
Evangéline, enfin rendue à l'espérance,
Oubliant sa faiblesse, oubliant sa souffrance,
Et tout ce qu'a d'amer une déception,
Dit un adieu pénible à l'humble mission.
Cherchant à fuir ses maux, sa triste destinée,
Avec elle partit la fidèle Shawnée.
Après avoir longtemps erré dans le désert ;
Après avoir, hélas ! plus d'une fois souffert
L'aiguillon de la faim et d'une soif acerbe ;
Après avoir couché, sans nul abri, sur l'herbe,

Elle atteignit des bois éloignés vers le Nord,
Et de la Saginaw suivit au loin le bord.
Un soir elle aperçut, au fond d'une ravine,
La tente du chasseur......Elle était en ruine !......

Sur les ailes du temps s'envolaient les saisons.
La pauvre Evangéline, aux lointains horizons,
Ne voyait pas encor le bonheur apparaître.
Un profond désespoir consumait tout son être.
Sous les feux des étés, les frimas des hivers,
Elle traîna sa peine en bien des lieux divers.
Tantôt on la voyait aux missions moraves,
Priant Dieu de briser ses terrestres entraves ;
Sur un champ de bataille aux malheureux blessés
Tantôt elle portait des secours empressés ;
Elle entrait aujourd'hui dans une grande ville,
Et demain se cachait dans un hameau tranquille.
Comme un pâle fantôme on la voyait venir,
Et souvent de sa fuite on n'avait souvenir.
Quand elle commença sa course longue et vaine
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine
De suaves espoirs, de tendres passions :
Sa course s'achevait dans les déceptions !
Elle avait bien vieilli ; sa joue était fanée ;
Sa beauté s'en allait ! Chaque nouvelle année
Dérobait quelque charme à son regard serein,
Et traçait sur son front les rides du chagrin.
On découvrait déjà, sur sa tête flétrie,
Quelques cheveux d'argent, aube d'une autre vie,

Aurore dont l'éclat mystérieux et doux
Nous dit qu'un nouveau jour va se lever pour nous ;
Comme dans l'Orient l'aube brillante et vive
Annonce à l'univers que le soleil arrive.

V

Dans cette heureuse terre où de flots azurés
La Delaware arrose, en chantant, vals et prés,
Il s'élève une ville harmonieuse et fière
Qui baigne ses beaux pieds dans la chaude rivière ;
Qui garde avec amour, dans son bois enchanteur,
Le vénérable nom de Penn, son fondateur.
Là l'air est imprégné d'une douceur extrême ;
De la beauté la pêche est le charmant emblème ;
Là, comme un doux écho, chaque rue a sa voix
Qui murmure les noms des vieux arbres des bois,
Comme pour apaiser les plaintives Dryades
Dont on a démoli les vertes colonnades.
C'est là qu'Evangéline, après ses longs travaux,
Avait enfin trouvé le calme et le repos ;
Et c'est là qu'était mort Leblanc, le vieux notaire.
De ses cent petits-fils, quand il quitta la terre,
Un seul vint, un moment, s'asseoir à son chevet.
C'est dans cette cité que la vierge trouvait
Le plus de souvenirs de sa terre natale.
Elle aimait des Quakers l'existence frugale,
Et l'usage charmant de tous se tutoyer :
Cela lui rappelait son antique foyer,

Et sa chère Acadie où se traitaient en frères
Les habitants unis dans l'heur et les misères.
Après qu'elle eut fini ses courses ici-bas,
Par un divin instinct, ses pensers et ses pas
Se tournèrent d'accord, vers cette ville altière,
Comme la feuille, au bois, se tourne à la lumière.

Quand la brise s'élève avec le frais matin
Et chasse les brouillards jusque dans le lointain,
Le voyageur assis sur le flanc des montagnes
Voit naître, sous ses pieds, de riantes campagnes,
De longs ruisseaux d'argent frangés de verts rameaux,
Des clochers orgueilleux et d'agrestes hameaux ;
Ainsi quand les brouillards s'enfuirent de son âme,
Bien loin, au-dessous d'elle, en des sentiers de flamme,
Elle vit graviter le monde étincelant ;
Et les sentiers ardus que d'un pas chancelant
Elle avait remontés avec tant de constance
Semblaient courts maintenant, et brillaient à distance.

Cependant Gabriel n'était pas délaissé :
La vierge, dans son cœur sous le deuil affaissé,
Gardait fidèlement son image bénie,
Palpitante d'amour, charmante, rajeunie,
Comme en ce jour heureux où, la dernière fois,
Assise à ses côtés, elle entendit sa voix !

Les ans n'avaient point pu changer cette figure
Qu'elle vit autrefois si placide et si pure !
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli :
L'absence et le malheur l'avaient même embelli :
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

L'amour, la patience et l'abnégation,
A porter aux souffrants la consolation,
Voilà ce qu'en exil la vierge malheureuse
Apprit par une vie amère et douloureuse.
Elle épanchait sur tous sa douce charité
Qui ne perdait jamais de son intensité ;
Comme ces belles fleurs dont les brillants calices,
Sans perdre de parfums, ni rien de leurs délices,
Répandent dans les airs leurs suaves odeurs.
Son cœur brûlait souvent de divines ardeurs ;
Elle ne formait pas alors d'autre espérance
Que de suivre Jésus avec persévérance.
Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,
Puis au pied des autels elle fit de saints vœux.

Bien souvent on la vit, dans les coins de la ville
Où vivote la classe indigente et servile ;
Où coulent tant de pleurs ; où l'humble pauvreté,
Honteuse et sans habits, cherche à fuir la clarté ;

Où la femme malade est sans pain et travaille
Pour nourrir ses enfants qui gisent sur la paille ;
Bien souvent on la vit, brûlant de charité,
Porter un doux espoir sous le toit attristé.

Chaque soir quand la foule était tout disparue ;
Quand les hommes de guet qui longeaient chaque rue
Criaient, à haute voix, les heures de la nuit,
Et que chacun dormait dans son tiède réduit,
On voyait la lueur de sa lampe blafarde
Eclairer le carreau d'une pauvre mansarde.
Avant qu'à son sommeil l'heureux fut arraché,
Le pensif Allemand qui venait au marché
Avec fleurs et fruits mûrs dans sa lourde charette,
La rencontrait toujours, rentrant dans sa retraite,
Après avoir veillé, toute seule en pleurant,
Au chevet solitaire où râlait un mourant.

Sur la ville vint fondre une peste maligne.
Plus d'un présage affreux, plus d'un funeste signe
En avait averti l'orgueilleux citadin.
De sauvages pigeons avaient paru soudain :
Ils sortaient des forêts où pour toute pâture
Ils n'avaient pu trouver qu'une noix sèche et dure.
Leur vol rapide et sombre avait terni le jour.
L'insecte sans murmure avait fui son séjour.

Ainsi que dans les mois d'avril et de septembre,
Sur les champs émaillés et tout parfumés d'ambre,
L'océan pousse un flot qui monte, monte encor,
Jusqu'à ce que le pré soit lui-même un lac d'or;
De même, franchissant sa borne accoutumée,
L'océan de la mort sur la plaine embaumée
Où fleurissaient la vie, et l'amour, et l'espoir,
Poussa soudainement son flot impur et noir.
Le riche, par ses biens, la beauté, par ses charmes,
L'enfant, par ses soupirs, la mère, par ses larmes
Ne purent désarmer le terrible oppresseur;
Et le frère mourait dans les bras de sa sœur;
L'enfant pâle et maigri, sur le sein de sa mère;
L'époux en embrassant une épouse bien chère!
Le pauvre, délaissé dans ce moment fatal;
Sans amis, sans parents, frappait à l'hôpital,
La demeure de ceux qui n'ont point de demeure;
C'est là qu'il attendait, en paix, sa dernière heure.

En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,
En dehors de la ville, au coin d'un large pré:
Aujourd'hui, cependant, la cité l'environne,
Et ses murs lézardés, le toit qui le couronne
Semblent être un écho qui répète aux heureux
Ces mots que Jésus dit chez Simon le lépreux:
—« Des pauvres sont toujours au milieu de vous autres. »
Nuit et jour, à l'hospice, avec de saints apôtres,
On voyait accourir la sœur de charité.
Et quand elle parlait de la félicité

Que Dieu réserve, au ciel, à ceux qui sur la terre,
L'ont tendrement aimé comme on aime un bon père,
Le mourant souriait et retrouvait l'espoir.
Sur le front de la vierge il croyait entrevoir
Une vive auréole, une lueur divine,
Comme au front de ces dieux un artiste en dessine,
Ou comme de bien loin, pendant l'obscurité,
On en voit resplendir au front d'une cité.
Son regard lui semblait un rayon, une flamme
De ce ciel où bientôt allait monter son âme.

Un dimanche matin, le temps était bien beau,
Pensive et recueillie, elle vint de nouveau,
Visiter l'hôpital encombré de malades.
Dans l'air chaud de l'été, sous ses vertes arcades,
Le jardin balançait mille odorantes fleurs.
La vierge recueillit celle dont les couleurs
Pouvaient charmer les yeux, ou nourrir l'espérance
Des patients cloués sur leurs lits de souffrance ;
Elle fit un bouquet, ensuite elle monta.
La brise, au même instant, sur son aile apporta
Les sons mélodieux d'une cloche lointaine.
Des accents cadencés flottèrent dans la plaine
Et parurent se perdre au fond des vastes bois :
C'était le chant pieux des graves suédois.
Un calme ravissant, une paix radieuse
Inondèrent le cœur de la religieuse :
Quelque chose lui dit que sa peine achevait.
Elle entra tout émue. A chaque humble chevet

Que l'ange de la mort recouvrait de son aile,
Se tenait, en silence, un serviteur fidèle.
Il prodiguait des soins au pâle moribond ;
Mettait un linge froid sur sa tête et son front,
Et portait de l'eau froide à ses lèvres arides.
Il fermait doucement les paupières livides
De l'être infortuné qui venait de mourir ;
Lui croisait les deux mains, et pour le recouvrir
Etendait un drap blanc sur sa figure pâle.
Quand la vierge rentra dans la fiévreuse salle
Plus d'un visage mat parut se réveiller,
Se tourna lentement sur son dur oreiller,
Et sur elle fixa des yeux pleins de souffrance.
Sa présence était douce et rendait l'espérance :
C'était le jour naissant qui du clair horizon,
Verse un reflet vermeil aux murs d'une prison.
En portant ses regards sur les lits autour d'elle
Elle vit que la mort travaillait avec zèle.
En effet, dans la nuit, plusieurs pestiférés
Que, la veille, de soins elle avait entourés,
Etaient enfin partis de cette pauvre terre :
Mais d'autres occupaient leurs couches de misère !

Soudain elle s'arrête, et ses pas étonnés
Par la crainte et l'effroi semblent être enchaînés.
Sa lèvre est entr'ouverte et tout son corps frissonne ;
Sous sa morne paupière un court éclair rayonne ;
Sa main laisse tomber son frais bouquet de fleurs :
Elle jette un sanglot et verse d'amers pleurs.

Les malades surpris, par un effort suprême,
De leurs chauds oreillers levèrent leur front blême.

Près d'elle sur un lit où tomba son regard
On venait de porter un grand et beau vieillard ;
Mais il était mourant, et sa joue était creuse ;
Des cheveux gris tombaient sur sa tempe fiévreuse.
Et dans le même instant un reflet du soleil,
En luisant sur son front le rendait plus vermeil,
Paraissait effacer les rides du vieil âge,
Et rendre la jeunesse à son pâle visage.

Il était là, gisant immobile et sans voix,
Son regard suspendu sur la petite croix
Qui se trouvait au pied de sa brûlante couche.
La fièvre d'un trait rouge environnait sa bouche.
On eût dit que la vie, ainsi que les Hébreux,
Avait mis sur sa porte un sang tout généreux
Pour que l'ange de mort retînt son large glaive.
Ses pensers se perdaient dans un vague et long rêve ;
Un râle fatigant, court et précipité,
Soulevait sa poitrine avec rapidité ;
Ses yeux étaient couverts de nuages funèbres ;
Ses esprits se plongeaient en de lourdes ténèbres,
Ténèbres d'agonie et ténèbres de mort.
Au long cri que jeta la vierge, en son transport,

Il sembla secouer sa morne léthargie
Et retrouver encor quelque reste de vie.
Alors il crut ouïr comme une voix du ciel,
Une voix qui disait : « Gabriel ! Gabriel !
« Je te retrouve enfin, et nous mourons ensemble ! »
Et cette voix vibrait comme l'airain qui tremble.
Dans un songe, aussitôt, il vit, comme autrefois,
La terre d'Acadie et ses verdoyants bois,
Et ses ruisseaux d'argent, ses prés et ses villages,
Et le toit de son père au milieu des feuillages,
Et son Evangéline allant à son côté,
Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,
Sur la prairie en fleurs, ou le long des rivières !...
Des pleurs viennent mouiller ses débiles paupières...
Il entr'ouvre les yeux, les porte autour de lui :
La douce vision, hélas ! a déjà fui !
Mais auprès de sa couche, humble et mélancolique,
Il voit, agenouillée, une forme angélique,
Et c'est Evangéline !... Il veut dire son nom,
Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son !
Dans un dernier transport, il attache sur elle
Un regard où l'amour au désespoir se mêle ;
Il veut lever la tête et lui donner la main,
Aussitôt il retombe, et tout effort est vain !
Seulement un sourire éclaire sa figure
Quand de la vierge il sent la lèvre chaude et pure
Se poser sur sa lèvre et sur son front brûlant.
Son regard se ranime et devient plus brillant ;
Mais ce n'est qu'un éclair ! On le voit se déteindre :
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,
Le flambeau consumé que réveille un vent frais :
Il pâlit, il se voile, il se ferme à jamais !

Et tout était fini : la crainte et l'espérance,
Les fidèles amours et la longue souffrance !

Evangéline en pleurs resta pieusement
Près des restes sacrés de son fidèle amant.
Elle prit dans ses mains cette tête flétrie
Que depuis son enfance elle avait tant chérie,
La pressa doucement sur son cœur agité,
Puis inclina son front avec tranquillité :
—« Mon bon père, dit-elle,—Oh ! je te remercie ! »
Elle avait terminé sa douloureuse vie !
Elle allait maintenant rejoindre dans le ciel,
Pour ne le perdre plus, son tendre Gabriel !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais loin de leur ombrage et de leurs vertes aîles,
Dans le même tombeau, les deux amants fidèles
Dont les afflictions et les maux sont finis,
Reposent, côte à côte, à jamais réunis !
Ils dorment sous les murs d'un temple catholique !
Leurs noms sont ignorés ; la croix simple et rustique
Qui disait au passant le lieu de leur repos
Ne se retrouve plus ! Comme d'immenses flots

Roulent, avec fracas, vers une calme rive,
Auprès de leur tombeau, pressée, ardente, active,
S'agite chaque jour la foule des humains.
Combien de cœurs blessés et remplis de chagrins
Soupirent leurs ennuis et leur sollicitude,
En ces lieux où leurs cœurs trouvent la quiétude !
Combien de fronts pensifs s'inclinent tristement
En ces lieux où leurs fronts n'ont plus aucun tourment !
Combien de bras nerveux travaillent sans relâche
En ces lieux où leurs bras ont achevé leur tâche !
Combien de pieds actifs se succèdent sans fin,
En ces lieux où leurs pieds se reposent enfin.

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme,
On entend murmurer un étrange idiôme !
On voit jouer, hélas ! les fils d'un étranger !......
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique
On voit, de place en place, un paysan rustique.
C'est un pauvre Acadien dont le plaintif aïeul
Ne voulut pas avoir, pour sépulcre ou linceul,
La terre de l'exil si lourde et si fatale,
Et qui revint mourir à sa rive natale !

Cet homme, il est pêcheur ; il vit de son filet.
Sa fille porte encore élégant mantelet,
Beau jupon de droguet, chapeau de Normandie.
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.

Dans les veilles d'hiver, quand les vagues écument,
Assis au coin de l'âtre où les fagots s'allument,
De l'humble Evangéline on conte les malheurs :
Et les petits enfants versent alors des pleurs.
Et l'Océan plaintif vers ses rives brumeuses
S'avance en agitant ses vagues écumeuses ;
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots
Comme pour se mêler au bruit de leurs sanglots !

LAISSEZ-MOI CHANTER

I

O vous qui m'avez dit : « Ne laisse point ton chaume,
« Ni tes bois ni tes prés en fleurs :
« La gloire te sourit ; mais ce n'est qu'un fantôme
« Paré de brillantes couleurs :
« Aux branches de l'ormeau suspend ta faible lyre,
« Car nul ne voudra t'écouter :
« Laisse chanter l'oiseau ; l'homme souffre et soupire :
« L'homme n'est pas fait pour chanter. »

—Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge
Est une étincelle des cieux !
Que cette rêverie où mon âme se plonge
Est un travail mystérieux !
Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance
Pèse sur mon cœur sans pitié !
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,
Et du monde, que l'amitié !

Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule
En murmurant dans la forêt !
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle
Ou du grillon sur le guérêt !
Et mes cris de douleur, et mes chants d'allégresse
Ne monteront plus vers les cieux !
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse
Demeurera silencieux !

Mais laissez-moi chanter si ma voix a des charmes
Et peut distraire vos ennuis !
Recueillez, goutte à goutte, en m'oubliant, les larmes
Que mes yeux versent dans les nuits !
Recueillez, dans vos cœurs, mes accents de tristesse
Quand ma douleur s'éveille un peu,
Et les humbles accords, qu'en mes heures d'ivresse
J'ose moduler pour mon Dieu !

II

Rivage où je soupire
Courbant mon front souffrant,
Brise dont je respire
Le dictame enivrant,
Feuille qui tourbillonnes,
Dans la pourpre du soir,
Etoile qui rayonnes
Comme un riche ostensoir,

Vous publiez sans cesse,
Du Dieu qui vous a faits,
La suprême sagesse
Et les divins bienfaits !
Quand sa voix vous appelle
Vous savez l'écouter,
Et son nom que j'épelle
Vous savez le chanter !

Seigneur, dans la nature
Tout soupire pour toi !
Ton humble créature
Bénit ta sainte loi !
Seul l'homme dans la fange
Dont ta main l'a pétri,
Traîne sa face d'ange
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume
Déchiré par le soc,
Et le flocon d'écume
Qui va blanchir le roc,
Et le nuage sombre
Que fendent les éclairs,
Les atômes sans nombre
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure
En berçant le roseau ;

Avec l'arbre qu'effleure
Le gai petit oiseau ;
Avec le flot de moire
Qui murmure et s'en va,
Je veux dire ta gloire,
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,
O Mortels aveuglés !......
Soufflez, brises d'automne,
Sur nos plaines soufflez !
Si l'homme, dans ses fêtes,
Chante ses voluptés,
Sa gloire et ses conquêtes......
Pour Dieu, brises, chantez !

III

Gronde, éclate, ô foudre !
Et réduis en poudre,
Le chêne orgueilleux !
Déchire la nue,
La montagne nue,
Le roc sourcilleux !
Que ta voix sublime,
Au profond abîme,
A l'altière cime
Dise du Seigneur

La magnificence !
Chante en son honneur,
Chante sa puissance,
Grande voix des mers !
Que les flots amers,
Battus des orages,
Aux échos sauvages
Des lointains rivages
Content son amour !
Que l'airain sonore,
Dans les tours que dore
Le rayon d'aurore
Chante et vibre encore !
Que dans son séjour
De mousse et de feuille,
Dès le point du jour
L'oiseau se recueille,
Jette, radieux,
Ses notes limpides,
Ses trilles rapides,
Ses cris glorieux !
Que le vent qui passe
Traînant, dans l'espace,
La feuille des bois ;

Que l'insecte qui rase,
De son aile de gaze,
La coupe que je bois ;
Qu'une voix éternelle,
Immense, solennelle,

Retentisse en tout lieu ;
Qu'ici-bas tout s'unisse,
Tout proclame et bénisse
Le nom sacré de Dieu !

IV

C'est ce nom ravissant que la vive alouette,
Voltigeant sur la grève d'or,
Redit aux flots d'azur, dans le cri qu'elle jette,
Suspend et recommence encor !
C'est ce nom ravissant que, dans la solitude
Des bois sans feuilles, sans oiseaux,
L'âme rêveuse entend avec inquiétude,
Croyant ouïr le bruit des eaux !

C'est ce nom que l'écho, de colline en colline,
Va répétant avec amour,
Alors que, vers le soir, chaque rameau s'incline,
Comme lassé du poids du jour !
C'est encore ce nom que murmure et proclame
Le météore qui s'enfuit,
Secouant, dans le ciel, sa crinière de flamme,
Parmi les ombres de la nuit !

Et quand tout l'univers, dans un concert sublime,
Se plaît à bénir son auteur ;

Et quand, autour de lui, tout palpite et s'anime
Au nom du sage Créateur,
L'homme, plus insensible, et fier de la puissance
Dont il s'affuble en ce bas lieu,
L'homme reste sans voix et sans reconnaissance,
Lui, l'œuvre d'amour de son Dieu !

Mais, Seigneur, l'homme est faible, et jamais sa malice
Ne put égaler ta bonté.
Souvent sa main tremblante, en prenant le calice,
Sans ton secours avait compté ;
Souvent ses pas perdus dans les sentiers du monde
Ne suivent point la vérité,
Et sa bouche, au hasard, jette un blasphème immonde
Que son cœur n'a point médité.

....

Mais quelle mélodie, enivrante, inconnue,
Flotte mollement dans les airs ?
Quel son plus ravissant vint jamais de la nue !...
Sur l'aile du vent des déserts !
Est-ce un écho du ciel que tour à tour répètent
Le val ombreux et le coteau ?
Ou le chant matinal des oiseaux qui s'apprêtent
A saluer un jour nouveau ?......

....

....

Là-bas, sur le sentier qui monte la colline,
Une veuve prie en marchant ;

Là-bas, dans le lieu saint, une pauvre orpheline
Mêle des larmes à son chant ;
Et de son chapelet un pieux solitaire
Dévide les vieux grains bénis......
Tous les anges du ciel aux anges de la terre,
Pour louer Dieu sont réunis !

L'HEURE DES ENFANTS

(*Traduit de Longfellow.*)

Lorsque les feux du jour commencent à s'éteindre,
Que de son aîle noire, au loin, la nuit vient ceindre,
Les lacs aux flots d'azur, et les bois et les champs,
Le tumulte se tait, le travail se repose,—
L'oiseau vole à son nid, le zéphyr, à la rose......
C'est aussi l'heure des enfants !

Dans la chambre, là-haut, j'entends un bruit étrange,
Et plus d'un pied mignon qui soudain se dérange
Et froisse, en trottinant, les dessins du tapis ;
J'entends le son plus sourd d'une porte qu'on pousse,
Et des petites voix, l'une humble, l'autre douce,
Qui bruissent comme des épis.

De l'étude où je suis, ma lampe qui scintille
Me laisse apercevoir une forme gentille

Qui descend l'escalier au fond du corridor :
C'est ma chère Allégra, ma petite rieuse ;
Alice est avec elle, et fait la sérieuse ;
Et puis Edithe aux cheveux d'or !

Elles se parlent bas d'un ton plein de mystère...
L'une à l'autre, aussitôt, fait signe de se taire...
La joie éclate bien dans leurs regards coquins !
C'est, sans doute, un complot qu'en secret l'on machine...
Il me vient des soupçons !... On veut, je le devine,
Me surprendre sur mes bouquins !

Et la troupe enfantine avec ardeur s'élance,
Par trois portes où j'ai négligé la défense,
Et franchit vaillamment mes superbes remparts !
Le succès l'encourage ! elle monte à son aise
Sur les bras, le dossier de mon antique chaise !......
Je suis cerné de toutes parts !

Pour se tenir sur moi l'une à l'autre s'appuie :
Leurs baisers sur mon front tombent comme une pluie :
Elles m'ont fortement enchaîné dans leurs bras !
Je suis, comme autrefois, cet évêque célèbre
Captif aux bords du Rhin, ou peut-être de l'Ebre,
Dans la tour magique des Rats.

Mais croyez-vous vraiment, adorables canailles,
Parce que vous voilà dans mes vieilles murailles,

Que de vos grands yeux bleus, moi, je vais avoir peur ?
Je vous retiens ici, mes charmantes guerrières !
Vous ne sortirez plus ! Vous êtes prisonnières,
Et prisonnières dans mon cœur !

Inutile pour vous de faire les rétives,
Vous êtes bien à moi, vous êtes mes captives !
Ma victoire m'inspire une juste fierté !
Jusqu'à ce que mon cœur que la tristesse mine
S'en retourne en poussière, et soit une ruine
Vous n'aurez plus la liberté !

CHANT DU MATIN

Les vapeurs du matin, légères et limpides,
Ondulent mollement le long des Laurentides,
Comme des nuages d'encens.
Au murmure des flots caressant le rivage,
Les oiseaux matineux, cachés dans le feuillage,
Mêlent de suaves accents.

La nature, au réveil, chante une hymne plaintive,
Dont les accords touchants font retentir la rive
Du Saint-Laurent aux vagues d'or ;
Glissant, comme une feuille au souffle de l'automne,
Sur le flot qui module un refrain monotone,
Une barque prend son essor.

Vogue ! vogue ! faible nacelle !
Devant toi la mer étincelle
Des premiers feux du jour nouveau !
Berce ! berce ta voile blanche
Qui se relève et qui se penche,
Comme pour se mirer dans l'eau ;

Tandis que je reste au rivage,
Au pied du vieux chêne sauvage
Où je viens rêver si souvent !
Où, quand le monde me rejette,
L'écho fidèle, au moins, répète
Mes notes qu'emporte le vent.

Et que m'importe la louange
Des hommes dont l'amitié change
Comme le feuillage des bois !
S'il faut chanter, ma lyre est prête ;
Vers mon Dieu, si je suis poète,
J'élèverai ma faible voix.

C'est lui qui fait naître l'aurore !
C'est lui que la nature adore
Dans son sublime chant d'amour !
Il nous sourit, et l'humble hommage
Que lui présente le jeune âge,
Est toujours payé de retour.

C'est lui qui recueille nos larmes !
C'est lui qui dispense les charmes
Dont se revêtent les saisons !
C'est lui qui dit aux fleurs de naître,
Au brillant soleil de paraître,
Pour venir dorer nos moissons !

C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles
Ornés de brillantes étoiles
Qui tremblent dans les flots luisants ;
Qui verse les molles ondées
Dans nos campagnes fécondées
Par les sueurs des paysans !

Il parle, et le monde s'agite,
Le soleil se lève plus vite,
Et tout adore sa splendeur !
Il parle, et tout l'univers tremble,
Et les astres volent ensemble,
En se racontant sa grandeur !

Dans ma misère il me visite,
Quand tour à tour chacun m'évite,
M'abandonnant seul à l'ennui.
Quand m'échappe une plainte amère,
Il me dit : « Pauvre enfant, espère,
C'est moi qui serai ton appui. »

Quand l'amertume nous inonde,
Qu'il n'est plus d'amis en ce monde,
Seul il ne se retire pas.
Quand nous chancelons dans la voie,
Du haut du ciel il nous envoie
Un ange qui soutient nos pas,

LA DESCENTE DES IROQUOIS DANS L'ILE D'ORLÉANS

(20 Mai, 1656.)

PROLOGUE.

Les Hurons, toujours poursuivis par l'implacable férocité des Iroquois, étaient venus élever leurs cabanes autour de la ville de Champlain, espérant que l'ombre du premier Grand Ononthio les protégerait encore.

Sur les bords de l'Ile d'Orléans, une de ces bourgades fugitives, endormie dans une confiance funeste, arrivait à la civilisation dont les saints missionnaires lui avaient fait comprendre le prix et les délices. Déjà elle avait déposé l'arc et la flèche pour prendre la bêche et le hoyau ; déjà les ténèbres de l'erreur et les superstitions de l'ignorance avaient fait place à la lumière de la foi et à la croyance aux saints mystères. Cette peuplade vivait heureuse autour de sa chapelle d'écorce, où elle venait chaque matin prier le Dieu jusqu'alors inconnu, quand les farouches Iroquois, après deux mois de courses à travers les bois et sur les

rivières ; après des ruses et des mensonges de toutes espèces pour tromper les *Blancs*, arrivèrent à quelques lieues au-dessus de Québec, probablement à l'endroit appelé aujourd'hui le *Platon.* Là, cachés dans les bruyères dont le rivage était hérissé, ils attendirent la nuit qui vint les couvrir de son aile pendant que leurs pirogues les emportaient vers la retraite paisible de leurs ennemis.

Les Hurons, après avoir assisté à la messe, venaient de reprendre leurs travaux des champs quand ils furent attaqués par les traîtres Iroquois. Le combat ne fut pas long. Les féroces vainqueurs firent 71 victimes. Quand ils s'en retournèrent ils chantèrent en passant devant Québec, peut-être pour étouffer les cris des prisonniers, peut-être pour se moquer des *Blancs* qui les regardaient passer..

LE CHANT DU DÉPART.

I

Dansons ! chantons ! guerriers ! nous aurons la victoire !
Contre nos ennemis, sans retard, marchons tous.
Allons boire leur sang ! dans leur crâne allons boire !...
En tous lieux nous suivront les puissants manitous.

Au fond de sa cabane un jongleur solitaire,
Dans l'ombre de la nuit a consulté les dieux.

Son oreille attentive attachée à la terre
A senti tressaillir les os de nos aïeux.

Femmes, à votre épaule attachez la nagane :
Suivez les pas vainqueurs de nos braves guerriers !
Que le vieillard sans force, assis dans sa cabane,
Invente des tourments pour tous les prisonniers !

Du sang des ennemis notre lèvre est avide.
Nos pieds sont plus légers que les pieds du chamois.
Sous leurs toits glissons-nous : la vengeance nous guide :
La vengeance, guerriers, le plus cher de nos droits.

Nos forêts ont toujours sous leurs immenses dômes
Le silence profond et l'œil noir de la nuit.
Glissons dans les rameaux comme de noirs fantômes ;
Comme de verts serpents, glissons, glissons sans bruit.

Guerre et mort aux amis de ces Pâles-Visages
Que l'Esprit du Grand Lac a poussé sur nos bords !
Ils n'auront plus jamais de ces vastes rivages
Que le sable qu'il faut pour enterrer leurs corps.

Guerriers, vos tomahawks ! et jusqu'à la rivière
Emportez les canots sur votre bras nerveux.
Honneur à tout guerrier dont la main meurtrière
Au front des ennemis arrache les cheveux !

II

Ainsi, le front orné d'un panache de plume,
Chantait, au point du jour, le chef des Iroquois.
Il dansait en chantant. Comme un fer sur l'enclume
Sur son dos large et nu bondissait un carquois.

Alors se fit entendre une voix infernale
Qui riait aux éclats, dans l'air, on ne sait où......
La forêt se tordit comme sous la raffale
Et l'on vit s'envoler le nocturne hibou.

Et la troupe sauvage, enflammée, écumante,
La rage dans le cœur, s'éloigne des Cantons.
Chaque jeune guerrier promet à son amante
De scalper les cheveux du plus beau des Hurons.

Sa ruse ouvre un chemin. Elle arrive ; elle épie
Le moment favorable à ses affreux complots.
Au milieu des buissons, près du fleuve tapie,
Elle invoque la nuit qui descend sur les flots.

SUR LE FLEUVE.

III

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron !

Sois nous propice, esprit du fleuve :
Guide sûrement nos canots :
Que d'en haut nul rayon ne pleuve
Pour éclairer tes sombres flots.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron !

Sur nous l'ombre de la nuit plane
Pareille à l'aîle d'un corbeau.
On n'entend que l'oiseau qui glane
Quelques poissons dormant sur l'eau.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron !

Nos canots volent sur la lame
Comme les chevreaux dans les bois ;
Ils sont légers comme une flamme,
Et les flots dansent sous leurs poids.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron !

Passons ! car nul feu ne rayonne
Dans la ville où dorment les Blancs :
Du haut rocher qu'elle couronne
La nuit a ceinturé les flancs.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron !

Passons ! avant que l'aube vive
N'éveille les flots endormis !

Passons ! abordons à la rive
Où sont cachés nos ennemis !

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,
Fais gémir l'aviron !
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue
Est le sang du Huron.

IV

Les heures de la nuit roulaient leurs voix funèbres.
Donnant à leurs canots de vigoureux élans,
Bientôt les Iroquois, au milieu des ténèbres,
Touchent, silencieux, la rive d'Orléans.

Le Huron, retiré sous sa tente d'écorce,
Rêvait, dans son sommeil, chasse, amour et bonheur.
En perdant, par degrés, sa grandeur et sa force
Il avait oublié la vengeance et la peur.

L'Orient resplendit d'une aurore nouvelle ;
L'alouette chanta le réveil du matin.
Pour entendre la messe, alors, de la chapelle
Les sauvages pieux prirent tous le chemin.

LA PRIÈRE DES HURONS.

V

Grand Esprit dont la parole
Fait rouler cet univers,
Comme une feuille qui vole
Sous le souffle des hivers,
Ta puissance est admirable ;
Nous t'adorons à genoux :
Prends pitié, Dieu secourable,
Prends pitié de nous !

Nos Pères, dans l'ignorance
Ne connurent point ta loi :
Ils n'ont pas eu l'espérance,
La charité, ni la foi ;
Nous, plus heureux que nos Pères,
Nous t'adorons à genoux :
Prends pitié de nos misères,
Prends pitié de nous !

Ta lumière nous éclaire
Comme le soleil levant :

Ta parole sait nous plaire
Comme les soupirs du vent :
Nous tremblons en ta présence,
Nous t'adorons à genoux :
Prends pitié, Dieu de clémence,
Prends pitié de nous !

LA DERNIÈRE HEURE.

VI

Mille insectes, vêtus d'un transparent corsage,
Luisent, comme des fleurs, sur le sillon fumant,
Traînent à leurs greniers quelque graine sauvage,
S'abreuvent de rosée, ou gazouillent gaîment.

Les rameaux de la vigne, où circule la sève,
Versent l'ombre autour d'eux sur le champ diapré,
Et le trèfle odorant, avec grâce relève,
Au milieu du gazon, son front tout empourpré.

Le bouvreuil, en sifflant sa cantate si douce,
Vole de cîme en cîme, au bord de la forêt,
Ou, pour tisser son nid, cueille des brins de mousse
Emportés par le vent sur le tiède guérêt.

Les Hurons matineux que la sueur inonde
Ensemencent leur champs sans autre anxiété
Que celle de savoir si la glèbe féconde
Sera jaune d'épis au soleil de l'été.

De leur retraite, alors, les Iroquois farouches
S'élancent en poussant d'épouvantables cris.
La flamme est dans leurs yeux, l'outrage dans leurs
Ils cernent les Hurons désarmés et surpris. [bouches.

Dans cet affreux combat, c'est l'autour qui se noie
Dans le sang écumeux des timides agneaux ;
C'est le tigre altéré qui déchire et qui broie
Les cerfs inoffensifs qui boivent aux ruisseaux !

Le Huron expirant de son sang tiède arrose
Le grain qu'il a versé dans le nouveau sillon ;
Et le cruel vainqueur, avec orgueil, repose,
Sur son pâle cadavre un regard de démon.

Les cris et les sanglots des sauvages qui meurent
Retentissent au loin sur l'onde et dans les bois ;
Les mères, sur leur sein, pressent leurs fruits qui pleu-
Et vers le champ de mort s'élancent à la fois. [rent,

La hache au dur tranchant et la flèche sifflante
Frappent sans les troubler ces femmes aux cœurs forts.

Et la bande iroquoise, un moment chancelante,
Recule de terreur en doublant ses efforts.

Mais en vain du Huron le courage s'embrâse ;
L'ennemi le retient dans un cercle fatal,
Comme un puissant boa dans ses orbes écrase
Le taureau mugissant qui broute au fond d'un val.

En vengeant son époux, ici l'épouse tombe,
Et vient grossir des morts le lugubre monceau ;
Et deux frères, plus loin, trouvent la même tombe,
Comme ils n'eurent tous deux que le même berceau.

Là, des vierges de l'île, Ondina, la plus belle,
Ondina dont l'œil noir semble toujours rêver,
Le sein deux fois percé d'une flèche mortelle,
Meurt auprès de l'amant qu'elle a voulu sauver.

Ainsi l'on voit tomber d'un rameau qui se casse
Deux pommes que l'été commençait à mûrir ;
Ainsi, près des ruisseaux, sous l'orage qui passe,
Deux superbes iris se penchent pour mourir.

Et l'automne n'eut pas effeuillé ses journées
Qu'ils se fussent unis au pied du saint autel.
Souvent, près d'une source aux ondes détournées,
On les vit à genoux, le regard vers le ciel.

Cependant les Hurons de toutes parts succombent.
Ceux qu'épargnent la hache, hélas, sont enchaînés.
Sous le tranchant scalpel les chevelures tombent......
Et les crânes tout nus sous les pieds sont traînés.

....
....

Joyeux, ivres de sang, les Iroquois partirent,
Cachant les prisonniers au fond de leurs canots.
Des hauteurs de Québec les Blancs les entendirent......
Ils chantaient, en ramant, leurs exploits infernaux.

LE RÊVE D'UNE JEUNE HURONNE

Tout le monde sait que la vallée du Saint-Laurent aujourd'hui si riante et si belle avec ses maisons blanches, ses prairies vertes, ses moissons et ses vergers, était, il y a trois siècles, la retraite sauvage des enfants des bois ; que notre patrie, notre beau ciel étaient la patrie et le ciel des Algonquins, des Abénakis, des Hurons et de bien d'autres tribus sauvages. Tout le monde sait aussi qu'il ne reste plus guère de trace de ces nations guerrières que nos pères ont vaincues avec la croix ou qui se sont détruites entre elles : quelques Iroquois doux et paisibles au Sault Sainte-Marie ; quelques cabanes d'Abénakis sur les bords de la rivière Bécancourt ; à Lorette, le petit village des Hurons. Les descendants des braves guerriers Hurons ne se sont pas éloignés de la ville de Champlain sous les murs de laquelle leurs pères vinrent chercher un abri contre la férocité de leurs ennemis ! Cependant ils vivent pauvres et délaissés comme s'ils n'avaient pas droit à la compassion de leurs maîtres, eux ces rois d'autrefois, ces alliés fidèles, ces victimes innocentes ! Ils avaient quelques biens, mais on les leur ravit en 1797 pour en faire

un domaine public. Ils avaient une église vieille d'un siècle et demi environ, et ils l'aimaient beaucoup, et chaque dimanche ils venaient y chanter dans la langue de leurs aïeux, les louanges du Grand Esprit ; mais un incendie désastreux la réduisit en cendres il y a deux ans..

Quelques hommes pleins de zèle et de charité, touchés de l'état de désolation où se trouvent ces pauvres sauvages, ont entrepris d'éveiller les cœurs et l'attention des riches et des puissants, et de faire sortir le temple de ces ruines.

L'un de ces hommes toujours prêts à mettre la main à une bonne œuvre m'a prié d'apporter aussi moi mon obole—une petite pierre à l'édifice—et cette obole qu'il demandait et que peut donner le poëte oublié de la *fortune*, la voici.

I

Quand de sombres forêts recouvraient nos rivages,
Et qu'au milieu du jour les animaux sauvages
Vers le fleuve accouraient pour se désaltérer ;
Quand le soleil levant ne venait point dorer
Les blés d'un laboureur ni la croix d'une église ;
Que l'illustre Cartier, de ses hardis vaisseaux
N'était pas descendu sur la terre promise
Qu'il voyait au-delà des eaux.

Un grand peuple régnait sur ces fertiles plaines
Où nos pères, jadis, ont taillé leurs domaines ;

Un peuple de chasseurs, une tribu de rois !
Barbare et valeureux, libre et fier de ses droits,
Ce peuple infortuné que la guerre décime ;
Qui défend ses forêts dont nous sommes jaloux ;
Qui reste notre ami, bien que notre victime ;
Ce peuple est encor parmi nous !

Là-bas, sur les hauteurs, au pied des Laurentides,
S'élève, solitaire, un modeste hameau ;
La rivière Saint-Charle, avec ses eaux limpides
Que voile, en maints endroits, l'ombre d'un jeune ormeau,
Caresse, en murmurant, le seuil de ce village,
Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage,
Sur son lit de cailloux, elle s'agite et fuit.
Comme un daim effaré qu'une meute poursuit,
Dans un gouffre profond qui tout à coup s'entrouvre,
L'onde vertigineuse arrive avec fureur,
Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre
De flots d'écume et de vapeur.

Le village est paisible et son aspect est triste.
Des enfants basanés à l'œil noir et mutin
Y suivent, pas à pas, chaque nouveau touriste,
Pour lui vendre un panier qu'ils ont fait le matin,
Ou, pour avoir un sou, tendent une main sale.
D'autres un peu plus grands, d'une fierté royale,
Armés d'un arc de frêne et d'un léger carquois,
Semblent chercher encor le féroce Iroquois ;

Car ces petits enfants au visage de cuivre
Ont appris de l'aïeul à détester ce nom ;
Et c'est dans ce hameau que nous voyons survivre
Le descendant du fier Huron !

Naguère une chapelle à l'antique façade,
Donnant un air joyeux à la pauvre bourgade,
Elevait vers le ciel la croix de son clocher.
Les Hurons à la messe arrivaient le dimanche
Avec leurs SOULIERS MOUS et leur chemise blanche.
Les femmes, comme ailleurs, promptes à s'approcher
De la maison de Dieu dès qu'elle était ouverte,
Revêtaient, ce jour-là, leur plus belle couverte.
Bientôt un chant pieux montait vers le Seigneur
Avec les flots d'encens et la voix du Pasteur.

Et sous la blanche voûte, avec une foi vive,
Les sauvages chantaient, dans leur langue naïve,
Les louanges d'un Dieu qu'en leur aveuglement
Blasphémèrent, jadis, leurs barbares ancêtres,
Alors qu'ils parcouraient ces rivages en maîtres.
Et ce n'étaient qu'au pied de l'autel, seulement,
Que ces fiers rejetons d'une race héroïque
Voyaient de leur passé le souvenir magique,
S'effacer, comme une ombre, auprès de la grandeur
Du culte saint qui fut leur seul consolateur.

II

Mais, hélas ! aujourd'hui le béni sanctuaire
N'est qu'un mur délabré !
Le sauvage n'a plus son temple tutélaire,
Son refuge sacré !
Il erre, sombre et triste, au milieu des ruines
Que l'herbe vient couvrir,
Cherchant de quel forfait les vengeances divines
Ont voulu le punir !

Il n'entend plus la voix de sa joyeuse cloche
Annonçant, tour à tour,
Que déjà du repos l'heure calme s'approche
Ou qu'enfin il est jour !
Il n'entend plus jamais les chants des brunes vierges
Elevant, vers le ciel,
Une âme toute en feu comme les pâles cierges
Qui brûlaient sur l'autel !

Le dimanche, autrefois, c'était fête au village :
Aujourd'hui tout est deuil !
De son humble maison le timide sauvage
Ne laisse plus le seuil !

Son cœur se refroidit et sa vertu chancelle
Sous le vent du malheur,
Comme on voit chanceler une frêle nacelle
Sur la mer en fureur !

Et l'on dit que le soir, lorsque d'épaisses ombres
Enveloppent ce lieu,
On voit passer souvent, au milieu des décombres
De la maison de Dieu,
Une forme suave, agile, et plus exquise
Que les plus douces fleurs ;
Elle paraît s'asseoir sur une pierre grise
Et répandre des pleurs.

Et plus loin, sur le bord de la belle cascade,
Quand on approche un peu,
On voit un spectre nain qui sautille et gambade,
Et, de ses yeux de feu
Regarde fixement, riant avec malice,
Le saint temple détruit ;
Puis, soudain, il s'élance au fond du précipice
Dès qu'une étoile luit.

Et l'on croit, au hameau, que cette forme exquise,
Ce fantôme brillant
Qui visite, la nuit, les restes de l'église
Et s'assied en pleurant,

C'est l'ange à qui le ciel a confié la garde
Du village Huron,
Et que le spectre affreux qui rit et le regarde
Est un méchant démon.

III

Qui donc sera vainqueur dans cette lutte étrange
Entre l'Esprit céleste et le spectre maudit ?
Le sourire du nain ou la larme de l'ange ?
Ecoutez ce qu'un jour une femme entendit.

Une jeune Huronne allait seule, en silence,
Pleurant son bien-aimé qui tardait à venir.
Sous un feuillage épais que la brise balance
Elle vient s'arrêter pour mieux se souvenir.

Comme un saule rompu son front pâle s'incline ;
Ses regards enivrés commencent à languir !
Tout flotte vaguement !... le jour au loin décline !...
Elle entend des accords qui la font tressaillir :

« C'est en vain que tu veux, démon de la vengeance,
« A ce peuple ravir sa plus chère espérance
« Et le germe sacré de sa vieille croyance !

« De ses débris fumants le temple sortira !
« Au dessus du hameau la croix de fer luira !
« Et sur le saint parvis le sauvage prîra !

« Et la vierge Huronne ira dans la prairie
« Cueillir, comme autrefois, la fleur la moins flétrie
« Pour orner, chaque jour, l'image de Marie !

« Car la vierge est pieuse avec simplicité :
« Et sur ces bords heureux la douce charité
« Auprès de l'indigence a toujours habité. »

Et ce chant prophétique était comme un dictame
Pour le cœur affligé de cette jeune femme !

Elle vit aussitôt l'ange tout radieux
Essuyer sa paupière et remonter aux cieux !

Sur la chûte elle vit le petit nain immonde
Grincer des dents, rugir et s'enfoncer dans l'onde !

Elle vit s'élever, au milieu du hameau,
Sur les cendres du temple, un beau temple nouveau !

....
....

Que ton rêve était doux, jeune fille Huronne !
Ce temple que tu vis que le ciel te le donne !

LE CHANT DES VOLTIGEURS CANADIENS

La Patrie outragée
Demande des vengeurs :
La lutte est engagée :
Aux armes, Voltigeurs !
De victoire en victoire,
Braves, justes, pieux,
Montons jusqu'à la gloire
Où dorment nos aïeux !

Défendons nos campagnes,
Nos murs demi-broyés !
Défendons nos compagnes !
Défendons nos foyers !
Notre langue chérie !
Notre religion !
Défendons notre vie,
Nous sommes nation !...

Nous n'avons d'autres maîtres
Que nos antiques lois !
Malheur ! aux peuples traîtres
Qui méprisent nos droits !

Les sillons de nos plaines,
Nos bois et nos ruisseaux,
Pour leurs phalanges vaines,
Deviendront des tombeaux !

Guerre aux desseins perfides
De nos fiers ennemis !
Montrons-nous intrépides
Puis au devoir soumis.
Devenus plus terribles
A l'heure du danger
Ah ! soyons invincibles,
Et sachons nous venger !

Ecoutez le tonnerre
De nos boulets d'airain :
De notre chant de guerre
C'est le joyeux refrain.
Au bruit de la mitraille
Voyez-nous accourir.
Venez à la bataille
Nous voir vaincre ou mourir !

Quoi ! nous serions esclaves
D'un vil peuple étranger !
Non ! brisons les entraves
Dont il veut nous charger !
L'assistance divine
Ne nous manquera pas :
En main la carabine.
Vite ! doublons le pas !

IRONIE ET PRIÈRE

Il est nuit... Il fait froid... Sur l'angle des toitures
Le vent siffle de plus en plus ;
Et, sous l'acier poli des rapides voitures,
La neige rend des sons aigus.
Le poêle, plein de feu, résonne comme un cuivre.
La lune, de ses réseaux d'or,
Fait scintiller, au loin, le grand linceul de givre...
La ville ne dort pas encor !

Hâtez-vous, jeunes gens, car l'heure qui s'envole
Ne passera plus devant vous !
Allez danser au bal, si le bal vous console
Mieux qu'une prière à genoux.
Allez ! soyez hardis ! une vierge ingénue
Vous laissera sa blanche main ;
Le voile tombera de son épaule nue :
Allez !... On peut mourir demain !

Allez à vos festins, à vos pompeuses fêtes,
Vous dont la paupière est sans pleurs !

Pour semer sur vos pas, pour couronner vos têtes,
L'automne a réservé des fleurs !
Et la vie est si courte, il faut que l'on jouisse
Des biens qu'apporte chaque jour !
Il faut avant que tout passe et s'évanouisse,
S'enivrer de joie et d'amour !

Allez ! n'arrêtez point au seuil de la chaumière
Où gémit un frère indigent.
Entrez dans les salons où des flots de lumière
Ruissellent des lustres d'argent.
Ecoutez les propos, les refrains d'allégresse,
Les orchestres mélodieux,
C'est plus doux que les cris d'une sombre détresse ;
C'est moins triste et moins odieux !

Et qu'importe, après tout, qu'un misérable envie
Et vos plaisirs et vos honneurs ?
Qu'importe un malheureux dont la pénible vie
N'a ni doux rêves, ni bonheurs ?
Détournez vos regards, et gardez votre joie :
Trouvez quelques plaisirs nouveaux :
Chantez ! riez ! dansez ! en beaux habits de soie,
Sur le couvercle des tombeaux !

Vous n'avez jamais vu, tout près de votre porte,
La pâle faim venir s'asseoir ;
Et les ris et les jeux que l'aube vous apporte
Ne s'en vont point avec le soir.

Jamais, pendant l'hiver, dans l'âtre plein de cendre,
Le feu n'a cessé d'ondoyer ;
Jamais, pour votre lit, Dieu ne vous a fait prendre
La pierre de votre foyer !

Riches, connaissez-vous le taudis de la ville
Où se cache la pauvreté ?
Avez-vous, en entrant, vu fuir la jeune fille
Honteuse de sa nudité ?
Avez-vous vu l'enfant à la bouche livide
Qui ne mange point au réveil ?
Oh ! vous ne savez pas combien il est avide
Du pain qu'il voit dans son sommeil !......

Donnez donc à l'enfant l'obole qu'il réclame,
Pour qu'il ne meure pas de faim !
Donnez un peu de bois à tout foyer sans flamme ;
A l'orpheline un peu de pain !
Relevez, sans aigreur, une femme qui tombe,
Et le bon Dieu vous bénira ;
Et puis si les heureux évitent votre tombe,
Le pauvre la visitera.

LE RETOUR DU VOYAGEUR

Salut ! salut ! belle contrée !
Je te connais à mes transports !
Dans mes rêves tu t'es montrée,
Quand j'ai pleuré loin de tes bords.
L'étranger m'offrit un asile,
De l'or et des amis joyeux,
Mais j'aimais mieux le champ fertile
Et le foyer de mes aïeux !

Dans le lointain je vois paraître
Ma chaumière sur le coteau !
Le peuplier que j'ai vu naître
L'ombrage d'un épais rameau !
Souvent, en ses heures amères,
A genoux sous l'arbre tremblant,
Ma mère offrit pleurs et prières
Pour le retour de son enfant.

Je m'en souviens : sur ce rivage,
Je venais rêver vers la nuit :
J'aimais à voir l'oiseau sauvage
Dormant sur le bord de son nid :
Mon œil suivait la faible lame
Que traçait un léger canot ;
J'écoutais le bruit de la rame
Et le chant du gai matelot.

C'est dans ces bois, dans ces prairies
Que je courais petit enfant ;
Le front orné de fleurs chéries
Au seuil j'arrivais triomphant.
Et si quelque peine légère
Venait troubler mon jeune cœur
Dans les bras de ma tendre mère
J'allais oublier ma douleur !

L'HIVER

I

La neige a couronné nos collines brumeuses,
De la campagne, au loin, l'uniforme blancheur
Se déroule pareille aux vagues écumeuses
Où l'on voit se bercer des voiles de pêcheur.

Au fond de la forêt on entend de la hache
Les coups retentissants, sinistres, réguliers,
Puis on entend gémir le grand pin qui s'arrache,
Et tombe en écrasant un rival à ses pieds.

L'hiver au front pelé comme un maigre squelette,
Tout couvert de frimas, s'assied à notre seuil :
Brisant ses blancs festons sur ses pas il les jette,
Comme on jette un drap blanc sur un sombre cercueil.

A la voûte des bois il ôte ses trophées
Comme un Crique aux vaincus ôte la peau du front !
Comme, au clair de la lune, un diable avec des fées
Otent leurs noirs manteaux quand ils dansent en rond.

Dans les plaines en deuil sa main de glace enchaîne
Les lèvres du ruisseau qui voudrait soupirer ;
Elle suspend au tronc de l'érable et du chêne
Des rubans que le vent se plaît à déchirer.

Dans le ciel désolé comme une âme coupable
Le nuage ressemble à l'aile d'un lutin.
A peine d'un souris le soleil est capable,
Et le soir long et morne est proche du matin.

Pour le pauvre, l'hiver c'est un lit de souffrance
Où l'on voit se rouler de poignantes douleurs ;
Mais l'hiver, pour l'heureux, c'est un roi qui s'avance,
En traînant après lui des guirlandes de fleurs.

LA PLAINTE DU MAUVAIS PAUVRE.

II

— « Pendant que chez le riche un grand foyer pétille,
Déployant ses rayons comme un soleil d'été ;
Pendant que dans la nuit, la lampe d'or scintille,
Comme l'œil d'une vierge, au plafond tout sculpté.

« En vain j'attise, moi, ma froide cheminée,
Je ne puis réchauffer mes membres engourdis !......
N'aurai-je donc jamais une autre destinée ?......
Malheur ! je ne crois plus ni Dieu, ni Paradis !......

« Ou Dieu n'est qu'un tyran. Je travaille sans trêve
Pour un morceau de pain, pour un morceau de bois !......
Quel bien ai-je aujourd'hui ? Chaque jour qui se lève
A ma longue misère apporte un nouveau poids !

« Et, sous ce toit de chaume, une pierre est mon siége :
Cette paille est mon lit, et ma table est sans pain !
Je n'ai pour me garder des rigueurs de la neige
Que ces méchants souliers, que cet habit vilain !

« Le riche lève-t-il des mains vides de crimes
Vers ce Dieu sans pitié qui rit de ma douleur ?
Le riche aide le ciel à faire des victimes,
Et le ciel, en retour, le garde du malheur.

« Pourquoi n'être point mort dès le sein de ma mère ?
Pourquoi dans le néant n'être point rejeté ?
Dieu cruel, le tourment de ma vie éphémère
Etait-il nécessaire à ta félicité ?

« Je ne crois pas en Dieu, je me plais à le dire ;
Un Dieu pourrait-il donc avoir un cœur de fer ?
S'il existe qu'il frappe, et qu'à l'instant j'expire......
Nous nous réchaufferons au feu de son enfer ! »

III

Arrête, malheureux ! Blasphémateur, arrête !
Ne te ris pas ainsi de la Divinité.
Sa main brandit la foudre au-dessus de ta tête ;
Et sous tes pieds maudits s'ouvre l'éternité !

Dans les plages de feu de la zône torride,
Sous un soleil ardent, au plomb fondu pareil,
Un homme au front de cuivre, en sa rage stupide,
Ferme les yeux et dit : « Il n'est point de soleil. »

Ainsi, jetant au ciel un blasphème exécrable,
Tu voudrais de ton Dieu douter quelques instants ;
Mais sa voix t'étourdit ; sa présence t'accable ;
Tu frémis, malgré toi, de tes vœux impudents.

Pour prétendre au bonheur qu'as-tu fait dans la vie ?
As-tu gravis le roc où monte la vertu ?
As-tu prié le Dieu que ta bouche injurie
Pour qu'il fit reverdir ton courage abattu ?

As-tu jusqu'à la lie épuisé le calice
A tes lèvres offert par la main du malheur ?

As-tu, d'un pied vaillant, broyé le front du vice ?
As-tu, d'un cœur soumis, accepté la douleur ?

Au temps qui coule et fuit comme l'urne du fleuve
Tu demandes en vain paix ou félicité ;
La poussière où tu gis est le temps de l'épreuve :
La couronne ou la peine est dans l'éternité.

Malheur à l'indigent dont la sombre détresse
Ne cherche de secours que dans l'iniquité !
Malheur au riche, aussi, dont l'infâme maîtresse
Reçoit la pièce d'or due à la pauvreté !

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

IV

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon ;
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes ;
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes
Et se cache au sillon ;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent ;

Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis !
Après elle traînant sa lamentable escorte
La Misère, en haillons, s'est assise à ma porte,
Je suis de ses amis !......

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence
Un pénible regret, une amère souffrance,
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,
L'oiseau ne trouve plus ni le ver, ni la graine
Qui devait le nourrir,
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?
Vole-t-il, emporté sur une aile traînante,
A son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protége :
Il s'envole au rivage où l'hiver et sa neige
Ne vont jamais s'asseoir.

Et lorsque les beaux jours raniment la nature ;
Que les bois et les champs reprennent leur parure,
Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre
Elever, vers le ciel, un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,
Mon âme est dans la paix.
Quand à mon Crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira toute entière
La justice de Dieu.

RÊVERIE

PENDANT UNE SOIRÉE D'ORAGE

Les ombres de la nuit planent sur notre tête,
Et l'œil cherche une étoile en vain ;
On entend, au dehors, le bruit de la tempête
Qui déchire le ciel d'aïrain.

Le roseau se tourmente, et, sur sa vieille souche,
En criant le chêne se tord
Comme le moribond qui se tord sur sa couche
Devant le spectre de la mort.

La pluie, avec fureur, bat l'humble toit de mousse
Où je viens me réfugier ;
Et puis, de temps en temps, une affreuse secousse
L'ébranle en le faisant crier.

Le vent fait des soupirs monotones, funèbres,
Comme les soupirs d'un damné ;
Nul oiseau n'a de voix, hors l'oiseau des ténèbres
Qui crie et se cache étonné.

On entend quelquefois le pavé solitaire
Retentir sous le bruit des pas ;
Puis soudain, de nouveau, tout commence à se taire :
L'ouragan seul ne se tait pas.

Quand toute la nature autour de moi s'agite
Dans ces rudes convulsions,
Je me plais à rêver, et mon âme palpite
Sous le poids des émotions.

J'aime le vent qui pleure en brisant les feuillages,
Les cris d'effroi des matelots ;
J'aime le Saint-Laurent qui jette à ses rivages
La blanche écume de ses flots ;

J'aime l'éclair brûlant qui déchire la nue
Et brille comme un feu d'enfer ;
J'aime l'ombre des nuits, la forêt toute nue
Comme aux jours sombres de l'hiver.

Ces objets de tristesse ont un puissant langage ;
Ils sont pour moi sans nulle horreur ;
Ils sont un souvenir, une fidèle image
Qui parlent à mon pauvre cœur.

Chaque flot qui gémit, chaque feuille qui tombe
En s'en allant nous jette un mot.
C'est une voix qui dit : « L'homme est près de sa tombe :
« Il vient et disparaît bientôt. »

Les arbres dépouillés que ronge la vieillesse,
Les champs que l'automne a jaunis
Ont eu leur doux éclat, leur brillante jeunesse...
Déjà leurs beaux jours sont finis !

Aux baisers du printemps j'ai vu les fleurs naissantes
Livrer leur sein voluptueux ;
J'ai vu du jeune oiseau les ailes frémissantes
Prendre un essor impétueux ;

J'ai vu, comme des mers, nos fertiles campagnes
Bercer leurs flots de blonds épis ;
J'ai vu la marguerite émaillant nos montagnes
De sa neige et de ses rubis.

Quelques jours ont passé... sous leur fatale empreinte
Le feuillage s'est desséché,
Avant qu'on la cueillit la rose s'est éteinte,
Le lis, pour mourir, s'est penché.

L'oiseau ne chante plus au sommet des tourelles ;
L'épis est tombé sous la faux ;
La bise s'est levée ; et, de blanches dentelles
Le givre a garni les rameaux.

Et j'ai dit dans mon cœur : tout ce qui nous enchante
S'enfuit avec rapidité !...
Dans ce monde d'exil, l'un pleure, l'autre chante,
En marchant vers l'éternité.

Heureux qui se souvient que la vie est rapide
Comme la flèche de l'archer,
Le souris de l'aurore, ou la vague limpide
Qui se brise sur le rocher !

Il n'est point captivé comme les fous du monde
Par mille funestes attraits ;
Il ne s'enivre point à cette coupe immonde
Où l'on boit la mort à longs traits.

Il laisse à l'insensé qui s'attache à la terre
Son plaisir fade et passager ;
Au milieu du tumulte il marche solitaire
Comme sur un sol étranger.

Et son regard s'attache à la céleste rive
Où lui sourit le vrai bonheur :
Le chemin du tombeau par lequel on arrive
N'est point pour lui semé d'horreur.

Le proscrit oublieux qui se souvient à peine
Des lieux qui furent son berceau,
Amasse sur sa tête et l'opprobre et la haine
Qui veilleront sur son tombeau.

Et l'homme est un proscrit dans la terre des larmes,
L'homme qui gémit tout le jour !
Et loin de sa patrie, au milieu des alarmes,
Il veut prolonger son séjour !......

Les frivoles douceurs dont il est tant avide
Sont-elles donc un si grand bien ?
Ne sent-il pas toujours que sa pauvre âme est vide,
Que tout ce qui finit n'est rien ?

J'aime la fin du jour, l'écueil où l'eau se brise,
La pâle lampe qui s'éteint ;
J'aime le frêle esquif emporté par la brise,
La jeune fleur qui se déteint !

Je lis dans ces objets dont mon âme est ravie
Un doux présage de mon sort :
Aujourd'hui promené sur le char de la vie,
Demain sur celui de la mort !

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! Car lui seul est mon maître !
A lui seul tout hommage est dû !
Je vois de toutes parts sa puissance apparaître
Dans ce monde où je suis perdu !

Du sein de sa splendeur il voit dans la poussière
L'insecte qui bénit son nom ;
Il sourit à ma peine, il entend ma prière,
Il m'offre un généreux pardon.

Sa sagesse reluit, sa grandeur se révèle
        Dans ces flots d'astres radieux,
Poussière de soleils qui s'échappe et ruisselle
        De ses pas quand il marche aux cieux.

Que son bras me soutienne ou bien que sa justice
        Me laisse ici-bas sans appui,
J'adore sa clémence ou bois l'amer calice
        En m'écriant : Honneur à Lui !

LA VACANCE

AUX ÉLÈVES DU PETIT SÉMINAIRE

Vive la vacance ! }
Oh ! gai ! } *refrain.*
Vive la vacance ! }

Grands comme petits, chantons
L'*ère* qui commence !
L'ivresse que nous sentons
N'est pas la démence :
Nous sommes en liberté,
Redisons avec gaîté :

Vive, etc., etc.

Pour apprendre nos leçons
Plus de violence !
Vieux livres, nous vous laissons
Dormir en silence......

Personne n'étudiera ;
Pour toute tâche on dira :

Vive, etc., etc.

Jamais de punition,
Jamais de défense......
La folle distraction
N'est plus une offense :
Nous avons de doux loisirs
Et cueillons mille plaisirs !

Vive, etc., etc.

Au lit bien tard nous restons :
Quelle jouissance !
De la cloche les *tintons*
Seraient sans puissance :
Amoureux de l'oreiller,
Rien ne peut nous éveiller !

Vive, etc., etc.

Ou si le brillant soleil,
Avec insolence,
Vient troubler notre sommeil,
Heureux d'indolence,
Nous tirons les grands rideaux,
Et nous lui tournons le dos.

Vive, etc., etc.

Et puis à chaque repas
Nous faisons bombance ;
Nous nous vengeons sur les plats
Des jours d'abstinence :
A toute heure, sans danger,
Nous pouvons boire et manger.
Vive, etc., etc.

Dans un bocage, le soir,
Nous menons la danse ;
Ou nous allons nous asseoir
Sur une herbe dense :
Et lorsque la nuit s'étend
Nous rentrons en répétant :
Vive, etc., etc.

Voyez-vous, c'est qu'au printemps
De notre existence
Nous savons jouir du temps,
Et sans résistance
Nous le laissons s'écouler,
Sans cesser de roucouler
Vive la vacance !
Oh ! gai !
Vive la vacance !

LE SOMMEIL DE L'ENFANT

A MADAME EUGÈNE PHILIPPE DORION

L'étoile au ciel s'allume :
Il fait sombre dehors :
L'étoile au ciel s'allume :
Sur ton bon lit de plume,
Dors, petit enfant, dors !

Dors bien jusqu'à l'aurore :
Tous les petits oiseaux
S'en vont dormir encore
Là-bas dans les roseaux.

Entends-tu la fontaine,
Quand tu verses des pleurs,
Entends-tu la fontaine
Qui chante dans la plaine
Pour endormir les fleurs ?

Nous autres pauvres hommes,
La douce paix nous fuit !
Et souvent des fantômes
Nous poursuivent la nuit !

Ton sommeil est tranquille,
Ton réveil sans effroi ;
Ton sommeil est tranquille,
Quand la lampe d'argile
S'éteint à la paroi.

Ton esprit vole encore
Après les papillons
Que tu vis à l'aurore
Jouer sur les sillons.

Un enfant qui repose
Dans son berceau d'osier,
Un enfant qui repose
Est un bouton de rose
Au milieu d'un rosier.

L'ange qui te ressemble
Vient près de ton berceau,
Et dans un rêve, ensemble,
Vous jouez au cerceau.

Et ta mère se lève
Pour voir ton doux sommeil,
Et ta mère se lève
Pour deviner ton rêve,
Ton rêve si vermeil!

Et son baiser effleure
Ta lèvre avec amour :
On dirait qu'elle pleure
Et sourit tour à tour.

Si ton front se dérange
Sur ton doux oreiller,
Si ton front se dérange,
Elle dit à ton ange :
« Ne va pas l'éveiller !......

« Mais rafraîchis sa joue
Chaude de mon baiser ;
Ouvre ton aile et joue
Longtemps pour l'amuser. »

L'étoile au ciel s'allume :
Il fait sombre dehors :
L'étoile au ciel s'allume :
Sur ton bon lit de plume,
Dors, petit enfant, dors !

PREMIER DE L'AN

L'ENFANT.

Oh ! j'aime la nouvelle année !
C'est une fée à l'œil d'azur,
Dont la lèvre n'est point fanée,
Et dont le cœur est encor pur.

Dès l'aurore elle nous apporte,
Sans bruit et sans nous éveiller,
De beaux hochets de toute sorte,
Qu'on trouve sous notre oreiller !

On dit qu'elle use de largesse
Envers la veuve et l'indigent,
Et qu'elle a des fruits de sagesse
Dans une corbeille d'argent.

Mère, au petit enfant qui pleure
Est-ce qu'elle en donne en passant ?

Faut-il qu'il dorme de bonne heure
Et qu'il soit bien obéissant ?

LE JEUNE HOMME.

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !......
Amis, sachons en profiter !
Oublions le passé ! Le passé n'est qu'un rêve !
Il ne faut point le regretter.
Oh ! la vie est charmante ! Epuisons, sans attendre,
La coupe des riants plaisirs !
Enivrons-nous encor d'un regard doux et tendre
Qui sait caresser nos désirs !

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !......
Pour nous il n'a point de tombeau !
N'allons point rappeler le moment qui s'achève
Lorsque le présent est si beau !
Assez tôt les chagrins, la débile vieillesse
Nous mettront des rides au front :
Savourons nos beaux jours ! Egayons la jeunesse !
Bientôt, hélas ! ils finiront.

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !......
Oh ! qu'il soit pur ! qu'il soit serein !
Peut-être apporte-t-il, celui-là, quelque trève
Aux larmes du pauvre orphelin.
Près de lui l'on sourit, l'on s'amuse et folâtre,
Sans regrets comme sans ennui,......

Triste et seul, comme hier, il s'assied près de l'âtre
Pour pleurer encore aujourd'hui !

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !......
Comme un flot vient après un flot,
Impétueux ou calme, expirer sur la grève
Qui tremble aux cris du matelot.
Bien vite nous fuyons le berceau du jeune âge !
Et les fleurs qu'au bord du chemin
Nous cueillons, chaque jour, pour charmer le voyage,
Se flétrissent dans notre main !

LE VIEILLARD.

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent !...
Comme vous, autrefois, j'étais jeune et léger ;
J'avais au fond du cœur de belles espérances ;
J'ignorais les ennuis, j'ignorais les souffrances ;
Et je ne croyais point qu'ainsi tout dût changer !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent...

Je trouvais que les jours étaient lents à venir :
J'aurais voulu, mon Dieu ! les voir tomber plus vite.
Comme vous je courais au jeu qui vous invite :
J'oubliais le passé pour croire à l'avenir !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent !...

Je vois bien quelle était, en ce temps, mon erreur :
Et si je retournais aux sources de la vie !...
Mais j'arrive au banquet où la mort me convie !...
A mon âge on n'a plus qu'une vaine terreur !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent !...

Maintenant ma voix tremble et je suis sans amour :
Le long de mon sentier je m'en vais solitaire :
Mon front pâle et ridé s'incline vers la terre :
Et je cherche ma vie, et ne trouve qu'un jour !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent !...

Mais il est, toutefois, un grand bonheur pour nous,
Pour nous, pauvres vieillards que la tombe réclame,
Qui rêvons, tout le jour, assis devant la flamme......
Oh ! c'est de vous bénir, mes enfants, à genoux !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-
[sent !...

A MES PETITES SŒURS LEONTINE ET ANGELINE.

Plus loin que le nuage
A la frange d'azur,
Dont l'inconstante image
Roule au fond du lac pur ;

Plus loin que ce beau voile
Aux replis radieux
Où scintille l'étoile
Cette perle des cieux,

Le chœur brillant des anges,
Adorant le Seigneur,
Célèbre ses louanges
Et chante en son honneur ;

Lui porte la prière
Qu'on lui fait chaque jour,
Les pleurs de la misère,
Et les chants de l'amour !

Dans ce chœur qui proclame
Du Très-Haut les douceurs,
Deux esprits tout de flamme
Furent ici vos sœurs.

Elles étaient gentilles
Comme le fruit naissant
Que le long des charmilles
Vous cueillez en passant.

Deux anges de leurs ailes
Protégeaient leur berceau,
Comme deux fleurs nouvelles
Couvrent un nid d'oiseau.

Mais un jour ils leur dirent :
« Venez loin de ce lieu. »
Et toutes deux sourirent
Et volèrent à Dieu.

Et notre pauvre mère
Prit le deuil et gémit.
Sa peine fut amère
Mais sa foi se soumit.

Elle pria sans cesse,
Sans cesse avec amour.
Dieu calma sa tristesse......
Et vous vîtes le jour.

SOUVENIR DES BRAVES DE 1760

I

O vous qui sous vos pieds foulez cette poussière
Teinte du noble sang des preux,
Reportez un moment vos regards en arrière ;
Songez à ces temps moins heureux
Où la guerre troublait nos paisibles campagnes ;
Où les mères pleuraient leur sort ;
Où des rives du fleuve au pied de nos montagnes
Retentissait un cri de mort !

II

Alors, bouillants d'ardeur, mille héros naquirent
Pour sauver nos biens et nos lois.
Le combat fut pour eux une fête : ils vainquirent !...
Mais ce fut la dernière fois !
Sanglant, humilié, le drapeau de la France
Dût repasser les vastes mers :
Le Canadien pleura sa dernière espérance
Et ses regrets furent amers !

III

Mais il demeura grand dans sa longue infortune ;
Devant son Maître il resta grand
Comme le chêne altier que l'orage importune
Et qui se courbe en murmurant.
Et souvent il crut voir, sous le charme d'un rêve,
Un drapeau blanc semé de lys
Revenir de ces lieux où le soleil se lève
Et flotter sur son beau pays.

IV

Or voici que le vent du midi, sur son aile,
Nous apporte d'étranges sons :
D'un triomphe sacré c'est la voix solennelle
Après la clameur des canons.
Et ces bruits merveilleux de combat, de conquête,
Font tressaillir, dans leur cercueil,
Les mânes des guerriers qu'un brillant jour de fête
Rappelle au monde avec orgueil.

V

O France, après longtemps, sous le ciel d'Amérique
On revoit tes fiers étendards !

Devant tes escadrons du superbe Mexique
Croulent soudain les hauts ramparts !
Tu redonnes la paix et tu rends sa couronne
Au peuple qui gît dans les fers ;
Ton glaive étincelant fait trembler sur son trône
Le Monarque injuste ou pervers.

VI

Dans leur tombe d'un siècle entendez-vous encore
Frémir les cendres des héros ?
C'est pour vous saluer, blonds enfants de l'aurore,
Que tressaillent ces nobles os !
C'est pour vous saluer, vous dont le nom s'envole,
D'astres en astres, jusqu'au ciel !
Vous qui, le front orné d'une même auréole,
Expirez sur le même autel !

VII

Levez-vous ! levez-vous, immortelles phalanges
Qu'un jour de gloire a vu tomber !
Après cent ans de deuil à vos funèbres langes
Le monde peut vous dérober !
Levez-vous et voyez ! Nos forêts et nos terres
Ne nourrissent plus d'ennemis !
Ceux que vous combattiez sont devenus nos frères :
La même loi nous a soumis !

VIII

Et qui donc oserait nous ravir l'héritage
Qu'un jour vous nous avez cédé ?
Qui pourrait nous chasser du fertile rivage
Que votre sang a fécondé ?
Il verrait celui-là qu'un peuple qu'on opprime
Se réveille toujours puissant !
Et, poursuivi sans trève, il laverait son crime,
Son crime atroce dans son sang !

IX

Des soldats valeureux qui jadis le vengèrent
Notre peuple s'est souvenu ;
A leurs petits enfants les vieillards racontèrent,
Quel labeur ils ont soutenu ;
Et la reconnaissance, au champ de la victoire,
A buriné leur souvenir
Sur un bronze orgueilleux qui redira leur gloire
Dans les siècles de l'avenir !

LA PETITE MENDIANTE

Louise avait quinze ans. Sa lèvre était pâlie,
Et dans son jeune cœur l'amertume régnait ;
Et dans ses grands yeux bleus pleins de mélancolie,
Comme dans un miroir, son âme se peignait.

Sa taille était légère ainsi qu'un tendre saule,
Ses cheveux ondoyants, son air doux et rêveur ;
Une écharpe de lin cachait mal son épaule,
Et déjà ses pieds nus méprisaient la douleur,

Elle allait mendiant : et pieuse et naïve,
Quand au seuil d'un heureux un refus l'accueillait,
Etouffant sa douleur elle chantait, plaintive,
Ces douloureux refrains que l'écho recueillait :

« Sous ma misère je succombe !
J'ai faim et ma voix faible tombe !.....
J'aurai pour asile demain
La tombe......
Oh ! donnez un morceau de pain.....
J'ai faim !

Je connus un jour l'opulence,
Et je secourus l'indigence ;
Jamais je fis au malheureux
D'offense,
Et j'invoquai souvent pour eux
Les cieux.

Dans son nid, parmi le feuillage,
Le jeune oiseau gaiement ramage :
Pour se nourrir il a le grain
Sauvage,
Et moi je demande du pain
En vain !

Dieu garde la fleur éphémère ;
En sa grande bonté j'espère :
Il est toujours de l'orphelin
Le père,
Et dans le ciel à son chagrin
Met fin ! »

Un jour des plus affreux que l'hiver nous apporte
Elle chantait au seuil d'un avare cruel ;
Le riche, en blasphémant, lui refusa sa porte,
Mais alors le bon Dieu la fit entrer au ciel.

CHANT DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Regarde, ô saint Patron, regarde,
Agenouillé dans le saint lieu,
Ce jeune peuple qui craint Dieu
Et qui se confie à ta garde !
Veille sur lui,
Sois son appui :
Et de sa prière naïve
De sa foi confiante et vive
A l'Eternel
Porte le tribut solennel.

Que des accords nouveaux, sous les voûtes sacrées.
Comme un écho du ciel, résonnent en ce jour !
Que nos fleuves, nos bois, nos plaines diaprées
Chantent au saint Patron un cantique d'amour !

Que nos accents s'unissent
Aux gazouillements des oiseaux,
Aux feuillages qui bruissent,
Aux doux murmures des ruisseaux !
Qu'ils soient une prière
Qui monte vers les cieux
Pareille à la lumière
D'un matin radieux !

Glorieux protecteur de nos rives paisibles,
Heureux ou malheureux nous recourons à toi :
Remplis nos cœurs d'amour, rends nos bras invincibles,
Fais briller sur nos pas le flambeau de la Foi !

Chantez vieillards pieux dont la course s'achève !
Jeune homme plein d'espoir, dis un chant de bonheur !
O fils du Saint-Laurent, votre concert s'élève,
Comme un parfum béni, jusqu'aux pieds du Seigneur !

Paisible laboureur venu de ta prairie,
A genoux dans le Temple en priant tu diras :
« O ma religion, ô ma chère patrie,
« J'ai pour t'aimer un cœur, pour te défendre un bras ! »

Amis, si la victoire,
A fait nos pères immortels,
C'est qu'au sein de la gloire
Ils priaient au pied des autels.
Ah ! marchons sur les traces
De nos nobles aïeux,
Ils ont cédé leurs places
A des fils dignes d'eux !

Seigneur, verse toujours dans nos riantes plaines,
Ta céleste rosée et tes douces faveurs !
Que l'humble paysan voit ses granges bien pleines,
Que le pauvre à son pain trouve plus de saveurs !

Regarde ! ô saint Patron, regarde,
Agenouillé dans le saint lieu,
Ce jeune peuple qui craint Dieu
Et qui se confie à sa garde !
    Veille sur lui,
    Sois son appui :
De sa foi confiante et vive,
Et de sa prière naïve
    A l'Eternel
Porte le tribut solennel.

HYMNE A MARIE

A MA MÈRE.

Ainsi qu'une lampe rêveuse
Eclaire faiblement une sombre cloison,
Le jour n'éclairait plus le bord de l'horizon
Que d'une lumière douteuse.

Dans les bois, dans les prés, au vallon, au coteau
Le silence était grand comme dans un tombeau;
Seulement, en roulant ses ondes,
Le Saint-Laurent, parfois, jetait de longs sanglots;
Et, dans leurs cavernes profondes,
Pour répondre à ces bruits s'éveillaient les échos.

Mais voici que des voix subites
Parmi des sons brillants s'élèvent du saint lieu.
Au pied d'un saint tableau de la mère de Dieu
Ainsi chantaient d'humbles Lévites :

« Prête l'oreille à notre voix,
« Adoucis notre peine amère,
« O toi que nous donna pour mère
« Ton divin Jésus sur la croix.

« A toi gloire, amour et louanges,
« O la plus belle fleur des cieux !
« Les luths et les harpes des anges
« Chantent ton nom mélodieux.

« Méditant son sublime ouvrage
« L'adorable Divinité
« A contempler ta douce image
« Se plut de toute éternité.

« C'est par toi que Dieu nous éclaire......
« Comme, dans la nuit, le soleil
« Par la lune humble et solitaire,
« Nous verse son éclat vermeil.

« L'encens suave à tes pieds fume :
« Enivré des chastes ardeurs
« Que ton divin sourire allume,
« Tout le ciel chante tes grandeurs.

« Veille pour nous, brillante Etoile,
« Comme la lampe du saint lieu :
« Ton regard fait tomber le voile
« Qui nous dérobe notre Dieu !

« Veille, ô toi par qui l'on espère,
« Comme auprès de son nouveau-né,
« Avec souci la jeune mère
« Veille quand la nuit a sonné.

« Dans ce monde nos tendres mères
« Nous entourent de mille soins ;
« Elles pleurent sur nos misères,
« Elles préviennent nos besoins ;

« Mais on dit, ô bonne maîtresse,
« Que tes soins sont plus généreux ;
« Que nulle mère ne s'empresse
« Comme toi de nous rendre heureux.

« Adoucis notre peine amère,
« Prête l'oreille à notre voix,
« O toi que nous donna pour mère
« Ton divin Jésus sur la croix. »

LA VENGEANCE

LÉGENDE.

I

Chez nous le Saint-Laurent, reculant son rivage,
S'en vient, au fond d'une anse à l'aspect fort sauvage,
Lécher le pied d'un grand coteau.
Des arbres, du gazon, des réseaux de fougères,
Fleurissant au soleil, de leurs ombres légères,
Le voilent comme d'un manteau.

Parfois, lorsque la nuit, dans un morne silence,
Ouvre une aile plus noire, et longtemps se balance
Sur notre paisible hameau,
On croit entendre, auprès, un vent léger qui brame
Et le bruit cadencé d'une flexible rame
Qui plonge et replonge dans l'eau.

On croit entendre encore une voix plus amère,
Comme le chant plaintif de quelque jeune mère

Sur le tombeau de son enfant ;
Et puis un cri sinistre éclate sur la rive,
Comme un cri de hibou lorsque le jour arrive,
Ou comme un arbre qui se fend.

Or, voici ce qu'un jour me raconta Jean-Pierre
Dont la cendre, là-bas, repose au cimetière,
Sous la garde d'une humble croix.
A vous qui de l'amante êtes le vrai modèle
J'offre ce court récit : que votre amour fidèle
Le croie ainsi que je le crois.

II

« Sur ces bords souriants que le fleuve submerge,
Jadis, près de sa mère, une pieuse vierge
Coulait des jours heureux.
Léonard, le pêcheur de la côte voisine,
Faisait rêver son cœur. Souvent, sur la colline,
On les voyait tous deux.

« Mais un autre adorait cette enfant douce et belle :
François était son nom. Il nourrissait pour elle
Une coupable ardeur ;
Et toujours dédaigné, n'ayant plus d'espérance,
Il tramait, dans son âme, une noire vengeance,
En feignant la candeur.

« Un matin, tous les bois agitaient leur ramure,
Et la brise du jour commençait son murmure,
L'oiseau, ses chants d'espoir ;
Sur les toits du hameau serpentait la fumée,
La fleur berçait au vent sa coupe parfumée,
Comme un riche encensoir ;

« Les perles du ruisseau scintillaient dans la plaine
Et les iris d'azur, penchés sur la fontaine,
Se miraient tour à tour ;
Déployant, gracieux, ses deux ailes de soie,
Le léger papillon volait, dansait de joie
Dans un rayon de jour ;

« Sur les bancs de gazon de cette âpre colline
Qu'un frais ruisseau va ceindre et qu'un bosquet domine,
Clémence vint s'asseoir,
Et d'une voix émue, à la plaine sauvage,
Elle redit ces mots que le vent du rivage
Chante encor chaque soir :

« Que fais-tu loin de moi, toi que mon âme adore ?
« De la vive alouette, à la rive sonore,
« J'entends vibrer la voix !
« Que fais-tu loin de moi pendant que je t'appelle ?
« Les nids chantent partout, et l'aurore ruisselle
« Sur la mousse des bois !

« Je t'attends, Léonard, sur la verte colline,
« A l'heure où le roseau se réveille et s'incline
« Pour saluer le jour !
« Le Zéphire embaumé qui promène la nue,
« Et le chantre des bois, lorsque je suis venue,
« N'étaient point de retour !

« J'ai bravé, pour venir, l'ombre qui m'intimide,
« Et j'ai mouillé mon pied sur la pelouse humide
« Des larmes de la nuit !
« Pour venir j'ai trompé ton rival implacable ;
« J'ai fui le fier François dont le regard m'accable
« Et partout me poursuit !

« Ah ! pendant que j'attends, agitée, inquiète,
« Sur la branche fleurie, au dessus de ma tête,
« L'oiseau dit son bonheur !
« Les heures, lentement, emportent ma souffrance ;
« Avec l'ombre qui fuit s'en va mon espérance,
« Et la paix de mon cœur !

« Hâte-toi, Léonard, le bonheur qui se lève,
« Bientôt, dans le passé, ne semble plus qu'un rêve
« Qui ne peut revenir !
« Viens redire à mon cœur une tendre parole !
« Viens t'asseoir près de moi : ton regard me console...
« J'ai peur de l'avenir !......

« L'onde qui retentit en tombant goutte à goutte ;
« L'insecte aux ailes d'or qui sillonne sa route
« Dans la pourpre des cieux ;
« La lampe solitaire avec sa pâle flamme,
« Quand je suis loin de toi, ne charment pas mon âme,
« N'enchantent pas mes yeux !

« Mais qu'entends-je tout près ?......Les feuillages pal-
[pitent !......
« Sous les bois frémissants des pas se précipitent !......
« Léonard, est-ce toi ?
« Viens-tu jouir encor du réveil de la terre ?
« Rien ne trouble le cœur en ce lieu solitaire,
« Et......Mon Dieu ! sauvez-moi !...... »

Elle avait vu François brandir, sous la bruyère,
Un poignard tout sanglant dans sa main meurtrière...
Devinant son dessein,
Elle voulut s'enfuir ; mais le fer homicide,
Du sang de son amant encore tout humide,
Se plongea dans son sein.

....
....

Et depuis on entend, au milieu du silence,
Quand il fait noir au ciel, que la nuit se balance
Sur notre paisible hameau,
Ce cri sinistre et bref, ce vent léger qui brame,
Et ce bruit cadencé d'une flexible rame
Qui plonge et replonge dans l'eau.

LA DESCENTE DU RICHELIEU (1)

Vois-tu, près de la ville,
Dans cette anse tranquille,
Ce superbe bateau,
Avec sa longue chaîne
Et son beau mât de chêne
Plus haut que le coteau ?

Sur la vergue sa voile,
De la plus blanche toile,
Est roulée avec soin.
Et la brise déploie
Son pavillon de soie
Qu'on reconnaît de loin.

(1) Le Richelieu, ici, n'est pas la rivière Richelieu, mais un endroit du fleuve qui se trouve en haut du Platon. Le courant y est très rapide et le chenal resserré entre des bancs de roches.

Ce n'est pas aujourd'hui que je descendais ainsi le Richelieu à bord d'un de ces bateaux légers qui courent sur les côtes du grand fleuve, butinant comme des abeilles ; mais qu'importe un jour ou un an dans le passé ? Jamais je n'oublierai les émotions que je ressentis en voyant prier ces pieux matelots pendant que le bateau glissait comme une flèche le long des rochers sonores où les vagues se tordaient comme des serpents. Je demandai si c'était la coutume parmi les marins de réciter les litanies de la Ste. Vierge en passant le Richelieu. Le mousse, qui était en même temps le *second* me répondit : " C'est une coutume assez fidèlement observée même par ceux qui ne prient point en d'autres temps, car voyez-vous, le danger rend dévot ; cependant, ajouta-t-il, en riant d'un rire narquois, on ne prie ainsi que lorsque le bateau est bien chargé."

Ce matin, à l'aurore,
Il sillonnait encore,
Incliné sur le flanc,
La petite rivière
Où ma vieille chaumière
Mire son toit tout blanc.

Mais le vent favorable
Fit courir sur le sable
Un sillon murmurant,
Le bateau, voile ouverte,
Entra dans l'urne verte
Du vaste Saint-Laurent.

Sur le gaillard d'arrière
Assis avec mon frère
Vieux marin de vingt ans,
Les yeux vers le rivage,
J'écoutais le ramage
Du vent dans les haubans.

Oh ! que j'aimais la brise
Et l'onde verte ou grise
Modulant des accords !
Voix tendres, angéliques,
Hymnes et saints cantiques
Que répétaient les bords.

Ces brises qui frémissent,
Ces vagues qui gémissent
Et s'en vont tour à tour,
C'est l'homme qui soupire,
Qui chante, pleure, expire
Et passe sans retour ?

Près d'un roc qu'il évite
Le bateau glisse vite
Et vogue en plein milieu :
« A genoux ! » dit mon frère,
« A genoux ! téméraire :
« Voici le *Richelieu !* »

Et le fleuve, en écume
Comme un volcan qui fume,
Bouillonnait sur l'écueil.
Un bruit sourd et sublime
S'élevait de l'abime
Comme d'un noir cercueil.

Et, pour prier la Vierge,
Sur le pont de la berge
Nous étions à genoux.
Chaque parole sainte
Semblait chasser la crainte
Et l'écueil loin de nous.

Mon âme était émue
Comme un flot où remue
Quelque rayon des cieux ;
Ma voix était tremblante,
Une larme brûlante
S'échappait de mes yeux.

Touchant et saint usage
D'un peuple heureux et sage
Sois cher aux matelots,
Tant que l'écueil perfide
Du Saint-Laurent limpide
Tourmentera les flots !

SOUVENIR

. . .Je vous laisserai moins souvent deviner que je vous aime.

S. R.

—Et j'étais là rêveur, assis auprès de l'âtre,
Seul avec cette enfant que mon âme idolâtre ;
Elle écoutait la bise et tressaillait d'effroi,
Comme au long tintement du lugubre beffroi :
Son pied où retombaient les replis de sa robe,
Se cachait à demi, comme un fruit que dérobe,
Aux regards du passant, le feuillage discret.
Sa jeune âme, pour moi, n'avait plus de secret.
Un doux rayon du feu qui flambait sur la pierre,
Venait rire et jouer sous sa chaste paupière :
J'entendais les soupirs de son cœur virginal ;
Et son sein ondulait comme au vent matinal
Ondule un flot d'argent sur le bord du rivage
Qui s'éveille et module une plainte sauvage.
Et puis elle disait en me pressant la main :
« Toi qui m'aimes ce soir, m'aimeras-tu demain ? »
Et cachant son beau front dans ses deux mains brû-
[lantes ;
Honteuse, elle attendait mes paroles trop lentes,

Un soupir, un regard, quelques tendres serments...
Et le feu pétillait en rongeant les sarments ;
Et, sur l'angle du toit la raffale d'automne,
Murmurait tristement son refrain monotone ;
Et j'écoutais encor, toujours sombre et rêveur,
Cette voix enfantine et pleine de saveur
Qui vibrait dans mon âme, au milieu du silence,
Comme un épis doré que la brise balance.

....

Une larme tomba sur son front radieux.
—« Serait-ce, ô mon ami, le dernier des adieux, »
Dit-elle en soupirant et d'une voix timide ?
Et, reposant sur moi son regard tout humide,
Elle semblait attendre, avec espoir et peur,
Un mot qui vient du ciel quand il n'est pas trompeur.
Et mon cœur débordait d'une ivresse suprême.
Et je lui dis tout bas : « Tu sais bien que je t'aime !...
Je t'aime, ange béni qui sèmes, sur mes pas,
Des fleurs que les hivers ne déracinent pas !
Qui chasses de mon front les sinistres pensées !
Qui viens rendre à mon cœur ses ivresses passées !
Qui dissipes mon trouble et mes rêves trompeurs,
Comme un vent du matin dissipe les vapeurs !......
Je t'aime, ô douce enfant, comme la jeune abeille
Aime la vive fleur qu'épanche la corbeille,
La corbeille de Mai sur la rive des eaux !
Je t'aime, tu le sais, comme nos doux oiseaux
Aiment les feux du jour qui vont, de feuille en feuille,
Jusqu'au frais nid de mousse où leur chant se recueille !
Comme les moissonneurs, sous le chêne assemblés,
Aiment un beau soleil qui dore au loin les blés !
Dis-moi, dis-moi le feu dont ta jeune âme est pleine !

Ne crains rien. Si le vent qui souffle sur la plaine,
Emporte, loin de nous, les fleurs que nous aimons ;
Si la brume s'efface à la cime des monts ;
Si le nuage d'or disparaît dans l'espace ;
Si le flot écumeux s'avance, chante et passe,
Pour ne plus revenir aux bords qu'il a quittés ;
Ne crains rien, pauvre enfant : Les douces voluptés
Que ton sourire d'ange et que tes yeux de flamme,
Peut-être, à ton insu, font naître un jour dans l'âme,
Ne s'éteignent jamais ! Tu sais toujours charmer ;
Et le cœur qui t'aima ne peut cesser d'aimer ! »

....

Et pendant que ces mots, comme une douce ondée
Qui fait verdir, au loin, la terre fécondée,
Rendaient la joie au cœur de cette chère enfant,
Une larme roulait dans son œil triomphant,
Et tombait sur sa main comme une riche opale ;
Le rayon du foyer devenait froid et pâle ;
La bise, par degrés, dans le ciel s'apaisait ;
Et près du feu mourant le grillon se taisait.

....

« Mais vois, lui dis-je encor : le feu dort sous la cendre !
Là-bas, à l'horizon, vois la lune descendre !
Ecoute ! on n'entend plus les murmures du vent !
Et le grillon plaintif nous parle moins souvent !
Regarde autour de nous !...... tout fleurit puis se fane ! ...
La phalène qui tend son aile diaphane !
Et la fleur du vallon qu'elle va butiner !
Et l'insecte joyeux que tu vois trottiner !.........
Nous aussi, pauvre enfant, puisqu'il faut que tout [meure,
Nous aussi laisserons cette aimable demeure,

Témoin de nos plaisirs, témoin de ce beau jour !
Mais nous la quitterons pour un autre séjour,
Où, sans doute, parfois, nous nous souviendrons d'elle !
Un séjour où l'on aime, où l'on reste fidèle,
Fidèle à son ami, comme fidèle à Dieu !......
Là, plus de longue attente ou de pénible adieu !
Là, plus de mauvais jours, ni d'amères alarmes !
Là, plus d'amis ingrats, de haines, ni de larmes !
Mais tout chante et s'unit en d'éternels accords !
Un éclat merveilleux illumine nos corps ;
Et l'amour seul survit dans ce lieu d'allégresse.
Le cœur est embrasé par un transport d'ivresse
Plus suave et plus pur que la chaste douceur
Que ressent l'orphelin retrouvant une sœur !
Plus doux que le bonheur d'une mère ravie
Qui voit son premier né souriant à la vie !
Plus doux, ange d'amour, que le tendre baiser
Qu'au front pur d'un enfant elle aime à déposer !...»

....

Et pendant que ces mots, comme une douce ondée
Qui fait verdir au loin la terre fécondée,
Rendaient la joie au cœur de cette chère enfant,
Une larme roulait dans son œil triomphant,
Et tombait sur sa main comme une riche opale ;
Le rayon du foyer devenait froid et pâle ;
La bise, par degrés, dans le ciel s'apaisait ;
Et près du feu mourant le grillon se taisait............

DÉTRESSE ET CHARITÉ

Le soleil descendait derrière les montagnes,
Et l'Orient devenait noir :
Quelques rayons encor, glissant sur les campagnes,
Se mêlaient aux ombres du soir.
J'étais seul et pleurais ma dernière espérance.
Bientôt un doigt mystérieux
Vint fermer ma paupière et jeter, en silence,
Un sombre voile sur mes yeux.

Et par delà les mers, sur un lointain rivage,
Je vis une femme à genoux :
La pâleur de la faim déparait son visage ;
Elle tendait ses mains vers nous.
Et les flots qui passaient répétaient sa prière ;
Et ses accents étaient plaintifs
Comme le bruit du vent à travers la bruyère,
Comme le bruit sourd des récifs !

Cette femme à genoux, hélas ! c'était la France,
La France chère à nos aïeux !......
Elle versait des pleurs en voyant la souffrance
De ses enfants laborieux !......

Et, près de moi, je vis, au même instant, un ange
Venu du céleste séjour :
L'empreinte de ses pas laissait un baume étrange,
Ses yeux brillaient comme le jour.

Il allait empressé, demandant une obole,
A chaque seuil, au nom de Dieu.
Riche ou pauvre, touché de sa douce parole,
Pour l'indigent donnait un peu.
« Regardez, disait-il, regardez sur la rive
« La femme qui vous tend les bras :
« Vos pères l'aimaient bien ! Quand un malheur arrive,
« Enfants, ne soyez point ingrats !

« Mais laissez-vous toucher par l'auguste infortune
« De ceux que frappe le Seigneur.
« Malheur à celui-là qu'une larme importune,
« Et qui s'aveugle en son bonheur !
« Tout finit ici-bas ! et les jours de la vie
« Sont tour à tour ombre et clarté ;
« Et peut-être, demain, porterez-vous envie
« Au pauvre aujourd'hui rejeté !

« Ecoutez les soupirs d'un enfant qui s'éveille
« Et qui demande un peu de pain !
« Il n'a pas souvenir d'avoir mangé la veille !
« Il pleure ! il pleure ! et c'est en vain !
« Ecoutez les sanglots d'une mère encor jeune
« Qui tient, contre son sein tari,

« Le fruit de ses amours qu'un cruel et long jeûne
« A déjà pour jamais flétri !

« Enfants du Saint-Laurent, c'est la voix de la France
« Qui vous demande du secours !
« Si jadis elle n'eut pour vous qu'indifférence,
« Vengez-vous en l'aimant toujours.
« Quand la sombre Tamise, un jour, vous dit sa peine,
« Vous ne fûtes point oublieux......
« Vous verriez sans regrets, sur les bords de la Seine,
« Souffrir les fils de vos aïeux !......

« Vous, riches citadins, qui n'avez rien à craindre
« De l'approche du lendemain ;
« Vous qui n'avez jamais aperçu, sans le plaindre,
« Le pauvre sur votre chemin,
« Femmes, donnez un sou pour l'ouvrier qui tombe
« En demandant quelque travail !
« Oh ! vendez, s'il le faut, pour lui fermer la tombe,
« Vos bijoux d'or et votre émail !

« Donnez ! et le Seigneur qui voit le sacrifice,
« Mères, fécondera vos flancs !
« Donnez ! et vos enfants feront votre délice ;
« Ils béniront vos cheveux blancs.
« Donnez pour que le champ, à l'automne, se noie
« Sous les flots d'or de la moisson !
« Donnez pour que toujours une divine joie
« Habite dans votre maison !

« Donnez ! et quand viendra cette heure de mystère
« Où l'on voit s'ouvrir le tombeau,
« Vous laisserez sans peine, et la vie, et la terre,
« Pour un autre monde plus beau !
« Donnez ! car ici-bas ce qu'au pauvre l'on donne
« Est un bien qui n'est point perdu !
« Donnez ! afin qu'un jour le bon Dieu vous pardonne
« Et qu'au ciel tout vous soit rendu ! »

Ainsi disait cet ange. Et puis chaque parole
Semblait être une perle d'or.
Son front se couronna d'une vive auréole ;
Vers l'étoile il prit son essor.
Une vapeur légère, une brume odorante
A mes yeux le cacha longtemps.
Et je fus éveillé par la cloche vibrante
Qui sonnait la fuite du temps.

EUGÉNIE

Vieux beffroi du village,
Eveille le rivage
Par ton chant solennel ;
Un ange de la terre
Remonte avec mystère
Aux pieds de l'Eternel !

De la coupe de vie
Sa lèvre, avec envie,
N'effleura que le bord,
Et détournant la tête,
Agitée, inquiète,
Elle pria d'abord.

Comme dans la ramée,
La fontaine embaumée
Par les fleurs d'alentour,
Epanche, étincelantes,
Ses vagues sous les plantes
Qui chantent tour à tour ;

Ainsi, de son enfance
Les heures d'innocence
S'écoulaient ici-bas ;
Et les longues tempêtes
Qui tonnent sur nos têtes
Ne la menaçaient pas.

Sa vertu, forte et neuve,
Comme une fleur qu'abreuve
La brume du matin,
A l'âme maternelle
Paraissait vive et belle,
Comme un phare lointain.

Mais comme la pervenche,
Ou l'épis qui se penche
Et tombe sans mûrir,
Au matin de son âge,
Son beau front, sans nuage,
S'est penché pour mourir !

Et pour jamais son âme,
Sur un rayon de flamme,
Fuyant ce triste lieu,
Vola parmi les anges,
Pour chanter les louanges,
Les louanges de Dieu...!

Vieux beffroi du village,
Eveille le rivage
Par ton chant solennel ;
Un ange de la terre
Remonte avec mystère,
Aux pieds de l'Eternel !

L'AVEUGLE DE LOTBINIÈRE

Sur le riant rivage où s'endort l'onde pure,
Au pied d'un peuplier où la brise murmure
A l'approche du soir,
Un vieillard au front chauve et sillonné de rides,
Aux lèvres sans souris, tremblantes et livides,
Vient quelquefois s'asseoir.

Sa fille à ses côtés, sur l'herbe molle et dense,
Aussi pure qu'un lis, l'œil brillant d'innocence,
Lui parle sur les cieux ;
A ses jours d'amertume elle donne des charmes,
Elle essuie, en priant, les douloureuses larmes
Qui tombent de ses yeux.

Thérèse n'est plus jeune, et son âme naïve
Pour son Dieu seulement d'une tendresse vive
Garda la douce ardeur :
Jamais pour le jeune homme elle n'eut un sourire ;
Dans son humble regard en vain l'on voudrait lire
Le secret de son cœur.

Le vieillard ne voit plus le soleil qui se lève,
Ni la vapeur des monts qu'un frais zéphyr enlève,
Ni les champs diaprés !
Il ne voit point, non plus, l'épi qui se balance,
Les bois mystérieux ni l'oiseau qui s'élance
Vers les cieux empourprés !

Car le doigt du Seigneur a touché sa paupière.
Comme une lampe éteinte est resté sans lumière
Son orbite profond.
Et les hommes ont dit : « Voyez le misérable
Qui nous trompa longtemps par sa ruse exécrable,
Comme Dieu le confond ! »

Mais l'Aveugle est en paix et garde le silence
Pendant qu'on le poursuit, le provoque et lui lance
Des traits envenimés ;
Il ne refuse point, dans sa triste infortune,
De supporter la haine et l'ardente rancune
D'ennemis animés.

Et quand la mâle voix de la cloche sonore
A bénir le Seigneur, au lever de l'aurore,
Invite le mortel,
L'Aveugle, tous les jours, au temple solitaire
S'en vient à pas tremblants, égrener son rosaire
Au pied du saint autel.

LA PRIÈRE D'UNE MÈRE

La nuit couvrait nos paisibles campagnes
D'un voile épais,
Et les échos des bleuâtres montagnes
Dormaient en paix,
Quand, tout à coup, une voix aussi tendre
Qu'un chant des flots,
Dans le silence, au loin, se fit entendre,
Disant ces mots :

« Bonne Madone, éloigne tout orage,
Tu le peux bien !
Tu vois aller l'espoir de mon vieil âge,
Mon seul soutien.
Pour acheter le pain noir à sa mère
Qu'il aime tant,
Comme il s'expose, hélas ! à la misère
Le pauvre enfant !

« Un frais zéphyr enflait la blanche voile
De son bateau :
Je le suivis des yeux tant que l'étoile
Trembla dans l'eau.

Son aviron se plongeait en cadence
Dans les flots bleus ;
De temps en temps il tournait en silence
Vers moi ses yeux !

« A la clarté d'une lune frivole
Je pouvais voir
Glisser sur l'eau, comme un oiseau qui vole,
Son canot noir !......
Mais, sous le vent, l'orme penche la tête
Avec grand bruit,
Et le ciel noir présage la tempête
Pour cette nuit !

« Si je voyais de sa rame cassée
Quelques morceaux......
Ou bien sa voile à peine rapiécée,
Toute en lambeaux,
Par la tempête à la grève poussées
Demain matin !......
Ah ! bonne vierge, éloigne ces pensées
Et ce destin !

« Que son canot soit guidé par la brise
Loin de l'écueil :
Qu'il n'aille point là-bas où l'onde brise,
C'est le cercueil
De son vieux père...... O Dieu ! je m'en rappelle
Encore bien !
J'aurais voulu, dans cette heure cruelle,
Qu'il fut le mien !

« Ah ! ne fais pas que je sois la première
Qui prie en vain !
Bonne Madone, écoute ma prière,
Et que demain
Mon cher Léon, sur sa barque légère,
Et sans malheurs,
Vienne aborder à la rive où sa mère
L'attend en pleurs !

« Mais cependant si tu voulais entendre
Mes derniers vœux !...
« Que cette nuit Léon n'ose point tendre
« Ses filets neufs......
« J'aimerais mieux manger sec, ô ma reine,
« Notre pain noir,
« Et qu'il revint, pour adoucir ma peine,
« Même ce soir ! »

Ainsi disait, comme un vent qui soupire,
La douce voix ;
Elle tomba comme des sons de lyre
Au fond des bois.
Le vent brisa le voile de nuage,
L'étoile luit,
Et le pêcheur revint à son rivage
Pendant la nuit.

HARMONIE

A MON AMI L. H. FRÉCHETTE.

Le jour vient de s'éteindre ;
Mais son dernier rayon
N'a pas fini de teindre
D'or et de vermillon
La frange du nuage
Qui court dans le ciel bleu
Pour rendre son hommage,
Son hommage à son Dieu.

Viens sur la rive
Où l'onde vive
Traîne le sable d'or ;
Viens au bocage
Voilé d'ombrage,
Dans le feuillage
La brise joue encor.

Lorsque le jour s'élance
Dans un ciel radieux,

Ou que le soir balance
Son vol silencieux,
Dans l'immense nature,
Pour louer l'Eternel,
Tout chante, tout murmure
Un hymne solennel.

Vois, sous les voiles
Semés d'étoiles
De la paisible nuit,
L'oiseau roucoule,
Le ruisseau coule,
Et le vent roule
Le feuillage avec bruit.

Sur la verte colline
D'où la brume descend,
A son saint nom s'incline
Le chêne frémissant ;
La limpide fontaine
Fait murmurer ses eaux
Et la forêt lointaine
Ses verdissants arceaux.

Le fleuve sombre
Penche dans l'ombre
Son urne de saphyr,
Et la nacelle
Légère et frêle
Ouvre son aile
Au souffle du zéphyr.

Souriante et coquette,
A travers la forêt,
Là-bas la lune jette
Un regard indiscret ;
Parsemant la clairière
De paillettes d'argent,
Sa tremblante lumière
Nous caresse en passant.

Gentille et pure,
Dans la verdure,
Sourit la jeune fleur ;
De sa corolle
Sur l'aile molle
Du vent s'envole
Une suave odeur.

Le matelot fredonne,
Pour calmer son ennui,
Un chant à la Madone
Dont l'œil veille sur lui.
De sa flexible rame
Un vieux pêcheur pensif
Bat l'écumeuse lame
Qui berce son esquif.

De chaque feuille
Le vent recueille
Un son mystérieux ;
Dans la prairie

Toute fleurie
L'insecte crie
Sous le gazon soyeux.

Et la mouche-luisante,
Dans son vol inconstant,
Par sa robe éclatante
Trahie à chaque instant,
Paraît comme une étoile
Qui s'échappe des cieux
Et glisse sur le voile
Des vals silencieux.

De tige en tige,
Au loin voltige
Le papillon de nuit,
Ou sur la rose,
A l'aube éclose,
Il se repose
Un moment et s'enfuit.

A genoux sur la terre,
Au pied du peuplier,
Près de sa jeune mère
Un enfant va prier.
Le nuage qui passe
Et les globes de feu
Qui roulent dans l'espace
Lui parlent de son Dieu.

Toute la terre,
Avec mystère
Rend hommage au Seigneur!
Eclairs, orages,
Vents et nuages,
Fleurs et feuillages,
Tout chante en son honneur !

Et nous de notre Père
Admirons les bienfaits :
En Lui notre âme espère :
A Lui gloire à jamais !
Que l'odorante brise,
Que la nuit, que le jour,
Que tout l'univers dise :
A Dieu louange, amour !

LE RETOUR

A travers les rameaux d'une forêt aride
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement;
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir :
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.

Une femme encor jeune et dont un pâle voile
De tristesse et de peine éclipsait la beauté,
Etait assise seule à la porte du poêle,
Et filait sa quenouille avec anxiété.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps aussi sa paupière baissée
Laissait couler des pleurs, pleurs, hélas ! superflus !
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : Seigneur, il ne reviendra plus !

Et comme elle priait, unissant sa prière
Aux longs mugissements des vents impétueux,
Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur ainsi qu'une colombe
A l'aspect imprévu d'un avide vautour.
—« Femme, » dit l'étranger, « de fatigue je tombe :
« Puis-je ici du matin attendre le retour ? »

Elle lui répondit : « Le Seigneur me préserve
« De rester insensible à la voix du malheur !
« Voyageur, assieds-toi ; que Jésus nous conserve !
« Qu'il te donne la paix et calme ma douleur ! »

L'étranger près du feu vint s'asseoir sans attendre ;
De sa robuste épaule un grand manteau pendait,

Son œil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,
Sur son large estomac sa barbe descendait.

—« Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
« Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
« Au temps, vous le savez, toute amertume cède,
« Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer. »

—« Hélas ! » reprit la femme, en versant une larme.
« J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;
« Mais pour moi, maintenant, le jour n'a plus de charme ;
« Je n'aime plus la vie et pourtant crains la mort !

« Par mon travail, pourtant, j'éloigne la misère,
« Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil !......
« Cet ange, il ne sait pas les larmes que sa mère
« Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

« Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,
« Car il avait encor pour berceau mes genoux
« Quand ce père chéri sur la rive étrangère,
« Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

« Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines,
« Nous nous aimions tous deux et c'était le bonheur ?
« Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
« Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

« Ah ! si je le voyais avant que de descendre
« Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !
« Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,
« Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits ! »

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie,
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu ;
Il se jette soudain dans ses bras, et s'écrie :
« Emma, console-toi, ton époux est venu ! »

IL FAUT CHANTER

Lorsque les ombres s'évaporent
A l'horizon que ses feux dorent
Le soleil reparaît toujours !
Les fleuves qui portent leurs ondes
A travers nos plaines fécondes
Ne s'arrêtent point dans leurs cours !

Mais l'homme, faible créature,
Et pourtant roi de la nature,
L'homme passe et ne paraît plus !
Il se dissipe comme une ombre !
Ses amertumes sont sans nombre
Et ses plaintes sont superflus !

Pareille à la feuille sans sève
Que la bise d'automne enlève
Au bois par son souffle agité,
Sa fragile nacelle arrive,
D'orage en orage, à la rive
De la terrible éternité !

Pourquoi donc quand un jour expire,
Qu'une aube neuve vient sourire,
Hélas ! pourquoi donc chantons-nous ?
Sur la tombe à peine fermée
Où dort une personne aimée
Il faudrait prier à genoux !

Et qui sait si nous verrons naître
La fleur qui sous notre fenêtre
N'attend qu'un bienfaisant rayon ?
Qui sait si nous pourrons entendre,
A demi caché sous la cendre,
Le mélancolique grillon ?

Plus d'un qui, d'ivresse en ivresse,
Croyait atteindre la vieillesse
N'a pas marché tout son chemin !
Plus d'un qu'on crut digne d'envie
A vu la coupe de la vie
Tomber, tout à coup, de sa main !

Le temps fuit promptement !... n'importe !
Il faut chanter puisqu'il emporte
Et nos regrets et nos douleurs !
Il faut chanter puisqu'il efface,
Dans notre paupière, la trace
Qu'ont faite, un jour, de tristes pleurs !

C'est hier, je crois, à l'aurore,
(Hier, car mon luth vibre encore)
Que je chantais un nouvel an,
Et déjà cet an périssable
Disparaît comme un grain de sable
Dans l'abîme de l'océan !

Qu'est-ce donc que la vie, ô mon Dieu ? Rien qu'un [songe !
Un jour semé d'orage et de coup de soleil !
Un sommeil plein de trouble où notre âme se plonge
En attendant la mort, son radieux réveil !

L'ange du Tout-Puissant s'armera de son glaive
Car le sang de l'agneau ne défend aucun seuil,
Et plusieurs d'entre nous de cet an qui se lève
Devront attendre, hélas ! la fin dans le cercueil !

Chantons, pourtant, chantons le temps qui reste à vivre !
Chantons avec les voix qui murmurent dans l'air !
Avec les rameaux secs qui craquent sous le givre !
Avec les tourbillons que soulève l'hiver !

Chantons avec l'oiseau dans la forêt altière !
Chantons dans le bonheur, dans le deuil et l'ennui !
Chantons le Dieu qui verse, ainsi qu'une poussière,
Les siècles devant Lui !

LA NOUVELLE ANNÉE

Salut! à toi, riante aurore
D'un nouvel an qui vient d'éclore
A la parole du Seigneur!
Tout sourit à ton arrivée!
La plainte meurt inachevée
Sur les lèvres de la douleur.

Qu'apportes-tu, nouvelle année?
Viens-tu de roses couronnée
Comme la Vierge des amours?
Ta main tient-elle le calice,
Ou bien la coupe de délice
Où devront s'abreuver nos jours?

Viens-tu, de mille appâts suivie,
Donner à notre pauvre vie
De nouvelles illusions?
Ou viens-tu comme un léger rêve,
Qui nous enivre, et qui s'achève
En amères déceptions?

Au pauvre enfant pur comme un ange
Dont le bonheur est sans mélange
D'amertume ni de regrets ;
Qui rit aux baisers de sa mère,
Murmure le nom de son père,
Apportes-tu de beaux jouets ?

As-tu, pour la folle jeunesse,
Une coupe pleine d'ivresse,
Pleine d'espérance et d'amours ?
As-tu quelque limpide étoile
Pour l'éclairer ? Un large voile
Pour jeter sur ses mauvais jours ?

Ou, sur ton aile diaphane,
Pour le jeune cœur qui se fane
Au souffle de l'iniquité,
As-tu quelques rayons de grâce,
Un souvenir que rien n'efface
Du droit chemin qu'il a quitté ?

As-tu quelque douce espérance,
Quelque baume pour la souffrance,
De tout malheureux qui périt ?
Un appui pour la pauvre veuve ?
Pour l'orpheline qui s'abreuve
De pleurs aujourd'hui que tout rit ?

Viens-tu, comme un nuage sombre
Dont on regarde flotter l'ombre
Sur les champs émaillés de fleurs,
Nous apporter ces longs orages
Qui sèment au loin leurs ravages,
Sillonnent et brisent nos cœurs ?

Viens-tu tracer un nouveau ride
Sur le front pensif et livide
De l'homme qui vit malheureux ?
Briser la main qui le protège,
Et mêler des rayons de neige,
A l'ébène de ses cheveux ?

Pour voguer avec nous sur l'onde,
L'onde inconstante de ce monde,
Parmi les écueils furieux,
Viens-tu redonner à notre âme
Un ami, ce divin dictame
Qui se cueille au jardin des cieux?

Hélas ! Nos rapides années
Ressemblent aux feuilles fanées
Que les vents roulent au vallon !
On les cueillit pour une fête,
On en couronna notre tête,
Puis on les foula du talon.

Pourquoi cette gaîté si vive
Quand la nouvelle année arrive
Et nous éloigne du berceau ?
Sommes-nous las de cette vie ?
Regardons-nous avec envie
Ceux qui dorment dans le tombeau ?

Non ! Non ! faibles enfants des hommes,
Ces pensers, comme des fantômes,
Troubleraient nos esprits peureux !
Non ! Non ! il est si doux de vivre
Quand l'espérance nous enivre,
Même quand on est malheureux !

Chaque nouvel an nous enchante,
Comme l'œil d'une vierge aimante,
Comme le soupir de son cœur.
Nous tressaillons quand il se lève,
Car nous avons cru, dans un rêve,
Qu'il nous apportait le bonheur !

Bonheur !...... illusion futile !
Songe trompeur ! ombre fragile
Qui fuit quand on croit la tenir !
Hélas ! l'attendrons-nous sans cesse
Du temps qui passe avec vitesse,
Qui passe et ne peut revenir !

LE ROI ROBERT DE SICILE

LÉGENDE SICILIENNE.

Traduit de Longfellow.

La Saint-Jean approchait. Le soir de la vigile,
Le superbe Robert souverain de Sicile,
Frère du pape Urbain et du puissant Valmond,
Affectant pour l'Eglise un respect bien profond,
Vint, suivant la coutume, en pompeux équipages,
A l'office de Vêpre ; et chevaliers et pages
A genoux contre lui, priaient avec ferveur
Pendant qu'il écoutait le chant sacré du chœur.

Or les prêtres, debout au fond de la chapelle,
Dirent Magnificat d'une voix solennelle ;
Et le chant alterné des sublimes versets
Fit retentir la nef que de ses doux reflets
Un beau soleil couchant illuminait encore.
Et le roi fut frappé d'une strophe sonore
Qui retentit soudain comme le bruit des flots.
Il fit attention et put saisir ces mots :
Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !
Alors, avec lenteur mais avec arrogance,

Levant son front royal, au prêtre qui s'avance
Il dit : « Explique-moi ce singulier refrain. »
Le prêtre lui répond avec un air serein :
« Son bras a renversé les puissants de leur siége,
« Elevé le mortel que l'infortune assiége ! »
En entendant cela, le monarque, surpris,
Murmure avec colère et d'un ton de mépris :
—« C'est bien heureux pour vous que les clercs et les [prêtres
« Comprennent seuls ces mots séditieux et traîtres,
« Et que dans toute église on les chante en latin !
« Mais que peuples et clercs tiennent bien pour certain
« Que nul pouvoir ne peut me descendre du trône ! »
Et bercé doucement par le chant monotone
Qui roule cadencé sous l'antique plafond,
Il tombe, tout à coup, dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla la nuit était venue.
Il était seul. L'église était déserte et nue ;
Et pas une lueur n'éclairait le vitreau.
La lampe de l'autel, sur le sombre carreau,
Laissait seule flotter quelques rayons funèbres.
Il se lève étonné, plonge dans les ténèbres
Un regard où la rage est mêlée à l'effroi.
D'une main incertaine effleurant la paroi,
Il cherche pour sortir la porte accoutumée :
Mais il la trouve, hélas ! soigneusement fermée.
C'est en vain qu'il appelle et qu'il jure par Dieu,
Personne ne l'entend en dehors du saint lieu ;
Et ses cris redoublés font tressaillir les dalles
Comme des prêtres morts qui riraient dans les stalles !

Cependant ses clameurs ont enfin réveillé
Le pieux sacristain qui court, tout effrayé,
Pensant que des voleurs ont envahi l'église ;
Et sa lampe qu'agite une légère brise,
Dans chaque angle lui montre un fantôme qui fuit :
—« Qui va là ? Répondez. D'où provient tout ce bruit ? »
Dit-il, mais d'une voix que la frayeur altère.
Le roi Robert répond, enflammé de colère :
—« Pourquoi cette demande ? Ouvre ; c'est moi, le roi !....
« Ouvre donc ; as-tu peur ? Je te le dis, c'est moi ! »
—« C'est quelque vagabond dans un état d'ivresse :
« Puisse Dieu le punir de sa scélératesse ! »
Grommela, tout ému, le pauvre sacristain :
Puis la porte roula sur ses vieux gonds d'airain.
Un homme alors parut marchant d'un pas rapide,
Sans chapeau, sans habit, presque nu, l'œil livide ;
Il ne dit pas un mot en franchissant le seuil :
Ne tourna point son front que relevait l'orgueil ;
Mais il glissa sans bruit, à travers la nuit sombre,
Comme un spectre lugubre, et disparut dans l'ombre.

De ses habits royaux tristement dépouillé ;
Recouvert à demi d'un haillon tout souillé,
Le frère de Valmond empereur d'Allemagne
Et du grand pape Urbain souverain de Romagne,
Robert roi de Sicile arrive à son palais,
Renverse avec fureur les timides valets
Que le bruit fait partout venir sur son passage :
La honte et le dépit sont peints sur son visage :
Il entre dans la cour ; il monte l'escalier,
Et le flambeau qui brille au-dessus du palier

Fait reluire son front d'une pâleur affreuse :
Sans écouter les cris d'une foule nombreuse,
Dans les longs corridors il s'élance en courant.
Rien ne peut l'arrêter, et d'un bond il se rend
Au salon des banquets que la lumière inonde
Et qu'il trouve rempli de plaisirs et de monde.

Là sur son trône d'or il voit un roi nouveau
Qui porte sa couronne et son royal manteau.
Ce roi ressemble en tout à Robert de Sicile :
Même voix, mêmes traits et même abord facile,
Mais avec un rayon de céleste clarté :
C'était un ange. Et, bien que sa mâle beauté
Remplit l'appartement d'une lumière étrange,
Personne ne croyait que ce roi fut un ange.

Après quelques instants d'une morne stupeur
Le monarque sans trône est saisi de fureur,
Et sur l'ange impassible il fixe un œil de flamme ;
Mais l'ange, souriant du trouble de son âme,
Lui dit : « Quel est ton nom ? Que viens-tu faire ici ? »
Robert, plus furieux, feint de sourire aussi,
Mais d'un souris moqueur et rempli de malice :
—« Tu veux savoir mon nom, homme plein d'artifice ?
« Je suis Robert ! et toi, tu n'es qu'un imposteur !
« Je réclame mon trône et de toi n'ai point peur ! »
La foule, en entendant ces atroces injures,
Fit retentir, au loin, de menaçants murmures ;
Et les grands de la cour, pour punir l'insolent,
Tirèrent du fourreau le glaive étincelant.

Mais l'ange, reprenant aussitôt la parole,
En le raillant lui dit sur un ton bénévole :
—« Non, tu n'es pas le roi ; tu n'es que son bouffon.
« Tu porteras demain le collet en feston,
« Les grelots éveillés et le chapeau conique ;
« Tu prendras des leçons d'un vieux singe comique :
« A tous mes serviteurs tu devras le respect,
« Et tu seras soumis au plus humble valet. »

C'est en vain que Robert jure, prie et menace,
On est sourd à ses cris ; il ne trouve point grâce.
On le pousse, en riant, au bas des escaliers ;
Un groupe jovial de petits écuyers
Court au-devant de lui se moquant de ses larmes ;
Puis, au moment qu'il sort, les soldats, sous les armes,
Par un rire éclatant font défaillir son cœur.
Alors on applaudit, et puis un cri moqueur :
« Vive le roi ! » s'élève au milieu de la foule,
Et d'échos en échos sous les toits ce cri roule.

Quand les premiers reflets du matin radieux
Avec l'odeur des prés montèrent vers les cieux,
Robert se réveilla, se disant en lui-même :
« Le rêve que j'ai fait est d'une horreur extrême ! »
Mais lorsqu'il se tourna sur son dur oreiller
Pour fuir ce rêve horrible et mieux se réveiller,
Il entendit frémir la paille de sa couche.
Alors il entr'ouvrit un œil sombre et farouche,
Et vit, à ses côtés, le casque et les grelots,
Et les coursiers fougueux qui de leurs durs sabots
Battaient, en hennissant, le pavé de l'étable ;

Il vit, dans un des coins de ce lieu détestable,
Accroupi près du mur et grugeant un quignon,
Le singe qu'il avait alors pour compagnon.
Ce n'était pas un rêve ! et sa gloire première
S'était, dans un moment, en allée en poussière !

Plus d'un jour s'écoula. La Sicile eut encor,
Comme au temps de Saturne, un heureux âge d'or !
Chaque automne on avait, sous le règne de l'Ange,
Champs couverts de moissons et féconde vendange !
Et l'antique géant que Jupin enchaîna,
Encelade dormait sous le brûlant Etna !

Mais Robert cependant voyait fuir les journées
Sans que rien n'adoucit ses tristes destinées.
Il était sombre et dur, et portait les chiffons
Dont on avait toujours affublé les bouffons.
Pour se moquer de lui les valets et les pages
Venaient lui demander si ces beaux apanages
Avaient toujours été ses vêtements royaux.
Sur sa table on portait les plus mauvais morceaux.
Les superbes coursiers et le vieux singe immonde
Etaient les seuls amis qu'il connut dans le monde.
Il n'en était pourtant guère moins orgueilleux.
Lorsqu'il se promenait, pensif et malheureux,
Souvent l'ange, prenant une démarche grave,
Venait à sa rencontre, et d'une voix suave
Mais d'un ton qui pouvait lui causer de l'effroi,
En se penchant vers lui, disait : « Es-tu le roi ? »
Alors une rougeur couvrait ses traits livides,
Il relevait son front sillonné par les rides,

Et puis lui répondait avec rage et hauteur :
—« Oui ! oui ! je suis le roi ! Tu n'es qu'un imposteur ! »

Trois ans étaient passés. Une riche ambassade
Vint s'arrêter, un soir, devant la colonnade
De l'antique palais des rois siciliens,
Après avoir quitté les bords danubiens.
Elle se composait de brillants personnages,
Nobles et fiers porteurs de gracieux messages
Que l'empereur Valmond à Robert envoyait,
Pour lui dire qu'Urbain leur frère le priait
D'oublier, un moment, les soucis du royaume,
Et de venir passer la Grand'Semaine à Rome,
Afin d'être témoin de la solennité
Que l'on apporte au culte en la sainte cité.

L'Ange reçut alors, avec magnificence,
Ces nobles envoyés d'une grande puissance.
Il les fêta, leur fit les présents les plus beaux :
De riches bracelets, de superbes anneaux,
Des manteaux de velours bordés de peaux d'hermine,
Et des habits brodés d'une étoffe très-fine.
Il partit avec eux, et les légers vaisseaux,
Toutes voiles au vent, sillonnèrent les eaux.

Sur le sol italien la noble cavalcade
Fièrement chevaucha, de bourgade en bourgade,
Avec éperons d'or et vigoureux coursiers,
Grands panaches de plume et brillants étriers.

Assis comiquement sur une vieille rosse
Dont le poil rude et long défiait toute brosse ;
Qui, tour à tour, amblait, galoppait, trottinait,
A la suite des grands le roi Robert venait.
Ses légers oripeaux voltigeaient à la brise ;
Le singe, à ses côtés, grimaçait à sa guise ;
Et des troupes d'enfants ricaneux et bavards,
Pour le voir chevaucher, venaient de toutes parts.

Le pape reçut bien ses hôtes magnifiques,
Et vint au-devant d'eux sous ses vastes portiques.
Dans l'église Saint-Pierre, avec émotion,
A chacun il donna sa bénédiction.
De ses musiciens la bande réunie
Fit résonner les airs d'une douce harmonie.

Or pendant qu'avec l'Ange il conversait gaîment,
Robert le vieux bouffon s'avance hardiment,
Range la multitude et s'écrie à voix haute :
—« Je suis le roi Robert ! Chasse, bien loin, cet hôte !
« C'est un vil scélérat qui se déguise en roi !
« Le seul roi de Sicile, ô saint Père, c'est moi !
« Si je suis malheureux, ma pénible misère
« Ne doit pas t'empêcher de reconnaître un frère ! »
Surpris de ce discours le vénérable Urbain
Interroge des yeux le visage serein
De l'Ange qui sourit et ne veut rien lui dire.
Mais l'empereur Valmond, en éclatant de rire :
—« C'est vraiment, reprit-il, une belle façon
« De garder à ta cour un vrai fou pour bouffon ! »

Et le pauvre Robert, honteux, la tête basse,
Est bientôt relégué parmi la populace.

Cependant l'on chôma, dans l'illustre cité,
La Sublime Semaine avec solennité ;
Et, le samedi-saint, une vive lumière
Resplendit dans le ciel d'une étrange manière.
La présence de l'ange, avant que le soleil
N'eut doré les coteaux de son éclat vermeil,
Faisait briller les airs d'une divine teinte,
Et les chrétiens, remplis de ferveur et de crainte,
Croyaient que le Sauveur, sorti de son tombeau,
S'élevait triomphant vers le ciel de nouveau !
Le malheureux bouffon sur sa couche de cendre
Vit, dans le même temps, quelques rayons descendre
Et remplir son taudis d'une grande splendeur ;
Puis, une voix du ciel vint lui parler au cœur.
Il entendit frémir, dans l'air limpide et calme,
Les replis d'un linceul, les feuilles d'une palme ;
Et, tombant à genoux, navré par les douleurs,
Le front contre le sol, il versa bien des pleurs.

Après un mois passé sous le beau ciel de Rome
Les deux frères d'Urbain vinrent dans leur royaume.
Le monarque Valmond, aux bords Danubiens
Fut avec allégresse accueilli par les siens ;
Et l'ange dirigea ses pompeux équipages
Jusques à Salerno qui dort sur les rivages ;
Et de là ses vaisseaux fendant le flot amer,
Voguèrent vers Palerme au-delà de la mer.

Longtemps après, un jour qu'il était sur son trône,
Le sceptre dans la main, sur le front la couronne,
Il entendit sonner, au clocher du couvent,
La prière du soir que les ailes du vent
Ou les anges de Dieu portaient, avec mystère,
Et de la terre au ciel et du ciel à la terre.
Il invita sa cour à sortir un moment,
Et fit dire au bouffon de venir promptement.
Et quand ils furent seuls dans la salle splendide
Il lui dit de nouveau d'un ton doux et candide :
« Es-tu le roi ? » Robert courbant la tête alors,
Et poussant un soupir, l'âme en proie aux remords,
Répondit humblement aux paroles de l'ange :
« Je ne suis qu'un méchant dont le Très-Haut se venge !
« Mon orgueil a tourné contre moi le Seigneur !
« L'aspect de mon péché me remplit de terreur :
« J'entrerai dans un cloître et ferai pénitence !
« Et, jusqu'à ce que j'aie expié mon offense,
« Je monterai, pieds-nus, devant le monde entier
« Du ciel qui me punit le douloureux sentier ! »
Et pendant qu'il parlait, plus suave que l'ambre,
Un céleste parfum remplit toute la chambre.
D'un éclat merveilleux l'ange saint resplendit.
Et par une fenêtre alors on entendit,
Malgré tout le fracas et les cris de la place,
Le chant alternatif plein de force et de grâce
Des bons religieux du vieux cloître voisin
Qui chantaient ce verset du cantique divin :
Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !
« Son bras a renversé les puissants de leur siége,
« Elevé le mortel que l'infortune assiége ! »
Et plus haut que ce chant retentit une voix,

Douce comme les chœurs des oiseaux sous les bois,
Les murmures joyeux d'une vive fontaine,
Ou les vibrations d'une cloche lointaine :
— « Robert, je suis un ange, et vous êtes le roi ! »
En entendant ces mots Robert, saisi d'effroi,
Pour voir l'ange leva son humide paupière.
Hélas, il était seul ! Et l'ange de lumière,
Vers le divin séjour avait pris son essor ! ......
Il était revêtu d'un manteau de drap d'or ;
Son noble front portait la couronne royale !
Et quand les courtisans entrèrent dans la salle
Ils le trouvèrent seul qui priait humblement
A genoux et plongé dans le recueillement !

LE PETIT GAZETTIER

AU PREMIER DE L'AN.

Bon ! l'aurore
Brille et dore,
Sur leurs rochers,
Les hauts clochers
De la ville
Bien tranquille !
Ah ! ce matin,
Comme un lutin
Je trottine,
Je butine
De tous côtés
Les nouveautés !
Je vous jette
La gazette
Fidèlement
Et poliment.
Je m'attache
A ma tâche.
Sans préjugé,
J'ai bien jugé
Son immense
Importance.

Messieurs, hélas !
J'ai sur les bras
Ce qu'écrivent
Ceux qui vivent
Pour critiquer,
Pour démasquer,
Les misères,
De leurs frères ;
Les rêves d'or
Que fait encor
A son aise,
Dans sa chaise,
Ou sous son drap,
L'homme d'État ;
L'amertume
De la plume
Des rimailleurs,
Des criailleurs ;
Ce que pense
En silence,
Tout écrivain
Au cœur serein.

Ma personne
Porte et donne
A chaque seuil,
Et sans orgueil,
La sagesse
De la Presse.
Sous ce fardeau
Pesant mais beau

Je succombe
Et je tombe
Assez souvent,
Quoique prudent,
Car la neige
Met un piège
Sur le trottoir,
Puis il fait noir.
Mais en route !......
Il m'en coûte
Un petit mal
Mais c'est égal,
Je l'endure
Sans murmure
Dans mon désir
De vous servir
La bonne année
Dans ma tournée.

MÉLINA

Les derniers feux du soir empourpraient le nuage
Et les oiseaux, perchés sur le rameau discret,
Faisaient de leur babil retentir le feuillage
Où la brise berçait leur doux nid de duvet.

Mélina jeune et belle ainsi que la verveine
Tenait sur ses genoux une charmante enfant :
La brise parfumée agitait en passant
Les longs cheveux dorés de la petite Hélène.

Mélina n'avait plus son vertueux époux !
Elle voyait, hélas ! du seuil de sa chaumière
La croix qui protégeait sa mortelle poussière
Dans l'enceinte sacrée où les morts dorment tous.

Et puis ce souvenir de sa mélancolie
Nourrissait l'amertume et les tendres langueurs :
Elle se consumait comme une fleur jolie
Pour qui le frais matin n'aurait jamais de pleurs.

Sur ses genoux, devant le perron solitaire,
Elle berça sa fille et se mit à chanter,
Sa douce et triste voix n'était point de la terre :
Les mères d'alentour sortaient pour l'écouter :

« Comme on voit dans le ciel une brillante étoile
« Percer de ses doux feux le voile noir des nuits,
« Ainsi ton œil d'azur perce le sombre voile
« Qui couvre ma pauvre âme, hélas ! pleine d'ennuis !
« Repose encor sur moi tes doux yeux je t'en prie,
« Objet tendre et sacré pour qui j'aime le jour !
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,
« Toujours te répondra par un soupir d'amour !

« Comme une belle fleur, au lever de l'aurore,
« Vient charmer nos regards par son frais coloris,
« Ainsi me charme en toi, jeune fleur que j'adore,
« Cette bouche de rose où joue un doux souris !
« Souris-moi ! souris-moi ! gentille et jeune mie,
« Ton souris m'est plus doux que l'aspect d'un beau jour !
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,
« Toujours te répondra par un soupir d'amour !

« Comme les bruissements des flots sur le rivage,
« Ou de la fraîche brise à travers les roseaux,
« Ta voix est ravissante ! et ton charmant ramage
« Est plus beau que celui de nos petits oiseaux !
« Parle-moi ! parle-moi ! t'entendre c'est ma vie !
« Parle-moi donc encore avant la fin du jour !
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,
« Toujours te répondra par un soupir d'amour ! »

Elle se tut soudain et demeura pensive.
Alors l'enfant lui dit de cette voix naïve
Qui sait charmer,
Demain tu chanteras, maman : « Beauté suprême,
« C'est ma voix même
« Qui dit : « Je t'aime,
« Veux-tu m'aimer ? »

II

Un vent léger soufflait ; la feuille, en la vallée,
Crépitait vivement au faîte de l'ormeau ;
La lune dans le ciel avait pris sa volée ;
Sa coquette clarté se reflétait dans l'eau.

Aux nuages donnant maints contours fantastiques
Elle en faisait des ponts, des rochers, des arceaux,
Et des temples de marbre, et de brillants portiques
Qui se brisaient toujours et renaissaient plus beaux.

L'oiseau chantait encor sur la branche de l'orme ;
Et la grenouille, au bord de ses fangeux marais,
Croassait son refrain rude, rauque, uniforme,
Annonçant de la pluie aux arides guérêts.

A la molle lueur de la lune sereine
Mélina vint s'asseoir sur le gazon soyeux,
Et puis elle chanta la romance qu'Hélène
Lui demandait hier, en fermant ses beaux yeux.

« Si l'oiseau chante
« L'aube brillante
« Qui naît riante
« Pour l'enflammer ;
« Beauté suprême,
« C'est ma voix même
« Qui dit : « Je t'aime
« Veux-tu m'aimer ? »

« Si l'onde pure
« Roule et murmure
« Sous la verdure
« Pour l'animer :
« Beauté suprême,
« C'est ma voix même
« Qui dit : « Je t'aime
« Veux-tu m'aimer ? »

« Si le zéphire,
« Le soir, soupire
« Comme une lyre
« Pour te charmer ;
« Beauté suprême,
« C'est ma voix même
« Qui dit : « Je t'aime
« Veux-tu m'aimer ? »

A SELIMA.

Dix-sept printemps ont noué leur couronne
Autour de ton front radieux......
Dix-sept printemps !...... la vierge s'environne
Alors d'un charme gracieux !

Dix-sept printemps dont j'aperçois les traces
Dans ton œil noir comme la nuit !
Dix-sept printemps dont tu gardes les grâces
Sur tes lèvres où l'amour luit !

L'amour !...... pardonne à ce mot redoutable
Échappé de mon pauvre cœur.
Il te fait rire !...... il me trouble et m'accable ;
Pourtant l'amour c'est le bonheur !

Qui peut nier de ce divin dictame
Le prestige mystérieux ?
C'est une fleur qui parfume notre âme,
C'est un bien qui nous vient des cieux.

C'est une lampe, une brillante étoile
Qui chasse l'ombre du malheur ;
C'est un beau rêve, un ciel d'azur qui voile
Le souvenir de la douleur.

Autour de nous tout palpite, tout aime,
Oui, tout ce qui vit, Sélima ;
L'amour, vois-tu, c'est une loi suprême
Que le roi du ciel proclama.

Près du ruisseau, la légère alouette
Aime l'eau qui flatte son pied ;
Et le grillon aime le feu qui jette
Un rayon d'or sous le trépied ;

Le papillon aime le gai rivage
Où nous le voyons badiner ;
L'active abeille aime la fleur sauvage
Qu'elle s'empresse à butiner !

Le jeune oiseau, la gentille compagne
Qui reste fidèle à son nid ;
Et le chasseur, l'écho de la montagne,
Lorsque le jour se rembrunit.

Moi, Sélima, dont chaque jour redouble
La mélancolie et l'effroi,
Ah ! j'aime aussi, car mon âme se trouble
Quand ton œil noir s'attache à moi !

SOUHAITS

Jeune fille craintive,
A ma lyre plaintive
Tu viens demander des accords :
Aimes-tu la prière
Du barde à l'âme fière
Qui passe inconnu sur ces bords ?

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse, jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

Déjà ma lyre est prête :
La tâche du poète
Est de chanter dans ce séjour ;
Chanter l'heure de peine,
Chanter l'heure sereine,
Chanter le ciel, chanter l'amour.

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse, jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

Dans son nid de feuillage
Le jeune oiseau sauvage
Craint moins la serre du vautour,
Et toi, près de ta mère,
D'une pensée amère
Tu redoutes moins le retour.

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

Avec l'aube vermeille
Un doux espoir s'éveille
Souvent dans notre pauvre cœur :
Souvent le soir efface
La radieuse trace
Qu'avait laissée un court bonheur.

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse, jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

La fraîche sensitive,
Sur le bord de la rive
Sourit aux rayons du matin :
Que l'âme sans mystère
D'un ami sur la terre
Vienne sourire à ton destin !

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse, jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

Au vent livrant son aile
La légère nacelle
Glisse sur les flots radieux :
Glisse, glisse comme elle,
Simple, tendre et fidèle !
Glisse doucement vers les cieux !

Sois heureuse, douce et gentille :
D'un pur amour subis la loi.
Sois plus heureuse, jeune fille,
Que celui qui chante pour toi !

LE JOUR DES MORTS

Ecoutez ! écoutez ! Quel bruit se fait entendre,
Au fond de la forêt, sous les sombres rameaux ?
Sur les flancs vaporeux des arides coteaux ?
Dans les nuages noirs qu'on regarde s'étendre,
Comme de grands linceuls, au bord de l'horizon ?
Dans les flots irrités dont la crête écumeuse
Se déchire et se tord sur la rive brumeuse ?
Parmi la mousse humide et le pâle gazon ?

C'est comme une plainte
Qu'inspire la crainte !
C'est un long soupir
Qui semble sortir
Du fond de la terre,
Comme une clameur
Qu'exhale le cœur
Que la douleur serre !
C'est un amer sanglot ;
C'est un cri de peine,
Eternelle et vaine
Que la brise traîne,

Comme elle traîne un flot !
Ou c'est une prière
Que chaque rameau,
Que chaque arbrisseau
De l'épaisse bruyère,
Que l'airain de la tour,
Le temple solitaire
Semblent, avec mystère,
Nous faire tour à tour !

Ecoutez ! écoutez ! Le bruit sans cesse augmente !
Là c'est comme un torrent dont la puissante voix
Sourdement retentit dans l'épaisseur des bois ;
Ou comme une forêt qu'un ouragan tourmente ;
Ou comme le fracas d'un vieux mur s'affaissant.
Ici l'on croit entendre une plainte pareille
Aux sinistres accents de la triste corneille
Sur le chauve sommet d'un chêne frémissant !

Et le jour se déroule en vagues ténébreuses
Qui tracent au ciel gris de noirâtres sillons :
Le soleil désolé dépouille ses rayons :
Puis des globes de flamme aux crinières poudreuses
Glissent, en bourdonnant, sous le ciel attristé ;
Les lambeaux d'un feu sombre, émiettés au passage,
Font briller un instant le vagabond nuage
Qui replonge aussitôt dans son obscurité.

On dirait un sanglot immense
De la nature autour de nous :

Enfants du Christ, entendez-vous
Cette plainte qui recommence ?

Sais-tu ce que c'est, voyageur ?
Ton âme a-t-elle quelque doute ?
N'aurais-tu pas vu sur ta route
Quelqu'esprit souffrant ou vengeur ?

Petit enfant, dans ta prière
A genoux bien dévotement,
As-tu pensé, quelque moment,
Aux habitants du cimetière ?

Sais-tu ce que c'est, le sais-tu,
Jeune fille tout étonnée,
Toi que le ciel a couronnée
Des grâces et de la vertu ?

Jeune homme plongé dans l'ivresse,
Sais-tu ce que c'est ? dis-le-moi :
Lorsque tout pleure autour de toi
Tu ris et tu chantes sans cesse !

De temps en temps, près des ruisseaux,
On voit glisser un blanc fantôme ;
On en voit glisser sous le dôme
Des grands pins au front des coteaux !

C'est un père dont les années
Avaient argenté les cheveux :
Il gémit de longues journées
Pour rendre ses enfants heureux.
Semblable aux jours de sa vieillesse
Il est courbé sous la tristesse :
Il lève, vers son fils,
Ces mains, qu'avec mystère,
Il levait sur la terre
Pour le bénir jadis.

Et sa voix funèbre et plaintive,
Portant la tristesse et l'effroi,
Murmure à l'oreille attentive :
« O mon cher fils, priez pour moi ! »

C'est une mère, hélas ! trop tendre
Pour les chastes fruits de son sein !
Son amour n'a pu la défendre
Au tribunal du Souverain.
Elle est au seuil de sa chaumière ;
Des larmes voilent sa paupière :
Un souris vient mourir
Sur ses lèvres flétries,
Fleurs que dans les prairies
L'automne fait périr !

Et sa voix funèbre et plaintive,
Portant la tristesse et l'effroi,
Murmure à l'oreille attentive :
« O mes enfants, priez pour moi ! »

C'est une sœur charmante et bonne
Que son printemps ornait encor :
Elle tomba fleur que moissonne,
Avant l'été, la serpe d'or !

Et maintenant sa voix plaintive,
Portant la tristesse et l'effroi,
Murmure à l'oreille attentive :
« O mon frère, priez pour moi ! »

C'est un frère, un ami d'enfance
Que nous a ravis le tombeau !
Ils partageaient notre souffrance
Et nous rendaient le jour plus beau !

Et maintenant leur voix plaintive,
Portant la tristesse et l'effroi,
Murmure à l'oreille attentive :
« O mon ami, priez pour moi ! »

C'est un homme que l'infortune,
Jusqu'à la tombe, a poursuivi :
Sa présence était importune ;
Et nul regret ne l'a suivi !

Et maintenant sa voix plaintive,
Portant la tristesse et l'effroi,
Murmure à l'oreille attentive :

« Vous malheureux, priez pour moi ! »

....

....

Seigneur, c'est assez de vengeance !
Ah ! désarmez votre courroux !
Vous êtes un Dieu d'indulgence ;
Et pardonner vous est si doux !

Nous ne sommes qu'une poussière,
Mais nous vous prions à genoux !
Ecoutez notre humble prière :
O Dieu clément, écoutez-nous !

Pitié ! pitié ! Dieu de justice !
Pitié pour vos pauvres enfants !
C'est plus faiblesse que malice
S'ils furent désobéissants !

Quand votre bras frappa leur tête
Afin de les éprouver tous,
Serein comme en un jour de fête
Leur front s'est courbé devant vous.

Si vous êtes un Dieu sévère
Où trouverez-vous la blancheur ?
Comment le pauvre homme pécheur
Soutiendra-t-il votre colère ?

A MA PETITE FILLE

Créature charmante,
Douce, vive, innocente,
Qui me ris au berceau,
Tu commences ta course
Pure comme à sa source
Le limpide ruisseau.

J'aime ta voix mignonne
Et ton front que couronne
A peine un blond duvet !
J'aime ta lèvre rose
Qu'un tiède lait arrose
Et qu'un souris revêt !

J'aime ton pied d'albâtre
Que je vois se débattre
Dans tes langes défaits,
Et ta main blanche et grasse
Qui joue et s'embarrasse
Dans mes cheveux épais !

Ta mère te caresse,
Et combien sa tendresse
Ne te plaît-elle pas ?
Pourtant si je t'appelle
Tu te détournes d'elle
En me tendant les bras.

Tu ris bien, ma coquine,
Et ta voix enfantine
Gazouille un chant bien doux,
Quand avec complaisance
Je te fais en cadence
Sauter sur mes genoux.

Repose, petit ange,
Repose dans ton lange,
Sans peine et sans ennuis !
Le bonheur à ton âge,
N'est point semé d'orage
Comme au temps où je suis ! ......

SON AME S'ENVOLA

Je la voyais passer à chaque aube nouvelle,
Marchant d'un pas rêveur, le regard abattu :
Comme par son parfum la rose se révèle
Elle se révélait par sa douce vertu.

Comme une feuille tombe avant le froid d'automne,
Comme tombe un épis avant que de mûrir,
Du monde n'aimant plus le refrain monotone
Elle pencha son front et ce fut pour mourir.

Et comme une colombe étend ses blanches ailes,
Roucoule et prend son vol vers l'Orient de feu,
Entre nos bras laissant ses dépouilles mortelles
Son âme s'envola, s'envola jusqu'à Dieu.

MÉLANCOLIE

I

Lorsque la nuit étend son pâle voile
Comme un drap noir sur un sombre cercueil,
Dans la noirceur quand apparaît l'étoile
Comme l'espoir dans un cœur plein de deuil.

II

Mon œil humide à travers sa tristesse
Voit s'écouler la foule des heureux,
Pareille aux flots qu'avec bruit et sans cesse,
Roule au rivage un souffle rigoureux.

III

Je vois passer, comme au jour d'une fête,
Quelques amis vêtus pompeusement
Et qui de moi détournèrent la tête ......
Que fit rougir mon grossier vêtement.

IV

Je vois passer, légère et palpitante,
Comme une fleur que promène le vent,
Une beauté dont l'œil trompeur enchante
Et dont le cœur vous trahit bien souvent......

V

Puis je chemine où le hasard me pousse,
La tête basse et d'un pas indécis :
Et sous un toit que recouvre la mousse,
Quand je suis las, je cache mes soucis.

VI

Et là debout devant une fenêtre
Par où le jour ne peut qu'à peine entrer,
Plein d'amertume, oh ! je regrette d'être......
Et je voudrais dans la poudre rentrer !

VII

Coulez ! coulez ! ô longs jours de tristesse !
Dans votre fuite emportez mes douleurs !
Coulez ! coulez avec plus de vitesse !
Assez longtemps j'ai répandu des pleurs !

VIII

Loin de la rive où j'ai laissé l'ivresse,
Infortuné, je sèche dans l'ennui !
Je ne vois point de terme à ma détresse !
L'espoir, hélas ! ne m'offre plus d'appui !

IX

Mon cœur souvent, à la brise qui passe,
Confie, en vain, des plaintes, des souhaits !
Souvent mes yeux s'égarent dans l'espace
Cherchant le ciel sous lequel je chantais !

X

La jeune fleur s'épanouit et tombe
Jouet futile emporté dans les champs ;
Comme elle, moi, dès l'aube je succombe,
Et je dirai bientôt mes derniers chants !

A MADAME ED. RÉMILLARD

Sèche tes pleurs, heureuse mère :
Le jour où ton fruit gracieux
Laissa cette pauvre terre,
Tu donnas un ange aux cieux.

Contemplant sans cesse, en extase,
Comme une fleur dans un beau vase
Cette âme blanche en ce beau corps,
Un ange veillait auprès d'elle,
Et gardien aimable et fidèle
Il ne la quitta pas alors !

Cette enfant tant chérie
Sur ton cœur s'est flétrie
Malgré l'effort de ton amour.
Dieu te l'avait donnée
Mais déjà couronnée
Pour la fête de son séjour.

Déjà son aimable sourire
Jetait dans un divin délire
Ton cœur qui bénissait le ciel,
Quand sa petite lèvre rose,
Pareille à la fleur demi-close
Sentait le baiser maternel.

Comme dans les vallées
De silence voilées
Le berger aperçoit souvent
De la frêle pervenche
La petite fleur blanche
S'en aller au souffle du vent,

De même une haleine mortelle
Vint de la tige maternelle
Détacher l'adorable enfant,
Mais l'ange, chantant son cantique,
Avec elle, au divin portique,
Alors s'envola triomphant.

Sèche tes pleurs, heureuse mère :
Le jour où ton fruit gracieux
Laissa cette pauvre terre,
Tu donnas un ange aux cieux.

REGRETS !

Quel sort mystérieux nous entraîne à la ville
Nous, timides enfants du simple laboureur ?
O champ de nos aïeux ! ô campagne tranquille !
N'étiez-vous pas assez pour notre pauvre cœur ?

Je ne suis plus au temps où de ma douce mère
Sur mon front, chaque soir, je sentais le baiser !
Au temps où le malheur nous semble une chimère
Où le Destin se laisse aisément appaiser !

Des souvenirs d'alors mon âme est toute avide ;
Ils relèvent le cœur lorsqu'il a succombé,
C'est le parfum qui reste au vase que l'on vide !
Le feu qui reste au ciel quand le jour est tombé !

Depuis que j'ai laissé les sentiers de l'enfance,
Et mes rêves de rose, et ma mère, et mes jeux,
Souvent je me suis vu rejeté sans défense,
Comme une feuille au vent dans ce monde orageux !

Bien des jours sans soleil ont glacé ma jeunesse !
Et mes pleurs ont noyé le feu qui m'animait !
Plus d'un homme jaloux que le bonheur caresse
A foulé sous ses pas le luth qui me charmait !

Je veux bien oublier la haine ou la malice
Des hommes au cœur dur qui me laissent souffrir ;
Je ne souhaite point qu'ils boivent mon calice,
Ni qu'ils mangent le pain qu'ils me veulent pétrir !

Mais vous ne savez pas, gens heureux de la terre,
Comme la vie est dure à celui qui n'a rien !......
Jamais aux coupes d'or il ne se désaltère. ....
Il cueille une douleur où vous cueillez un bien !

UN RÊVE

MADRIGAL

Un paisible sommeil enchaînait ma paupière,
Puis un rêve bien doux enivrait mon esprit.
Heureux, je souriais quand mon œil s'entrouvrit......
Alors j'aurais osé maudire la lumière !......

—« Sur la verte pelouse où jouait le zéphyr
Je voyais s'avancer une vierge candide,
Plus fraîche que la fleur, plus pure qu'un saphyr ;
Je lui dis d'une voix amoureuse et timide :

—« Qui t'amène à mes yeux, la plus belle des fleurs ?
« O toi pour qui je vis ! toi qui sèches mes pleurs !
« Toi que j'aime à jamais, dis-moi donc qui t'amène ? »

Elle sourit alors, et son œil scintilla !......
Ciel ! elle allait parler ! le plaisir m'éveilla !......
Mais qu'aurait-elle dit ?...... Dis-le moi, ma *Climène*.

LA JEUNE MOURANTE

Quel parfum ! quel éclat dans les fraîches campagnes !
Que l'oiseau chante bien ! que le soleil est beau !
Tout revit, tout s'anime, ô mes jeunes compagnes,
Mais je sens sur mon front le vent froid du tombeau !

Voyez ma joue est pâle et ma voix est moins forte :
Mes yeux n'ont plus l'éclat qu'ils avaient l'autre jour :
Je ne m'abuse point, un mal secret m'emporte :
Il me faudra bientôt vous laisser sans retour !

Et je ne verrai plus les blés de la prairie !
Je n'irai plus cueillir, près des eaux, le glaïeul !
Je n'irai plus jouer sur la mousse fleurie !
Je n'irai plus dormir à l'ombre du tilleul !

Mais à peine ai-je vu dix-sept printemps éclore,
Et la vie à mes yeux semble pleine d'attraits !
La mort peut écouter le vieillard qui l'implore,
Je suis trop jeune, moi, pour mourir sans regrets !

La fontaine limpide où l'on se désaltère
Ne tarit pas sitôt sous un ciel radieux ;
Et la jeune hirondelle à son doux nid de terre,
Avant les jours de froid ne fait pas ses adieux.

Ma main tremble en cueillant la blanche pâquerette :
Sur le sable perlé mon pied glisse incertain.
Retournons, retournons dans notre humble retraite,
Nous reviendrons encor jouer demain matin.

....

....

Quand l'aube déplia son voile d'écarlate,
Que les champs et les bois reprirent leurs couleurs,
Et que le gai pinson fredonna sa cantate,
Elle ne revint point sur la pelouse en fleurs.

Elle mourut le soir à l'heure solennelle
Où le dernier rayon lutte avec l'ombre encor,
A l'heure où dort l'oiseau la tête sous son aile,
Où l'étoile apparaît comme une lampe d'or.

UN SOIR SUR L'EAU

Voici la brise
Qui ride et brise
Le flot dormant !
Ouvrons la voile
De blanche toile
Et sous l'étoile
Voguons gaîment !

Tout fait silence !
Le mât balance,
La barque fuit !
Point de nuage
Qui nous présage
De sombre orage
Pour cette nuit.

Sur la ravine
Notre œil devine
Le grand pin noir
Comme un fantôme,

Et, dans le chaume,
On voit le dôme
Du vieux manoir.

Tout près se penche
L'écorce blanche
D'un vieux bouleau ;
Tout près murmure,
Sous la verdure,
La vague pure
D'un clair ruisseau.

Vois-tu descendre
Cette filandre
D'or et de feu
Qui te caresse
Et qui se tresse
Avec souplesse
Comme un cheveu ?

Serait-ce un ange
Dont l'œil t'échange
Un doux regard,
Ou bien la lune
Qui sur la dune
Pour toi, ma brune,
Reluit si tard ?

Tous deux ensemble
Le temps nous semble
Rapide et doux :

C'est un mystère
Que je veux taire
Car sur la terre
On est jaloux.

Fraîche soirée,
Vague moirée,
Ombre et lueur,
Ciel qui scintille,
Œil noir qui brille,
O brune fille,
Que de bonheur !

Le vent qui joue
Vient sur ta joue
Prendre un baiser ;
Mon cœur s'agite
Et s'en irrite,
Je veux, petite,
Pour l'appaiser......

Mais plus de brise !
Et l'onde grise
Dort à son tour !
Plions la voile
De blanche toile
Et sous l'étoile
Parlons d'amour.

RESTONS FIDÈLES

ROMANCE

Si l'hirondelle
A tire-d'aile
Fuit nos climats,
Son nid de glaise
Et la falaise
Tout en frimas ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Si la charmille,
Partout fourmille
De pauvres fleurs,
Hier vermeilles,
Aujourd'hui vieilles
Et sans couleurs ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Si l'onde douce
Fuit sous la mousse
De la forêt,
Traînant la feuille
Du chêvre-feuille
Qui se mirait ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Si la gelée
La giboulée,
Flétrit, au champ,
La frêle rose
Qu'un pied morose
Foule en marchant ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,

Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Si la jeunesse,
Avec ivresse
Bue à longs traits,
Fuit comme un songe,
N'est qu'un mensonge
Tout plein d'attraits ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Et si la foule,
Sur cette boule,
Bravant son sort,
Rit, pleure, chante,
Bonne ou méchante
Jusqu'à la mort ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

Quand notre vie
Sera finie
En ce bas lieu,
Et que nos âmes,
Comme deux flammes,
Iront à Dieu ;

Restons fidèles
A nos amours.
Ployons nos ailes,
Chantons toujours :
Restons fidèles
A nos amours !

LE CHANT DU PETIT PÊCHEUR

Ma bonne mère,
Va, ne crains rien :
Ma bonne mère,
Sur l'onde amère
Je vogue bien !

Pas une étoile
Ne luit encor !
Pas une étoile,
Pas une voile
Sur les flots d'or !

Mais la Madone
Veille sur moi :
Mais la Madone
Veille et me donne
Courage et foi.

Avec ma rame
Je suis sans peur :
Avec ma rame
De toute lame
Je suis vainqueur !

Ma bonne mère,
Va, ne crains rien :
Ma bonne mère,
Sur l'onde amère
Je vogue bien !

L'ATTENTE

Hâte donc tes pas !
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,
Quand, de nouveau
Sur le rameau,
Chante l'oiseau,
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas !
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,
Lorsque la fleur
Ouvre son cœur
Que noie un pleur
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas !
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,
Assis pensif
Dans mon esquif
Pour toi tardif,
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas!
Ne m'entends-tu pas?

Femme fidèle,
Quand le jour fuit
Et que la nuit
Eteint tout bruit,
Ma voix t'appelle.

SANS QUE ÇA PARAISSE

Voici le gai jour de l'an,
  Trève de tristesse !
Chaque âme prend son élan
  Devers l'allégresse !
Arrière ! enfin la douleur !
En ce jour point de bonheur
  Sans que ça paraisse !
      Oh ! gai !
  Sans que ça paraisse !

L'enfant naïf et mutin
  Que sa mère presse
Sur son cœur pur et serein,
  Fièrement se dresse :
« Oh ! voyez depuis un an
« Comme j'ai grandi, maman,
  « Sans que ça paraisse !
      « Oh ! gai !
  « Sans que ça paraisse ! »

Le jeune amoureux Firmin,
  Palpitant d'ivresse,
Sur les lèvres de carmin
  D'Anne sa maîtresse,
Vient tendrement déposer,
En soupirant, un baiser,
  Sans que ça paraisse !
    Oh ! gai !
  Sans que ça paraisse !

Tout le monde est radieux :
  La sombre vieillesse
Montre un visage joyeux
  Comme la jeunesse :
Mais cependant plus d'un cœur
Est plongé dans la douleur
  Sans que ça paraisse !
    Oh ! gai !
  Sans que ça paraisse !

On n'est pas doux qu'à demi
  Envers qui nous blesse :
On reçoit un ennemi
  Avec gentillesse ;
Mais peut-être que demain
On dira : « C'est un vilain
  « Sans que ça paraisse !
    « Oh ! gai !
  « Sans que ça paraisse ! »

Maintenant d'un vol léger,
Plein de hardiesse,
Glissons-nous à l'étranger
Qui nous intéresse :
Soyons bon politiqueur ;
Arborons toute couleur
Sans que ça paraisse !
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

Mais en partant saluons
Avec politesse
Nos diplomates profonds
Qui, dans leur sagesse,
Sauront donner au pays
Autre tête, autres habits
Sans que ça paraisse !
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

Chez les Yankees, nos voisins,
Où l'habile presse
Fait mille héros divins
Pour une prouesse,
Depuis trois ans, ô terreur !
On se tue avec fureur
Sans que ça paraisse !
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

Le Polonais vétéran
  Qui cède et s'affaisse
Sous l'affreux joug d'un tyran
  Que son sang engraisse,
S'écrie encore à genoux :
« O France, secoure-nous
  « Sans que ça paraisse !
    « Oh ! gai !
  « Sans que ça paraisse ! »

Le chef de la nation,
  Invoquant sans cesse
La non-intervention,
  Dit avec rudesse :
« Bah ! pourquoi se déranger ?
« L'*Ours du Nord* peut le manger
  « Sans que ça paraisse !
    « Oh ! gai !
  « Sans que ça paraisse ! »

Ce même illustre mortel
  Qui mène en liesse
Sieur Victor Emmanuel,
  A fait la promesse
De conduire, paraît-il,
A Rome le *roi Gentil*
  Sans que ça paraisse !
    Oh ! gai !
  Sans que ça paraisse !

SANS TOI......

Doux est le souffle du zéphire
Durant un soir silencieux;
Au fidèle ami qui soupire
Doux le bosquet mystérieux;
Mais du soir l'haleine embaumée,
Le bosquet de l'amant rêveur,
Sans toi, ma jeune bien aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

Agréable est l'onde bruyante
Qui de roche en roche s'enfuit;
Avec son étoile brillante
Agréable est la sombre nuit;
Mais l'onde, l'herbe parfumée,
L'étoile perçant la noirceur,
Sans toi, ma jeune bien aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

Belle est la fleur qui vient d'éclore
Parmi les pleurs d'un frais matin ;
Belle est au lever de l'aurore
La voix de quelqu'oiseau lointain ;
Mais la fleur de pleurs parsemée
Et la voix d'un oiseau chanteur,
Sans toi, ma jeune bien aimée,
Pour moi n'ont aucune douceur.

A UNE JEUNE RELIGIEUSE

Jeune Vierge douce et candide,
Jeune vierge, tu l'a quitté
Ce monde enchanteur et perfide,
Ce temple de l'iniquité,

Avant d'avoir penché la tête
Sous le lourd fardeau des ennuis;
Avant d'avoir maudit la fête
Qui trouble la paix de nos nuits!

Tu l'as fui comme la colombe
Fuit l'aspect d'un cruel vautour,
Ou comme lorsque la nuit tombe
L'enfant fuit une vieille tour.

Vierge, ne verse point de larmes,
Vierge, chante et réjouis-toi.
Le monde n'a que de faux charmes;
On est esclave sous sa loi.

Et pour une heure d'allégresse
Quelles angoisses ! quels soupirs !
Et toujours la pâle tristesse
Suit de près les futils plaisirs.

La petite rose sauvage
Qui croît dans le sombre vallon
Fleurit sans redouter l'orage
Ni le souffle de l'aquilon.

Tranquille au fond de sa retraite
Elle exhale son doux encens,
Et le zéphire à la pauvrette
Murmure d'amoureux accents.

Au pied de l'autel de Marie,
Humble comme cette humble fleur,
Tu vas de ton âme attendrie
Répandre la constante ardeur.

Et tes vœux brûlants, tes prières,
Monteront au parvis des cieux
Comme le baume des bruyères,
Et comme l'encens des saints lieux !

POUR UN ALBUM

Tu veux que je décore
Ce livre blanc encore
D'un coup de mon pinceau,
Mais je crains, jeune fille,
Que ma main qui vacille
Ne le rende moins beau.

Si le premier je glane
Une fleur qu'un rien fane
Pour te faire un bouquet,
Un autre, à ta demande,
Achèvera l'offrande
Par ce qui me manquait.

Puissent, ma bonne amie,
Les pages de ta vie
Avoir aussi leurs fleurs !
La paix et l'allégresse,
Un plaisir, une ivresse
Et jamais d'amers pleurs !

POUR UN ALBUM

Comme ce livre blanc, jeune fille, ton âme
Se remplira bientôt des plus riantes fleurs,
De ces fleurs qu'on appelle amitié, joie ou flamme
Et que parfois, hélas ! on arrose de pleurs.

Garde fidèlement jusque dans la vieillesse
Ce que chacun mettra dans ce livre enchanteur,
Mais garde mieux encor les doux mots de tendresse
Qu'un ami simple et vrai gravera dans ton cœur.

Etranger comme amis feuilleteront ces pages
Où j'écris le premier quelques vers indiscrets ;
Mais ne laisse jamais la foule des volages
Feuilleter à plaisir ton âme et ses secrets.

LA FEMME

Femme au front pur et radieux,
Ange qui passes sur la terre
Aimant et priant sans mystère
De même que l'ange des cieux.

Que tes vertus ! que ta tendresse
Sont des parfums bien doux !
Ils enivrent l'époux
Qui t'aime et te bénit sans cesse.

Avec nous tu verses des pleurs,
Ou tu chantes un chant d'ivresse :
De notre enfance à la vieillesse
Sur nos pas tu sèmes des fleurs.

Tu calmes l'âme qui soupire
Dans les heures d'ennui ;
Quand le bonheur a fui
Il revient avec ton sourire.

Des fleurs que nous offre ta main
Tu brises la cruelle épine,
Et par ta constance divine
Tu fixes le cœur incertain.

Du frais zéphire qui s'éveille
  Ta voix a la douceur ;
  Le ciel est dans ton cœur,
L'amour sur ta lèvre vermeille.

Comme un esclave suit son roi
  Tu te plais à nous suivre,
  Et tu nous fais revivre
Dans un ange beau comme toi.

LASSITUDE

Traduit de Longfellow.

O mes enfants ! pendant bien des années
Vos petits pieds iront, déchirés et sanglants,
A travers faux plaisirs, vains espoirs, vœux brûlants,
Qui jonchent tous nos jours comme des fleurs fanées !....
Moi qui verrai bientôt devant mes pas s'ouvrir
La porte de ces lieux où le repos commence,
Je me sens accablé, chers enfants, quand je pense
Au long chemin qu'il vous faut parcourir.

O mes enfants ! vous allez croître en âge,
Et vos petites mains, fidèles au devoir,
Devront longtemps donner, ou même recevoir,
Et faire le travail qu'entre tous Dieu partage !....
Moi qui sur mon papier sens ma main s'affaiblir,
Qui longtemps, ici-bas, travaillai sans relâche,
Je me sens accablé quand je pense à la tâche
Que vous avez maintenant à remplir !

O jeunes cœurs remplis d'ivresse !
Vous vous ouvrez gaîment aux fraîches passions !
Mille rêves dorés et mille illusions,
Comme des fleurs au vent vous agitent sans cesse !...
Mon cœur vieillit ! ses jours ne seront pas nombreux !
Il a vu son espoir comme une ombre passer !
Il a vu ses désirs, tour à tour, s'effacer !
Et la cendre des ans couvre aujourd'hui ses feux !

O jeunes âmes ingénues !
Vous possédez l'éclat d'un rayon de soleil !
Vous avez la blancheur de l'albâtre vermeil !
La pureté du ciel d'où vous êtes venues !
Mon âme, à moi, languit ! Un voile de douleur
Me dérobe l'éclat de ma première aurore !
Et mon soleil couchant qui se rougit encore
N'a plus ses beaux rayons, ni sa douce chaleur !

TRISTESSE

Dieu ! mes jours commencent d'éclore
Et le malheur les vient flétrir !
Comme une fleur avant l'aurore
Je me dessèche et vais périr !

Mais pourquoi regretter la vie
Quand il faut pleurer chaque jour ?
Ici-bas la paix m'est ravie,
Allons vers un autre séjour !

Ceux qui m'accordaient leur tendresse
S'éloignent de moi tour à tour !
Ils ont horreur de ma détresse !
Ils comptent pour rien mon amour !

Je sais bien que ma plainte est vaine ;
Je ne demande aucun secours :
Mais je me nourris de ma peine
Et je veux la chanter toujours !

TABLE

—

